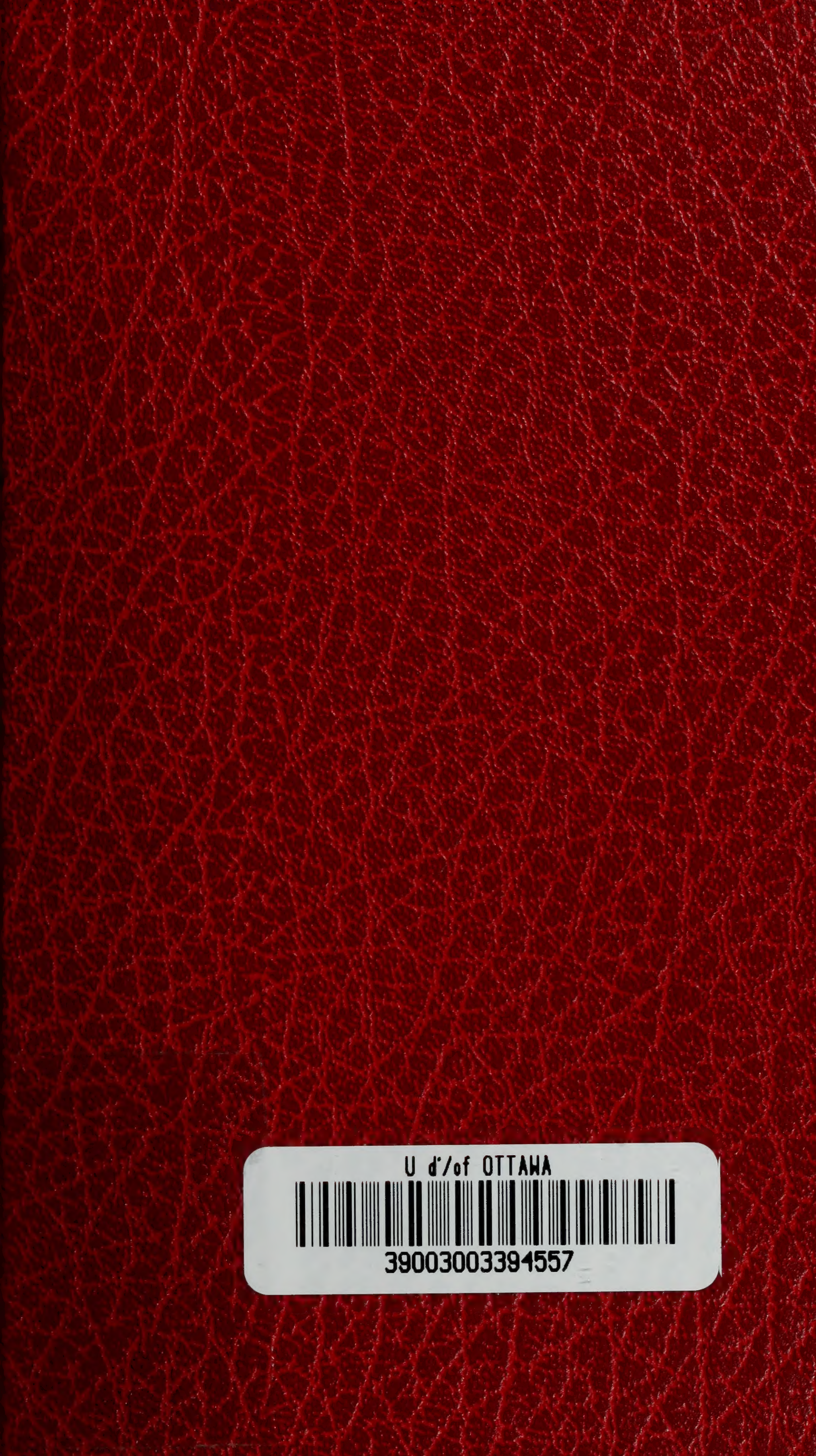
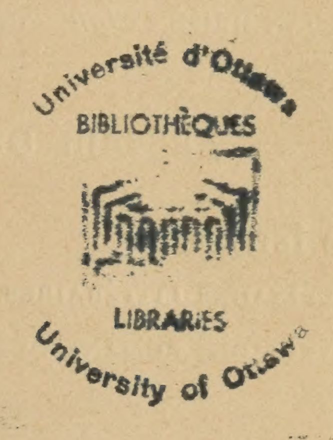

U d'/of OTTAWA
39003003394557







L'Amour en Fuite



DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Lac noir.

L'Amour en Fuite. — Une honnête femme. — Le Paon blanc.

La Voie sans retour.

Le Pays Natal.

La Petite Mademoiselle.

Les Roquevillard (*Plon, édit.*).

Les Yeux qui s'ouvrent (*Plon, édit.*).

L'Ecran brisé (*Plon, édit.*).

ESSAIS DE CRITIQUE

Vies Intimes.

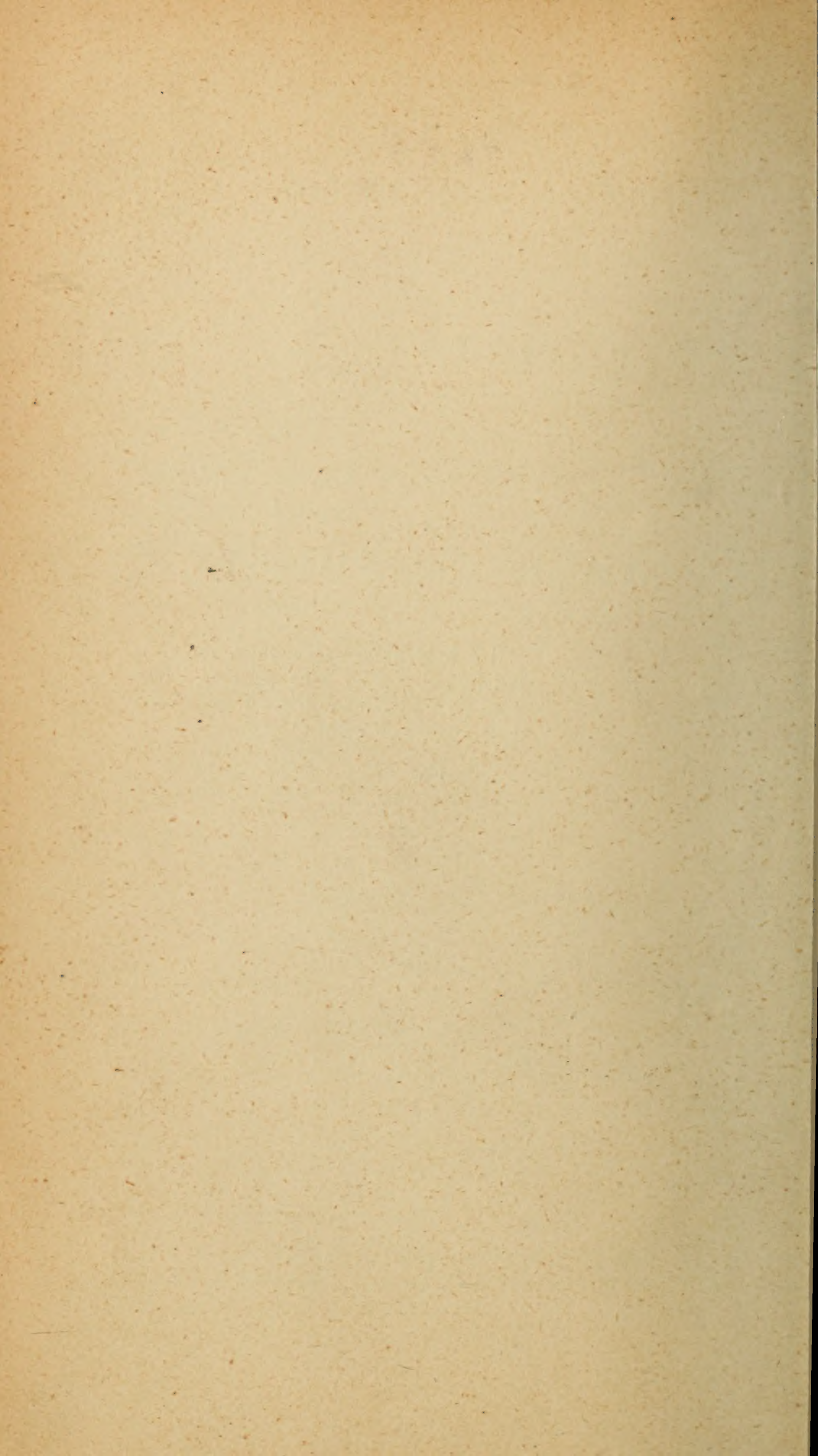
Pèlerinages littéraires.

Pèlerinages romanesques (*Plon, édit.*).

L'AMOUR EN FUITE

Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse pour préférer le bonheur de ce que nous aimons au nôtre propre.

Mlle Aïssé (*Lettre à Mme Calandrini*).



HENRY BORDEAUX

L'Amour en Fuite

UNE HONNÊTE FEMME — LE PAON BLANC

SIXIÈME ÉDITION

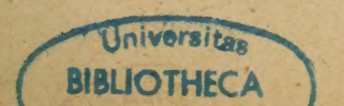


PARIS

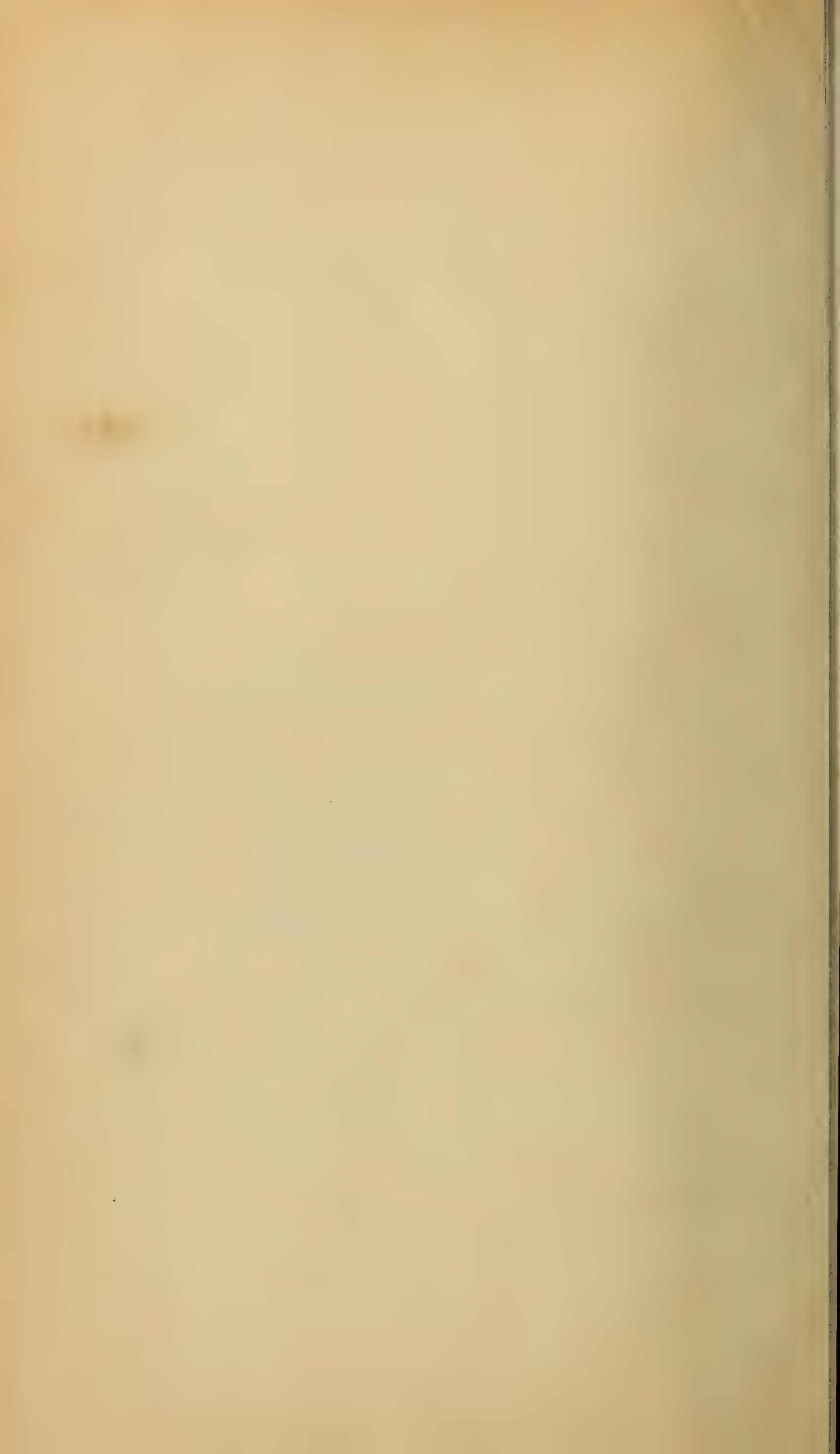
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5e)

Collection " MINERVA "



A M. FERDINAND BRUNETIÈRE



L'AMOUR EN FUITE

I

HÉLÈNE PAGE

Quand il sortit de terre, à la station de l'Étoile, François Dorsy leva la tête et chercha des yeux l'Arc de Triomphe afin de s'orienter. Par ce simple geste il se révélait Parisien de passage, peu habitué à surgir de ces trous de taupe que le métropolitain a creusés dans la capitale et qu'il signale à notre attention par de petits monuments ridicules. Puis il traversa l'avenue Hoche et avant de s'engager dans l'avenue de Friedland il interrogea sa montre.

— Sept heures moins le quart! Avec le métropolitain on arrive toujours en avance.

Sur cette réflexion il ralentit le pas. On ne l'attendait qu'à sept heures à l'hôtel Rochambeau, ce confortable et gigantesque palais américain qu'on

a récemment aménagé au sommet de l'avenue de Friedland, tout près de l'Étoile. Il connaissait le plaisir des réunions familiales, et ne désirait le ressentir qu'avec exactitude. Là, il retrouverait sa fiancée, miss Mary Carrette, le père de celle-ci, membre du parlement canadien, et peut-être l'excellent et pondéré M. John Hawkins, directeur des mines d'or de Conmore. Ces mines situées sur le flanc des Montagnes Rocheuses et à proximité du Transcontinental canadien, motivaient la présence de François Dorsy à Paris. Il en dirigeait l'exploitation depuis deux ans : après la découverte de filons nouveaux, M. Hawkins, se voyant dans la nécessité d'augmenter le capital social, s'était abouché avec des financiers anglais et français, et avait emmené dans son tour d'Europe son jeune ingénieur, chargé de fournir aux intéressés les explications techniques. M. Carrette, riche avocat de Montréal, membre de la Chambre des communes, accrédité par son gouvernement auprès de la métropole afin d'obtenir aux produits agricoles le bénéfice d'un tarif différentiel, avait proposé à sa fille de *passer l'eau* et de l'accompagner à Londres. — Nous irons ensuite à Paris? avait demandé miss Mary. — Évidemment, puisque François Dorsy doit y résider tout l'hiver. — Les Carrette étaient arrivés la veille, par Dieppe, qu'ils tenaient à visiter, le vieux port normand étant le berceau de leur famille, de la famille Carret dont le nom, sous l'action du temps, avait pris au Canada une terminaison anglaise. Le fiancé de miss Mary

les avait reçus à la gare et installés lui-même à l'hôtel.

Comme il en avait le loisir, le jeune homme consentit à jeter les yeux sur le brillant tableau, mélange de lumières mobiles et immobiles, qu'offre le soir la place de l'Étoile. C'était un de ces soirs de janvier, froids et purs, où les étoiles semblent scintiller davantage. Debout sur ses piliers colossaux, l'Arc de Triomphe, profitant de l'ombre, donnait l'illusion qu'il atteignait le ciel, Entre les lignes des réverbères, couraient d'une avenue à l'autre les mille fanaux des voitures qui s'entre-croisaient comme un réseau de nébuleuses, et les tramways à deux étages, annoncés par leurs feux jaunes et rouges, s'avançaient en glissant sur leurs rails, pareils à des vaisseaux sur la mer.

Quand il détourna les yeux de ce spectacle, François Dorsy s'aperçut qu'une femme le regardait avec insistance. Un peu à l'écart du petit groupe qui attendait le tramway de la Muette, elle s'était arrêtée sous un bec de gaz. Dans sa vie affairée et aventureuse, il ne pensait guère à remarquer la beauté des femmes. Miss Mary, d'ailleurs, occupait son cœur raisonnablement depuis une année, et lui inspirait sécurité et confiance. Que lui voulait celle-ci, avec ses grands yeux noirs dont elle se servait comme d'une arme à feu? Il la fixa résolument, avant de s'en aller, afin de résoudre ce problème difficile pour un ingénieur, et ne put retenir une exclamation de surprise qui lui vint aux lèvres sous la forme d'un nom :

— Hélène Page!

Hélène Page, c'était bien elle puisqu'elle marchait vers lui en souriant. Il prit la petite main qu'elle lui tendait avec un : « Bonjour, François » prononcé avec tant de simplicité et de naturel que les passants qui l'auraient entendu eussent été fondés à croire à la rencontre de deux personnes qui s'étaient quittées la veille ou même le matin. Déconcerté, et moins prompt à franchir les années de séparation, il répondit en hésitant :

— Mademoiselle Hélène....

Il retrouvait en elle les traits de la jeune fille qu'il avait connue, ce visage de brune finement coloré, ces yeux tantôt limpides et tantôt profonds, ces mouvements souples surtout, ces mouvements aisés dans leur nonchalance, comme en ont les fauves qui tournent en rond dans leur cage au lieu de bondir librement avec toute leur force. Mais visiblement il se trompait. Elle n'était plus une jeune fille. Il n'aurait su dire quels changements le lui révélaient. Elle n'offrait à son regard inquisiteur ni moins de jeunesse ni moins de sveltesse. Pourtant, avec le même poids elle paraissait moins légère ; avec la même fraîcheur elle paraissait une personne plus importante.

Elle sourit de cette appellation.

— Je ne suis plus Mademoiselle Hélène.

Non sans coquetterie elle ajouta :

— Alors, c'est vrai? vous ne me trouvez pas changée?

Mais il ne lui répondit pas, tant il était occupé à

la contempler. Et il la contemplait avec des yeux si brouillés qu'il ne distingua même pas le trouble de la jeune femme, et ne s'aperçut pas qu'elle parlait vite pour le cacher. Rapidement elle demanda :

— Vous êtes fixé à Paris, ou seulement de passage ?

Il se décida enfin à parler, et ce fut à la première question qu'il donna une réponse :

— Vous avez changé et vous êtes aussi jeune qu'autrefois. Vous êtes aussi jeune, mais autrement. En même temps que je vous reconnais, vous êtes pour moi une femme nouvelle.

Et il rougit, comme s'il était intimidé de ses propres paroles, ou comme s'il avait fait un grand effort sur lui-même pour les prononcer. Cette rougeur jetait un charme inattendu d'adolescence sur ce grand jeune homme fort et musclé, aux joues hâlées par le vent, à l'air décidé et sain. Elle ne passa pas inaperçue aux yeux exercés de celle qu'il avait appelée *Mademoiselle Hélène*. Celle-ci répéta mélancoliquement, presque mot pour mot, la phrase qu'elle avait dite dans un sourire :

— Je ne suis plus Hélène Page.

— C'est vrai, je me souviens : vous êtes mariée. Mais je ne vous ai connue que jeune fille.

— Je suis Madame Jacques Meilleraie.

Il parut fouiller sa mémoire :

— Ah ! oui, Monsieur Jacques Meilleraie qui était médecin à Aix-les-Bains.

— C'est cela.

Il conclut naïvement :

— Il est bien plus âgé que vous.

Elle rit tout à fait, tant il avait mis de franchise dans cette réflexion :

— Mais non, je vous assure. Je suis vieille déjà.

Il répliqua avec véhémence :

— Les années n'ont pas coulé pour vous.

— Pour vous non plus.

Et comme ils se regardaient mieux, ils reconnurent leur mensonge et n'en convinrent pas. Ils purent suivre les traces de la vie sur l'expression plus complexe de leurs visages qu'un même souvenir avait un instant simplifiés et rafraîchis. Elle, plus élégante, trop consciente de sa grâce pour être une jeune fille, lui, le buste élargi, doué de plus de résistance et de plus d'énergie apparente, ils regrettèrent leurs vingt ans.

— Je suis en retard, dit-elle la première après cet examen. Mes enfants doivent me réclamer.

— Vos enfants?

— J'en ai deux. Ils sont si gentils.

Elle étendit la main dans la direction d'un feu rouge qui fuyait :

— Ah! mon Dieu! mon tramway vient de partir!

En effet, le tramway de la Muette contournait la place de l'Étoile.

— Vous étiez pressée? demanda François Dorsy.

— Oui. Non, au fait. Il est sept heures. Nous ne dînons qu'à sept heures et demie. J'irai à

pied. Aidez-moi à traverser la place, voulez-vous?

Il s'informa, quand il était déjà résolu à l'accompagner :

— Allez-vous loin d'ici?

Il n'osait l'appeler ni Hélène, ni Madame.

— Avenue Victor-Hugo, près de Saint-Honoré d'Eylau.

Ils coupèrent, en se servant des refuges, l'avenue des Champs-Élysées. Elle plaisanta le silence de son compagnon :

— Quand on ne s'est pas vu depuis longtemps, on ne trouve rien à se dire. N'est-ce pas?

Le jeune homme garda toute sa gravité :

— Je calcule.

— Ah! Vous travailliez autrefois pour devenir ingénieur. Vous avez réussi?

— Oui, répliqua-t-il sans se douter de l'ironie. Mon calcul est terminé. Il y a huit ans que je ne vous ai pas revue.

— C'était cela que vous comptiez?

— J'ai quitté la Savoie depuis huit ans.

— C'est long, dit-elle. Donnez-moi votre bras. J'ai peur de ces automobiles qui accourent comme des fantômes.

Mais le menaçant véhicule avait déjà passé. Et comme ils achevaient de franchir l'avenue d'Iéna, il la sentit qui tremblait encore. Il se souvint qu'étant jeune fille, elle cachait déjà ses craintes et ses faiblesses sous un air hardi qui trompait ceux qui la connaissaient mal.

Ayant repris son souffle, elle demanda :

— Qu'avez-vous fait pendant ces huit années?

Ils s'engagèrent dans l'avenue Victor-Hugo, tandis qu'avec chaleur il lui racontait sa vie d'âpres conquêtes sur la nature. Il lui ouvrit toutes grandes les portes de la nouvelle Angleterre ; il évoqua pour elle la beauté diverse du Canada, la province de Québec aux paysages de France, et la *prairie* qui s'étend, comme un champ d'or, du lac Winnipeg aux Montagnes Rocheuses, et ces Montagnes Rocheuses dressées, entre les deux Océans, comme une muraille qu'escaladent les sapins noirs. C'était l'existence d'un homme audacieux et libre. Les yeux d'Hélène s'assombrirent un peu.

— Vous avez été heureux, dit-elle simplement.

— Oui. Je ne me plains pas de mon sort.

Et il lui raconta ses fiançailles, l'année précédente, pendant un séjour qu'il fit à Montréal. Les beaux yeux noirs s'assombrirent tout à fait.

— Et vous? demanda tout naturellement le jeune homme quand il eut terminé son odyssée. Et vous, Hélène, êtes-vous heureuse?

Il prononçait maintenant ce nom sans hésiter. Son propre récit le rassérénait.

Elle se hâta de répondre :

— Oui, je suis heureuse. Je suis très heureuse.

— Vous vivez à Paris?

- A Paris l'hiver, et l'été à Aix-les-Bains. C'est charmant.

— Je m'en réjouis. Car je suis content de vous revoir. Je suis très content.

Sur cette déclaration de bonheur réciproque,

ils se turent comme si leur félicité même les embarrassait. Leur silence se prolongeant, elle dit au hasard :

— Il fait froid ce soir.

Accoutumé au temps sec et rigoureux du Canada, il avait ouvert son pardessus. Mais, conciliant, il approuva cette réflexion, comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner.

— Oui, il gèle. On patinera demain au Bois de Boulogne.

Et tout à coup, retrouvant enfin son passé, il ajouta :

— Vous souvenez-vous, Hélène, de nos parties de patinage au marais du Bourget, près du lac?

— Oui, dit-elle, et ses yeux regardaient en avant ses souvenirs qui accouraient du fond de l'avenue.

— Quand le soir venait, des lueurs violettes traînaient sur la glace, comme des fleurs jetées.

— Et la neige des montagnes devenait toute rose.

— J'aimais à patiner avec vous. Vous aviez un coup de patin allongé et moelleux, surtout dans les balancés.

— Vous me souteniez.

— Aujourd'hui, je patine bien mieux.

— Moi, je ne patine plus.

— J'aimais aussi à valser avec vous, Chez les Merval, vous souvenez-vous?

— Je ne valse plus, dit-elle le visage sérieux et tiré.

Il s'arrêta de parler, comme s'il avait manqué

de correction, et considéra Mme Meilleraie avec des yeux repentants. Ils étaient parvenus à la place Victor Hugo.

— Il faut que je vous quitte, reprit-elle. Adieu, monsieur.

Monsieur lui fit l'effet d'un coup sur les doigts. Tout penaud, il sollicita :

— Ne vous reverrai-je pas, Hélène... Madame?

— Je reçois le lundi.

— Alors j'irai vous voir un autre jour. Je suis un sauvage, vous comprenez.

— Un autre jour, vous ne me trouverez pas.

Interloqué, il soupira :

— Vous me traitez comme un étranger.

— Ne l'êtes-vous pas devenu?

— J'ai cru tout à l'heure que j'avais huit ans de moins.

— Moi aussi, dit-elle, je l'ai cru un instant. C'était bien inutile.

— Je veux vous revoir.

— A quoi bon? Adieu... François.

Elle lui prit la main qu'il ne tendait pas, et s'éloigna de sa jolie démarche glissante. Au lieu de la suivre, il se rappelait d'anciennes images.

— Autrefois, quand je me retournais pour la voir partir, elle marchait ainsi. Sa robe touche terre. On dirait qu'elle n'a pas de pieds. Au marais du Bourget, c'est moi qui lui attachais ses patins. Elle avait un pied tout petit. Au Canada les femmes ont de grands pieds sur lesquels elles s'appuient solidement.

Elle avait déjà disparu qu'il la voyait encore.

— Mais elle ne m'a pas donné son adresse, se dit-il tout à coup.

Et il se précipita pour la rejoindre. Il courait sur le trottoir, bousculant des passants paisibles. Ne l'apercevant pas, il s'arrêta :

— J'ai dû la dépasser.

Il revint lentement en arrière, la guettant, dévisageant sans politesse les femmes qu'il croisait. Et à mesure que diminuaient les chances de la revoir, une tristesse nouvelle envahissait ce grand garçon vaillant et laborieux qui, dans sa vie d'aventures et d'efforts, avait peu accordé de temps au sentiment.

Il dut reconnaître la vanité de sa poursuite. Un fiacre passait à vide, dont le cocher inspectait l'avenue, en quête d'un client. Il fit un signe, jeta l'adresse de l'hôtel Rochambeau, et monta. Dans la voiture, il regarda sa montre : elle marquait sept heures et demie. Il oublia aussitôt ce retard, pour évoquer Hélène Page. Il jetait, comme un lest gênant, les huit dernières années de son existence, et des paysages de Savoie, lacs et montagnes, se substituaient aux rues de Paris. Quand s'arrêta le fiacre, il pensa : *Déjà!* mais n'approfondit pas sa pensée.

Il trouva au salon de l'hôtel M. Carrette et M. Hawkins qui, flegmatiquement, constatèrent le retard, et s'informèrent de sa cause. Tandis que le jeune homme s'excusait, miss Mary entra et, secouant la main de son fiancé :

— Il ne vous est rien arrivé ? dit-elle

— Non, Mary. C'est la faute du métropolitain. On compte sur sa rapidité, et l'on calcule mal son temps.

Mais la jeune fille discuta d'une façon précise cette explication :

— Je vous ai vu descendre d'une voiture. Vous n'êtes pas venu par le métropolitain ?

Il rougit, car il n'avait pas l'habitude du mensonge. Et furieux contre lui-même, il lança à sa fiancée un regard sans tendresse.

— J'ai pris un fiacre à l'Étoile pour aller plus vite, répliqua-t-il sèchement.

Ce n'était pas vraisemblable. Confiante et loyale, Mary le crut et regretta son doute. Elle considéra le jeune homme avec une grande affection, et vit dans ses yeux un changement qui l'inquiéta.

— Qu'avez-vous ? reprit-elle.

Et rappelant une légende canadienne, elle ajouta :

— On dirait que vous avez vu l'*Amiral du Brouillard.*

M. Hawkins intervint :

— L'*Amiral du Brouillard,* Mademoiselle ? Ce n'est pas la première fois que j'en entends parler. A ma dernière traversée, comme je remontais le Saint-Laurent, le capitaine interrogea l'horizon qui était sombre et murmura : « Prenons garde à l'amiral du brouillard ! » Désireux de m'instruire, je lui demandai ce que signifiaient ces paroles. Il

me répondit évasivement : « Signe de mauvais temps, Monsieur. »

— Je vous raconterai cette histoire à table, dit M. Carette, comme on venait avertir que le dîner était servi.

Mary retint son fiancé pour le gronder avec bienveillance :

— Vous me cachez quelque chose. C'est mal.

Elle donnait à la langue française un accent cadencé qui était plein de fraîcheur.

— Je ne vous cache rien, Mary. Je n'ai rien à cacher.

Et tandis qu'il lui offrait le bras pour la conduire, le jeune homme, mécontent de lui, songeait méchamment :

— Elle ne sait pas s'habiller. Comment était vêtue Hélène Page ? Une jaquette et une toque d'astrakan, je crois.

En Amérique, il ne prenait pas garde à la toilette des femmes. Il lui fallut un effort pour se rappeler qu'il aimait miss Mary Carrette.

II

L'AMIRAL DU BROUILLARD

Paris ne mettait pas en valeur Mary Carrette. Conduisant elle-même un traîneau bien attelé, ou, les raquettes aux pieds, glissant le long des chemins de neige, ou supportant sur un voilier le vent et l'orage sans se plaindre, — c'est ainsi qu'il fallait la voir pour goûter sa véritable séduction, faite de santé et de belle humeur, ou bien, dans son intérieur de Montréal, ordonnant avec ponctualité et économie les services de la maison. Sans beauté, elle plaisait avec ses joues rondes et fraîches, sa voix chantante et ses yeux clairs, limpides comme son âme. François Dorsy l'avait rencontrée au cours d'une croisière sur le Saint-Laurent. Quand elle consentit avec simplicité à l'accompagner là-bas, aux Montagnes Rocheuses, il prit confiance dans l'avenir, et ne redouta plus ni l'effort ni la solitude.

Mais elle avait une taille un peu carrée, et apportait dans le choix des étoffes un goût rudimentaire.

On ne pense pas à ces choses quand on se fiance dans l'isolement. La rencontre d'une Hélène Page, merveille de grâce et de parure, fait surgir, par comparaison, les défauts ignorés des provinciales ou des étrangères. Instinctivement, Mary se défiait de Paris, et flairait en lui un ennemi personnel. Cependant elle ne savait pas qu'il avait déjà commencé les hostilités.

Dans le corridor qui conduisait à la salle à manger de l'hôtel, elle dit à François Dorsy :

— Votre Paris ne m'enchante pas. J'ai couru dix magasins avant de trouver un crochet à bottines. Il n'y avait que des pâtissiers et des bijoutiers.

— C'est quelque chose.

— Ce n'est rien. Je leur préfère les boulangers et les tailleurs. On ne vit pas de confitures, et l'on ne s'habille pas de diamants.

Reprenant confiance, il se mit à rire :

— J'aime les bonbons, Mary, et les pierreries.

Elle termina sa description :

— Enfin les promeneurs vont si lentement qu'on ne peut pas avancer.

Dans la salle à manger s'alignaient les petites tables éclairées par des globes électriques que dissimulaient à demi des fleurs artificielles, iris, pavots ou tulipes. Les deux jeunes gens rejoignirent MM. Carrette et Hawkins qui échangeaient des réflexions gourmandes sur les huîtres déjà servies.

A la première qu'il savoura, le directeur des

mines de Conmore esquissa un sourire d'approbation.

— Ces ostendes valent les *carlinfords* d'Irlande.

— Ah ! mon ami, protesta le représentant des Communes au patriotisme abondant, comme elles sont inférieures à nos huîtres canadiennes ! Rappelez-vous les *bouctouches* et les *caraquettes* du golfe Saint-Laurent.

M. Hawkins se recueillit et proclama :

— En effet, ce sont les perles de la mer.

Mary, voyant son fiancé taciturne, et craignant qu'on ne le remarquât, intervint dans la conversation.

— Père, vous avez promis de nous raconter l'*Amiral du Brouillard*.

— Oui, insista M. Hawkins, je désire savoir.

— Quand on voit l'*Amiral du Brouillard*, commença M. Carrette posément, c'est qu'on est perdu... Mary, qu'avez-vous ?

La jeune fille était devenue pâle. Elle se remit très vite, car elle avait l'habitude de se dominer.

— Continuez, je vous prie.

François se souvint des paroles de sa fiancée sur son retard. Pour la première fois de la soirée, il la regarda avec douceur, et lui dit à voix basse pour la rassurer :

— Je ne suis pas superstitieux.

— Moi non plus, je vous jure.

— C'est une vieille légende canadienne mélangée de faits historiques, avait déjà repris M. Carrette peu enclin à l'inquiétude. Elle remonte au

temps de la reine Anne, lorsque Français et Anglais se disputaient notre sol. Après une défaite, le gouvernement de la reine décida d'envoyer en Amérique, à la tête d'une importante flotte de secours, l'amiral Walker qui passait pour le plus habile officier de toute la marine anglaise. Walker venait de se fiancer. Il enleva sa fiancée, et partit avec elle, contre les règlements qui interdisent la présence d'une femme à bord.

— Bien, appuya sans y mettre malice le directeur de mines, qui prêtait peu d'attention aux débats amoureux.

Le narrateur humecta ses lèvres d'un vieux Grave authentique, et continua :

— En vue de Terre-Neuve, la flotte captura un petit bâtiment français, commandé par un Canadien, le capitaine Paradis. Or, le capitaine Paradis avait la réputation d'être le plus fin pilote du Saint-Laurent. L'amiral Walker, qui le savait, prescrivit de bien traiter son prisonnier dont il pensait déjà utiliser les services.

— Très bien, fit Hawkins plus intéressé. C'était un homme pratique.

— La flotte se composait de quatre-vingts vaisseaux de ligne. Elle avait pour mission de bombarder Québec. L'*Edgar*. vaisseau-amiral, avait pris la tête. On entra dans le golfe, et comme on se trouvait par le travers de l'île aux Œufs, le capitaine Paradis, accoudé sur un hauban, inspecta l'horizon et sourit. Expert à prévoir la bourrasque et l'orage, il avait aperçu, au loin, un nuage blan-

châtre qui se détachait à peine sur le ciel bleu. En effet, le vent fraîchit et tourna brusquement au sud, le petit nuage envahit le ciel, et l'*Edgar*, toutes voiles dehors, prit une allure vertigineuse, suivi par le convoi. La nuit venait. Tout à coup, du gaillard d'avant, un cri retentit : « Les brisants à tribord ! » On manœuvra d'urgence. L'amiral fit mander Paradis : « Capitaine, lui dit-il, nous sommes en danger de mort : choisissez entre la barre du gouvernail et un bout de grelin à la grande vergue. » Le capitaine souriait toujours : « Pardieu, je choisis la barre. Donnez-moi, pendant deux heures, le commandement du vaisseau-amiral ; sur ma vie, je vous jure qu'il ne lui arrivera pas malheur. » Il alla se poster au gouvernail. Et l'*Edgar* filait toujours. On voulut rendre de la voile, Paradis s'y opposa. Cependant l'équipage inquiet apercevait dans le crépuscule, tantôt à bâbord, tantôt à tribord, des récifs qui émergeaient du fleuve. C'était miracle que le navire passât au milieu. Le capitaine donnait ses ordres d'une voix brève et rapide, et l'on évitait les brisants avec une habileté qui tenait du prodige.

— Ah ! dit la jeune fille captivée, nos Canadiens sont de bons pilotes.

— L'amiral Walker se réjouissait. Mais il fouillait l'ombre, du côté de la flotte qui le suivait et à qui l'on envoyait les signaux. Il songeait que les autres bâtiments n'avaient pas à leur bord Paradis, et que les rochers étaient bien proches ; il songeait aussi au *Marchand de Smyrne* qui portait sa fiancée.

Soudain il entendit à l'arrière un coup de canon d'appel. Puis ce fut deux, puis trois, puis dix, puis vingt coups. Bientôt il cessa de les compter. C'étaient les signaux de détresse des autres navires qui, l'un après l'autre, engagés à la suite de l'*Edgar* dans cette passe maudite, allaient se briser contre les écueils.

Hawkins fut sensible à ce désastre.

— Ho! conclut-il, les bâtiments sont plus vite détruits que construits.

Néanmoins il se servit une seconde tranche saignante du filet de bœuf aux olives. M. Carrette profita de l'interruption pour satisfaire son appétit, et Mary jeta un regard mélancolique sur son fiancé qui n'écoutait pas et mangeait à peine.

— Vous êtes malade? lui demanda-t-elle à mi-voix.

— Pas du tout! répliqua le jeune homme que tant de sollicitude énervait. Je ne me suis jamais mieux porté.

— Vous n'en avez pas l'air. Ceux qui mangent beaucoup sont contents.

Après ce dialogue amoureux qu'il n'avait d'ailleurs pas entendu, M. Carrette reprit :

— L'*Edgar* seul échappait au péril. Le capitaine Paradis quitta son poste et vint à Walker : « Amiral, je vous rends le commandement. J'ai tenu ma parole : votre navire est sauf. » — « Vous avez perdu ma flotte, riposta l'amiral, en choisissant pour manœuvrer l'endroit le plus dangereux de la passe. » — « Je ne me suis pas engagé pour votre

flotte. » — « C'est bien, Monsieur, allez ! » Le lendemain, à l'aurore, l'amiral Walker vérifia l'étendue de son désastre : tous ses bâtiments étaient perdus corps et biens, y compris le *Marchand de Smyrne*. Il ne commandait plus de flotte, et il n'était plus fiancé. Ne voulant pas survivre à son malheur, il se jeta dans le fleuve.

— Tant pis ! lança Hawkins en guise d'oraison funèbre, avec un mépris tout anglais pour l'insuccès. Mais pourquoi appelle-t-on Walker l'*Amiral du Brouillard ?*

— Je vais vous le dire. Lorsque la brume descend sur le Saint-Laurent, l'amiral Walker revient, sur son vaisseau-fantôme, croiser le long des côtes de l'île aux Œufs. Il cherche sa fiancée que les flots ont emportée. Il passe entre les récifs dont il n'a rien à craindre. Recommençant la manœuvre de Paradis, il invite les marins imprudents à le suivre. Et c'est pourquoi les statistiques du bureau *Veritas* constatent qu'il se perd tant de navires chaque année dans ces parages. Ces navires ont vu l'*Amiral du Brouillard* ; on ne le voit pas sans danger ce mort.

Ennuyée de cette péroraison, à cause des paroles avec lesquelles elle avait accueilli François Dorsy, Mary murmura :

— C'est une histoire de revenants. Je ne les aime pas beaucoup.

— Vous me l'avez demandée, répliqua son père qui était logique.

François eut un mot ambigu :

— Il est toujours dangereux de rencontrer un revenant.

M. Carrette pensait récolter plus de compliments. Il prenait volontiers la parole, et bien qu'il en trouvât souvent l'occasion, il ne cessait pas d'y attacher de l'importance.

On se leva de table. M. Hawkins voulut se montrer galant :

— Eh bien, dit-il à la jeune fille, ne redoutez-vous pas d'affronter les Montagnes Rocheuses? Vous ne redoutez pas. C'est la solitude une bonne partie de l'année.

Les yeux limpides de Mary brillèrent d'un vif éclat. Elle les posa loyalement sur son fiancé :

— Ce n'est pas la solitude. Avec François, je ne crains rien.

— Pas même les revenants? insista le directeur de mines avec un gros rire.

— Pas même les revenants.

François la récompensa de sa confiance.

— Vous avez raison, Mary. Les morts ne reviennent pas, ni les jours écoulés.

Et il écarta le joli fantôme d'Hélène Page.

Il le retrouva deux heures plus tard, comme il sortait de l'hôtel. Ainsi accompagné, il descendit à pied l'avenue des Champs-Élysées.

Il habitait, rue de Valois, un de ces appartements dont les fenêtres, en quelque façon historiques, donnent sur les jardins et les galeries du Palais-Royal, et livrent aujourd'hui le spectacle paisible et abandonné de verdures et de jets d'eau,

après s'être ouvertes jadis sur les fêtes de la Régence et les mouvements populaires de trois révolutions. Un ami en voyage lui avait laissé la jouissance de sa garçonnière, moins banale et plus confortable qu'une chambre d'hôtel.

La nuit de janvier, froide et sereine, invitait à la marche. Le jeune homme regarda la voûte céleste :

— Les étoiles sont moins immobiles qu'au Canada. On dirait que la terre les attire.

Par les Champs-Élysées, la Concorde et les Tuileries, le parcours est aisé et lumineux. François Dorsy le fit sans hâte. N'avait-il pas sa jeunesse à élucider, et une compagne pour l'y aider?

— Les nuits, songeait-il, les nuits d'hiver au Canada ne sont pas obscures, à cause de la neige qui prend sous les étoiles une teinte laiteuse. Par une telle nuit, j'ai connu la douleur à cause d'Hélène Page. C'était à Québec. J'avais appris son mariage le soir par une lettre venue de France. Tout à l'heure, quand je l'ai rencontrée, je l'ai crue jeune fille un instant. J'ai erré sur la terrasse d'où l'on voit le Saint-Laurent pareil à une mer.

Il continua de se souvenir avec précision et franchise :

— Je suis rentré à cause du froid. Mes camarades, fort heureusement, m'avaient gardé un peu de punch. J'étais à demi gelé. Nous sommes partis le lendemain pour les Grands Lacs. Mon travail et les exercices physiques m'intéressent trop. Je n'ai pas souffert assez. J'aurais dû souffrir davan-

tage. Elle est très belle. J'ai eu tort... Mais peut-être n'est-ce pas fini?

Il fit appel à des images plus anciennes, afin de découvrir dans son passé le véritable amour, celui qui a autant besoin de sacrifices que de joies. Et il installa son pays d'origine au milieu de la place de la Concorde.

...François Dorsy était le second fils d'un hobereau de Chambéry qui avait épousé une Américaine de passage à Aix-les-Bains. Mais il tenait moins de son père que de sa mère. Celle-ci, habituée à une vie active et vagabonde, étouffa, sans se plaindre, entre les montagnes qui, après son mariage, l'enfermèrent dans leur étroit horizon; elle aimait de tout son cœur ardent le mari nonchalant et timide que librement elle avait choisi, mais elle aimait aussi l'espace et le plein air; elle tâcha de les oublier et mourut jeune.

Tandis que son frère Pierre suivait la tradition paternelle, et laissait couler ses jours comme une eau lente et inutile, François entrait de bonne heure à l'Ecole centrale et se précipitait sur un diplôme d'ingénieur. Il entendait se servir de sa fortune, selon la méthode anglaise, pour favoriser son activité.

— A ton âge, lui disait M. Dorsy qui mêlait un grain d'ironie à son admiration pour tant de succès scolaires, j'aimais de loin toutes les femmes. Toi, tu rêves de la houille noire et même de la blanche.

Le sage adolescent rougissait quand on lui par-

lait des femmes. Il en avait le respect et le désir ensemble. Au Quartier Latin n'avait-il pas conçu des passions violentes et platoniques pour ces fillettes qu'on acquiert au rabais, et même pour une danseuse de music-hall qui, dans ses lascives acrobaties, disposait un voile devant son visage, geste que son amoureux interprétait comme le signe d'une âme délicate?

Après sa sortie de l'École, et avant de partir pour le Canada, il passa tout un hiver en Savoie. Ce fut un hiver rigoureux et gai. On patina et l'on dansa. Le jeune homme goûta éperdument le plaisir d'avoir vingt-quatre ans. Pour épuiser ce plaisir jusqu'à la douleur, il rencontra Hélène Page qu'il avait connue toute petite et perdue de vue. Il lui plut, et n'en voulut jamais rien croire. Elle dansait et patinait à merveille, avec cette grâce dans l'ondulation qui est naturelle aux corps souples. Jamais lasse, elle avait toujours l'air de l'être un peu. Ses cheveux noirs, ses yeux sombres que la joie chargeait d'électricité, ses dents luisantes, ses mouvements de petite tzigane sauvage et ses vingt ans lui composaient un charme dont elle ne savait pas se servir. Elle jouait à l'audace et à la sécheresse quand elle avait le cœur timide et frémissant. Elle fut pour François Dorsy l'occasion de vivre d'une vie héroïque et passionnée : il rêvait d'accomplir de sublimes actions pour la conquérir et ne songeait pas à demander sa main avec simplicité. Cependant elle lui réservait toutes les valses qu'elle pouvait, et ne se lançait qu'avec lui

sur la glace. Il aurait cru trahir son amour en l'avouant, et gardait son secret à grand'peine pour en savourer l'ivresse dans la solitude.

Au printemps il partit sans lui dire adieu. A quoi bon? n'était-elle pas trop belle pour l'aimer? D'ailleurs il avait hâte de mesurer ses forces avec celles du monde et croyait étreindre la terre et ses trésors en en faisant le tour. Un an plus tard, elle se mariait. Il en eut un chagrin rapide et passager. Et il oublia.

... Ce roman de sa jeunesse, François le connut par le souvenir mieux qu'il ne l'avait connu en le vivant. Il se convainquit, huit ans trop tard, qu'*elle l'avait aimé*. Durant ces huit ans, il n'avait fait qu'un seul séjour en Savoie, sans la rencontrer, sans même chercher à la rencontrer. Et il comprenait mieux la vie et lui-même.

— Hélène Page.

Il répétait presque à voix haute ce nom léger, ce nom adolescent et frais qui convenait à la jeune fille. De l'avoir revue, il éprouvait une fièvre agréable. Et il ne se rendait pas compte de toute la séduction que sa petite Savoisienne devait à l'art de Paris : il faisait hommage de cette beauté au choix parfait de sa jeunesse. Derrière la grille qu'il longeait, le jardin des Tuileries dormait à l'abri des visiteurs et loin du printemps, dans la paix triste de l'hiver. Il eut envie de le réveiller, de secouer sa torpeur et d'y faire naître des fleurs nouvelles, rien que parce que son cœur était agité.

— La reverrai-je? se demanda-t-il enfin.

Pour cette seule question il avait imaginé ce retour en arrière et ce résumé. Il hésita dans sa réponse. Il imitait ces nageurs débutants qui touchent du bout du pied le fond de l'eau, et n'osent pas se livrer à la pleine mer qui les invite. Il prit un biais peu loyal :

— Pourquoi l'ai-je avertie que j'étais fiancé?

Il comprenait son honnête maladresse. Sans doute il était fiancé : il avait donné sa parole, il devait la tenir. La sûre, la courageuse, l'irréprochable Mary Carrette convenait à sa vie sérieuse et active. Avec elle il remplirait sa destinée : il exploiterait des mines d'or, nourrirait des milliers d'ouvriers, enrichirait des actionnaires, sans compter l'excellent M. Hawkins, fonderait une famille, et, conquérant de la terre, laisserait une race forte et durable. Cependant il est dur, à trente-deux ans, d'interroger sa jeunesse au sujet de l'amour, et de n'en point obtenir de réponse satisfaisante. Quelques aventures rapides, et de peu d'intérêt, ne constituent pas la passion. Hélène Page, une première fois, avait effleuré son cœur. Voici qu'elle revenait pour lui donner à temps cette tentation de se livrer enfin à la pleine mer perfide et dangereuse. Ah ! sentir une année, un mois, un jour, une heure, la plénitude de la volupté, et consentir ensuite à reprendre ses chaînes et travailler en famille !...

Le jeune ingénieur se livrait à ces pensées romantiques avec une sorte de vertige.

— Si je la revois, je l'aimerai, se dit-il, car il demeurait clairvoyant.

Et il se félicita par avance :

— Certainement je l'aimerai. N'est-elle pas toute la beauté de ma jeunesse?

Il ne connaissait plus d'obstacle et ne songeait qu'à lui. Il traversa les galeries du Palais-Royal et entra dans le jardin : le seul bruit du jet d'eau en troublait le silence. Il s'arrêta :

— Mais elle?... Elle résistera. Elle a un mari, des enfants. Je n'ai pas le droit de déranger sa vie, comme cette plainte de l'eau dérange ici la paix du soir.

Il n'hésita pas longtemps :

— Et après? Elle est une créature libre. Si elle m'aime, que nous importe le reste du monde? Et elle m'aimera.

Plus avisé qu'autrefois, il se souvint de son bras qui tremblait quand ils avaient franchi les avenues. Et toute sa chaude jeunesse lui monta au cœur.

Sur les pelouses il distinguait vaguement les formes des statues de bronze. Et comme il quittait la nuit d'étoiles pour son logis, il se ressaisit enfin et chassa cette rêverie envahissante :

— Allons, se dit-il avec un sourire, les nuits de Paris sont pleines de mauvais désirs. Mary prétend que j'ai vu ce soir l'*Amiral du Brouillard*, et son père ajoute qu'alors on est perdu. Je n'ai vu qu'une femme, et je vacille comme un homme ivre.

III

EN VISITE

— Madame reçoit-elle?

— Madame reçoit le lundi.

— C'est que... je suis de passage à Paris.

Dans l'escalier, François Dorsy avait préparé cette réponse, qu'il débita piteusement, prêt à se laisser éconduire. Il n'avait pas eu de peine à se procurer dans un annuaire l'adresse du docteur. On l'introduisit dans un salon vide qui n'était pas chauffé, et quelques instants plus tard on le mena au minuscule boudoir, capitonné et lumineux, où Mme Meilleraie, prévenue, l'attendait. Toute languissante, elle l'accueillit d'un triste sourire et d'un reproche affectueux :

— Bonjour, François. Je vous croyais reparti déjà pour votre Amérique. Voici quinze jours que nous nous sommes rencontrés.

Il balbutia :

— C'est vrai, Madame.

Il pensait s'excuser de venir, et s'excusa de n'être

pas venu. En regardant Hélène, il se demanda comment il avait pu perdre quinze jours en absurdes résolutions de sagesse.

— Je comptais sur votre visite, reprit la jeune femme qui le fit asseoir près du feu. Pour ne pas la manquer, je ne suis presque pas sortie.

— Pour ne pas la manquer?

— Mais oui. Ne m'aviez-vous pas avertie que vous ne choisiriez pas mon jour pour me voir?

— Je craignais d'être indiscret.

— Pourquoi? Nous sommes d'anciens amis, presque des amis d'enfance. Ne sommes-nous pas joyeux de nous retrouver?

— Très joyeux.

— Et comme vous aviez raison de mettre tout de suite notre amitié à l'abri du monde!

— N'est-ce pas? dit-il sincèrement. Il cessait d'être embarrassé, bien qu'il eût l'impression de se hasarder en des pays inconnus et incomparablement plus beaux que ceux qu'il avait explorés.

— C'est très délicat. Le lundi, je reçois trente personnes indifférentes.

— Pourquoi les recevez-vous?

— Pour me désennuyer, et elles m'ennuient davantage.

— Vous avez de l'ennui?

— Toujours un peu. Au fond je ne suis pas Parisienne.

— Pourtant, fit-il en comparant l'élégante jeune femme à Mary Carrette, vous possédez cette fine grâce que Paris donne. Avec, toutefois, un petit air

de créature sauvage et libre, à quoi je vous ai reconnue l'autre soir.

— Ah! vous m'avez reconnue à cela. C'est un air de Savoie. J'ai laissé mon cœur là-bas. Voulez-vous que nous parlions de notre pays?

Elle se pencha vers lui, attentive. Elle était vêtue d'une robe d'intérieur en surah blanc. L'étoffe soyeuse moulait son corps mince.

— J'y suis allé le mois dernier, dit-il entrant dans son désir. J'ai revu l'étang du Bourget où nous patinions.

— Notre étang.

— Il n'a pas changé. Le soir s'y reflète toujours. Il est mélancolique et doux à regarder.

— Nous arrivions les premiers, vous souvenez-vous, et nous partions les derniers.

Ils se turent tous deux. Mais leurs pensées se rejoignaient dans un passé commun. Une bûche carbonisée s'effondra et fit jaillir une gerbe d'étincelles.

— En ce temps-là... commença-t-il, et il interrompit sa phrase.

Elle interrogea, anxieuse tout à coup, le visage tendu :

— En ce temps-là?

— Vous deviez me trouver bien naïf, Hélène, bien gauche.

Elle sourit et montra ses dents blanches qui brillaient à la lumière.

— Un peu.

— Bien ridicule.

— Oh! non, par exemple, pas ridicule. Comment pouvez-vous croire? Je ne patinais qu'avec vous, je ne dansais qu'avec vous.

Encouragé par ces protestations, il fit de tardifs aveux :

— Je n'ai jamais osé vous dire, Hélène, que je vous aimais.

Troublé par ses propres paroles, il ne remarqua pas qu'elle était toute frémissante. Elle répéta avec ironie :

— Vous m'avez aimé, vous!

— Comme un fou, Hélène. Ne l'avez-vous pas deviné?

— Les jeunes filles ne devinent pas.

Elle fixait le tapis, et ses narines palpitaient. Il s'était levé pour se rapprocher d'elle.

— Pourquoi, murmura-t-elle, n'avez-vous pas demandé ma main?

Et plus bas encore, elle ajouta :

— Je ne l'aurais pas refusée. Je vous attendais.

Elle le regarda avec tristesse. Il prit cette main qu'elle aurait donnée.

— Hélène, c'est vrai?

Elle eut un frêle sourire :

— Je n'étais pas un bien beau parti. Sans fortune et sans espérances.

— Hélène, je n'ai jamais songé à cela.

Ils restaient l'un en face de l'autre, pareillement émus. Dans le foyer crépitaient doucement les braises. Elle retira sans brusquerie sa main qu'il avait gardée, et baissa les abat-jour des lampes.

Le visage dans l'ombre, elle pleura tandis qu'il parlait :

— Je vous aimais, et j'étais ignorant de l'amour. Je voulais vous offrir toute ma vie, et je ne pensais pas qu'elle valût d'être offerte. Vous m'avez cru orgueilleux, Hélène, et c'est moi que je dédaignais. Je m'humiliais devant vous, au lieu de vous emporter dans mes bras. Je vous le dis aujourd'hui : vous avez été mon unique amour.

Elle soupira dans son mouchoir :

— Ah! c'est un grand malheur.

Alors il vit qu'elle pleurait. Il lui prit les deux mains : elle ne se défendit pas.

— Donnez-moi vos larmes, Hélène, puisque nous ne pouvons plus être heureux.

Mais elle se dégagea doucement :

— Laissez-moi. Il est trop tard. Pourquoi êtes-vous revenu? Je vous avais supplié de ne pas revenir.

— Et vous m'attendiez.

Elle ne répondit pas; il reprit :

— Nous avons laissé échapper le bonheur une fois. Allons-nous recommencer?

— Je ne vous aime plus.

— Je lis votre mensonge, Hélène, dans vos yeux qui ont pleuré. Moi, je vous aime.

Elle l'arrêta presque brutalement, la voix dure :

— Vous oubliez que vous êtes fiancé.

— Demain je ne le serai plus.

La bouche sèche, le souffle court, il parut suivre sa propre voix et s'étonner des paroles qu'il

avait dites. L'amour commençait-il en eux son œuvre de destruction ? Ce fut comme s'il voyait tomber Mary Carrette sans lui porter secours. Il voulut avoir sur-le-champ le bénéfice de sa lâcheté et se rapprocha d'Hélène qui avait accueilli presque avec terreur sa déclaration, et qui murmura comme une complice :

— Elle vous aime peut-être.

— Je ne sais pas. Il ne s'agit pas d'elle.

Elle succombait à son émotion. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, haletante. Pleine d'angoisse, elle s'assit, et il mit un genou en terre devant elle. Leurs visages se touchaient presque.

— Hélène, je ne me souviens plus des huit années qui nous ont séparés. Elles ont disparu sans laisser de traces.

Elle eut un rire nerveux :

— Sans laisser de traces ?

— Oubliez-les comme moi.

— Je ne puis pas les oublier.

Elle se leva, respira comme si elle était sauvée, et toucha le bouton de la sonnette électrique.

— Qu'avez-vous fait ? dit-il en se relevant à son tour.

Elle ne se sentait plus seule avec lui, et retrouvait tout son calme. Elle s'essuya rapidement les yeux, et répondit presque en souriant :

— Je veux rafraîchir votre mémoire.

La femme de chambre ouvrit la porte :

— Amenez-moi les enfants, je vous prie, ordonna Mme Meilleraie.

Il la regardait avec tristesse, sans parler. Il n'avait pas prévu cet obstacle. Maintenant elle ne craignait plus son amour. Les enfants s'arrêtèrent sur le seuil, intimidés par l'inconnu. Hélène, se précipitant sur eux, les couvrit de baisers. Elle se retourna pour les présenter au jeune homme avec une fierté maternelle :

— Ils s'appellent François et Simone. Il a cinq ans, elle trois. N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?

Il dut les admirer et les flatter.

— Le petit vous ressemble. Il a vos yeux noirs, et ce charme un peu sauvage qui plaît en vous.

— Il porte votre nom.

— C'est un hasard.

— Vous n'en savez rien.

Elle se garantissait contre lui, mais ne voulait pas l'éloigner tout à fait. Ainsi elle l'écartait et le retenait tour à tour. Mais il ne considérait pas les deux enfants avec cette indifférence courtoise que les étrangers leur témoignent d'habitude devant leurs parents. Parce qu'il avait accoutumé d'examiner la vie gravement, il voyait en eux des créatures humaines dont l'avenir se préparait, des créatures auxquelles il n'avait pas le droit de nuire. Il songeait qu'il eût été doux de fonder une famille avec Hélène. Des pensées nouvelles le bouleversaient, mais son amour, fort comme un torrent, les emporta.

— Allez et soyez sages, disait Mme Meilleraie, tandis que leur bonne emmenait les petits.

Demeurée seule avec François, elle lui demanda :

— Croyez-vous maintenant que ces huit années n'ont pas laissé de traces ?

Et comme il se taisait, elle continua :

— Elles nous ont séparés et nous sépareront toujours. Ah ! mon ami, il vaudrait mieux ne pas nous revoir.

Il ne répondit pas tout de suite, et ce fut pour murmurer :

— Je ne puis pas.

— Il le faut.

Il soupira et se décida :

— Adieu, Hélène.

— Adieu.

Par un mouvement rapide, elle prit la main du jeune homme et y posa les lèvres.

— Hélène, dit-il vaincu par ce contact, je ne veux pas partir ainsi. Je vous aime. Je veux vous parler... Je vous attendrai tous les jours à trois heures, au Bois, devant le pavillon d'Armenonville.

— Je n'irai pas.

— Je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez.

Elle demanda :

— C'est du côté de la Porte Maillot ? Il y a beaucoup de monde.

— Oui, on peut s'y rencontrer par hasard. Ce n'est pas un rendez-vous. Dites-moi que vous viendrez.

— Non, je n'irai pas. Ne m'attendez pas. Adieu, adieu !

Quand la porte se fut refermée, elle appela ses enfants d'un cri de détresse qu'on pouvait prendre pour un cri de joie, et jusqu'au soir elle joua passionnément avec eux. Lorsqu'il rentra, son mari la trouva sur un tapis assise à la turque, et François et Simone, bruyants comme une charge de cavalerie, s'élançaient sur elle pour la renverser. C'était un homme déjà mûr, de vingt ans plus âgé qu'elle, au visage sympathique et intelligent, qu'une vie sérieuse, occupée à soigner les malades, marquait d'un pli de tristesse. Il sourit en voyant le groupe à terre, et félicita sa femme avec la bonté presque paternelle qu'il apportait dans la vie conjugale.

— Petite Hélène, vous êtes une adorable maman.

Mais elle cherchait en vain l'ivresse du sacrifice.

Pendant ce temps, François Dorsy traversait les quartiers animés de Paris. Il ne se sentait pas le courage de se rendre à l'hôtel Rochambeau, comme il faisait chaque soir; il avait envoyé un télégramme d'excuses à sa fiancée, à sa future victime, que par pitié il ménageait encore. Il préférait se perdre dans la foule. Dans la foule, son amour le rendait à la solitude. Et il revoyait sans cesse la jolie figure effrayée d'Hélène qui l'appelait en le repoussant.

— Est-ce la joie? Est-ce la douleur? songeait-il.

L'une et l'autre l'attiraient invinciblement. Il foulait des terres inconnues et périlleuses, mais le danger même le tentait.

Et habitué, dans ses rapports professionnels, à résumer ses prévisions avec exactitude, il trouva naturellement, pour exprimer l'avenir que la passion réservait à Hélène et à lui-même, cette formule désespérée :

— Nous sommes perdus !

IV

LA ROUTE DES LACS

— Viendra-t-elle aujourd'hui?

François Dorsy, en face du pavillon d'Armenonville, interrogeait du regard l'allée de Longchamp, qui conduit à la Porte Maillot. Il consulta sa montre :

— Trois heures et demie. Je ne l'attends plus. Je ne reviendrai pas demain.

Néanmoins il ne s'en alla pas encore. La veille, il s'était déjà dit qu'il ne reviendrait plus. Six jours de suite il avait recommencé, tantôt sous la neige et tantôt par le froid, sa lente promenade inutile. Les premiers jours, trop certain de la revoir, il l'attendait sans allégresse. Car elle bouleversait son existence, et il distinguait clairement, d'ailleurs sans trembler, toutes les conséquences de ce bouleversement. Sans doute il n'avait encore brisé ni ses fiançailles ni sa carrière et, en homme pratique, il différait de les briser, comme si, par hasard, il pouvait encore se ressaisir. Or, il aimait sa carrière

d'ingénieur, et, de la même manière ou presque, il aimait sa fiancée. Avec elles deux, sa vie prenait un sens naturel, s'accomplissait avec plénitude. Il n'était pas de ces oisifs qui ont besoin de la sensation pour secouer leur ennui et pour se donner l'illusion de l'activité. Laborieux, l'esprit équilibré, il comptait normalement sur son travail et son foyer pour lui fournir un bonheur régulier et sain. D'instinct il détestait les désordres qui sont le cortège de la passion. Mais il transportait dans la passion la gravité et la droiture de son caractère.

A mesure que les jours fuyaient sans Hélène, il venait avec plus de fièvre au rendez-vous qu'elle oubliait. Il prolongeait de plus en plus sa vaine attente. Le cœur battant, il fouillait l'avenue où de rares passants, à cause de la mauvaise saison, s'aventurent. Quelquefois une silhouette de femme le trompait un instant. Il espérait la reconnaître, et, de peur de se méprendre, il demeurait immobile au lieu de marcher à sa rencontre. Ainsi il retardait de bien peu sa déconvenue. Et le doute l'énervait, mais fortifiait son amour.

Sur les gazons, un peu de neige, maintenue par le froid vif, restait encore, comme la blanche gelée au printemps. Le soleil, à travers les branches dépouillées envahissait tout le bois, et les moindres brindilles se découpaient finement sur le fond de lumière. C'était la beauté spéciale de l'hiver en forêt, qui donne tout leur prix au jet des arbres droits, à l'harmonie des hautes futaies, à la pro-

fondeur des allées, à la mélancolie des feuilles mortes, à la douceur du ciel pâle qu'on aperçoit de partout.

— C'est bien elle, cette fois.

Pris d'une subite angoisse, il s'arrêta. Elle portait le manteau et la toque d'astrakan qu'il lui avait vus à leur première rencontre. Il avait pu de loin prendre d'autres femmes pour elle, mais il ne pouvait la confondre avec d'autres femmes quand il la vit s'avancer de sa démarche glissante et légère. Elle fut près de lui sans qu'il eût fait un pas vers elle. Était-ce le froid ou l'émotion qui rougissait ce teint mat de brune? Elle lui tendit la main.

— Vous! dit-il. Je n'espérais plus.

— J'ai rendu une visite à la Porte Maillot. Et je rentre chez moi par le Bois. C'est plus long, mais il fait beau temps.

Il négligea de contredire cette explication enfantine. Tandis qu'elle parlait, il l'enveloppait toute du regard pour mieux se convaincre par les yeux de l'immense joie de son cœur.

Elle voulut continuer de s'étourdir elle-même par son bavardage.

— J'ai cru que je ne franchirais pas l'avenue de la Grande-Armée. Il y a trop d'automobiles dans ce quartier. J'ai peur des automobiles, surtout de ceux qui ont un avant pointu. Ne trouvez-vous pas qu'ils sont plus impressionnants que ces grosses voitures bêtes qni roulent avec l'air d'être dételées?... Mais vous me laissez parler toute seule, Vous n'êtes guère aimable.

— Je vous vois, Hélène, et je suis heureux.

Sur le visage de la jeune femme, il découvrait cette même expression de frayeur passionnée que déjà il y avait surprise. D'une voix changée, au timbre grave, elle demanda :

— Vous m'attendiez?

— Tous les jours.

— Même par la neige?

— Même par la neige.

— Pauvre François...

Elle essaya de rire.

— Le bois doit être joli sous la neige.

— Je ne sais pas, dit-il. Je vous attendais.

Le rire fragile d'Hélène se brisa :

— Je vous avais dit que je ne viendrais pas. Et je suis venue. C'est mal. Mais je ne pensais pas vous trouver ici.

— Vous ne pensiez pas?

— Non. Je me disais : Il se sera lassé de m'attendre; après six jours, sûrement il se sera lassé.

— Êtes-vous fâchée?

— J'ai peur. Comme là-bas, devant les automobiles.

— Hélène, je vous aime.

— Taisez-vous, je vous en supplie.

Moins durement, elle ajouta :

— Voyez, il y a du monde.

Ils quittaient l'allée de Longchamp pour prendre la route des Lacs. Une amazone passait, une toute jeune fille qui sautait trop sur son cheval, et

qu'un garçonnet, son frère évidemment, suivait à quelques pas de distance. Les deux cavaliers ne songeaient qu'au plaisir de la course, et à jouir du vent frais qui leur balayait la figure. Ils soulevèrent le sol battu de la contre-allée réservée, et s'enfoncèrent dans la direction de la Grande Cascade, sous la voûte légère que formaient les branches dépourvues de feuilles.

De la route des Lacs se détachait un petit sentier désert qui semblait fuir au cœur du bois.

— Prenons ce chemin, proposa-t-il à sa compagne. Il n'y a place que pour deux.

— Où nous conduira-t-il?

— Au lac inférieur, derrière le Pavillon-Royal.

Elle hésita, puis céda. Ils marchaient côte à côte, et il n'y avait place, en effet, que pour deux. Bientôt il perdirent de vue les grandes avenues, et se trouvèrent seuls, au milieu des arbres, comme en forêt. Ils ne s'étaient rien dit encore, mais leur cœur à tous deux battait plus vite.

— Non, lui dit-elle comme il tentait de lui prendre la main, ne me touchez pas. C'est une prière que je vous adresse.

— Hélène, je vous aime depuis huit ans.

— Avec huit ans d'intervalle.

Sans sourire, elle continua :

— Il est trop tard. Il faut renoncer à moi. Je suis venue ici pour vous le dire.

— Vous ne m'aimez pas, Hélène.

— Je ne vous aime pas? Non, je ne vous aime pas... Mon ami, vous ne savez pas comme je vous

ai aimé. Il y a huit ans, l'avenir vous riait, à vous. Vous aviez une famille, vous étiez riche, et si séduisant. Une petite orpheline sans fortune comme moi, dont on disait du mal parce qu'elle était jolie, et que personne ne défendait, ne pouvait guère espérer de devenir votre femme. Je n'étais pas si exigeante. Et je vous aimais tant que si vous aviez voulu de moi...

— Si j'avais voulu, Hélène ?

Doucement, comme tombe une feuille morte, elle laissa choir de ses lèvres cet aveu singulier :

— Je me serais donnée.

— Ah ! murmura-t-il simplement, trop troublé pour trouver d'autres paroles.

Elle leva sur lui ses grands yeux noirs, et lentement elle se déganta. Puis elle lui tendit sa main nue :

— Tenez, François, je ne suis pas coquette. Quand je donne, je ne donne pas à demi. Et maintenant vous avez eu de moi tout ce que je puis vous donner, l'hommage de mon ancien amour, le grand, le cher secret de ma vie. Je suis venue ici vous les apporter. En revanche, promettez-moi de ne plus me revoir.

Le soir descendait. Les jours de janvier sont si courts. Devant eux, les troncs noirs des arbres se découpaient sur le couchant coloré d'or et de rose. Autour d'eux, les taillis se couvraient d'ombre.

Il avait gardé sa main, et considérait avec une ardeur douloureuse ce corps flexible aux lignes délicates dont il n'avait pas deviné le désir.

— Maintenant, dit-il, maintenant, Hélène, rien ne peut plus nous séparer. Nous nous aimons encore.

— Il est bien tard, murmura-t-elle.

Mais c'était de l'heure qu'elle parlait. Le bois s'emplissait de brume.

— Non, il n'est pas trop tard. Votre charme et votre cœur, notre jeunesse, notre amour, je les sens mieux aujourd'hui. Et parce que j'ai failli vous perdre, je sais mieux vous aimer qu'autrefois.

Les yeux de la jeune femme reflétèrent un émoi pareil à celui du chevreuil que les chiens ont forcé :

— Ah! ne me tourmentez plus. J'ai deux enfants que j'adore. J'ai un mari qui est bon pour moi. J'étais heureuse, presque heureuse. Pourquoi me troublez-vous !

— Moi aussi, Hélène, j'étais heureux, presque heureux. Et cependant tout mon bonheur, je l'ai donné pour souffrir par vous. Je lui préfère ma douleur. Je ne crois vivre que depuis que je vous attends. Dans mon cœur, un printemps nouveau s'épanouit.

Elle murmura, toute tremblante :

— Non, c'est l'hiver. Voyez.

Sur le bord du sentier persistait la neige. Elle ajouta :

— Je suis glacée.

Il porta la petite main froide à ses lèvres.

— Venez, dit-il. Il n'y a personne.

Leur chemin débouchait au carrefour du Bout-

des-Lacs. Il entraîna sa compagne au Pavillon-Royal qui était désert. Le personnel inoccupé se précipita, avec un empressement maladroit, sur cette clientèle inespérée. François Dorsy commanda du thé bouillant. A mesure qu'elle se réchauffait, Hélène reprenait courage et retrouvait sa gaieté. Elle voulut servir elle-même son ami :

— Comme du temps où j'étais jeune fille.

— Quand vous me serviez, j'avais toujours peur de laisser tomber ma tasse.

— Deux morceaux de sucre, et le thé peu chargé. C'est bien cela ? Vous n'avez pas changé de goût.

Il la regarda en riant :

— Vous savez bien que je n'ai pas changé de goût.

Par les baies vitrées ils apercevaient le bois qu'attristait le soir. Les rameaux dévêtus, parés des lumières du couchant, ressemblaient à des gerbes de feu. Ils goûtaient dans leur isolement, dans la bonne chaleur de la salle, et dans la vue de ce décor mélancolique, une douceur profonde.

— Nous sommes bien ici, avoua-t-elle.

Pourtant elle s'arracha la première à cette félicité.

— Je veux rentrer. Montrez-moi le chemin.

— Je vous accompagnerai, dit-il, se levant à son tour.

Ils sortirent et retrouvèrent le froid. Au carrefour, elle hésita.

— Par où voulez-vous rentrer ? lui demanda-t-il.

— Par le plus court.

— C'est la route de Suresnes. Elle conduit à la Porte Dauphine. La voici.

— Maintenant, soyez gentil : laissez-moi rentrer seule. Ne m'accompagnez pas.

Des yeux elle le suppliait.

— Le soir tombe, dit-il. Vous n'aurez pas peur?

— Moins qu'avec vous.

— Hélène, quand vous reverrai-je?

— Il ne faut pas nous revoir.

— Je vous laisserai partir. Mais promettez-moi de revenir demain. Au même endroit.

— Non, non, adieu.

Elle s'enfuit en courant. Et, se retournant, elle lui envoya un baiser avec ce mot :

— Peut-être.

Au tournant elle disparut. Il ne la poursuivit pas, mais il demeura quelques instants encore à fixer la route déserte. Puis il revint jusqu'au bord du lac. Une mince couche de glace recouvrait la surface liquide ; rompue par intervalles, elle laissait voir les frissons de l'eau qui résistait mal à l'action du froid. Sur cette eau libre, sur la glace polie, traînaient languissamment les reflets violets du soir. Les sapins du rivage, de leurs branches levées, appelaient l'ombre. Et, contournant la petite île qui, dans le couchant, ressemblait à un grand buisson lumineux, le lac se divisait, au bout, en deux avenues qui fuyaient sous les arbres.

C'était une de ces belles fins de jour par quoi l'hiver compense quelquefois sa rigueur. Le jeune

homme, seul passant attardé à la contempler, trouvait dans ces couleurs ardentes, dont le froid semblait figer l'éclat limpide, une exaltation qui correspondait à sa fièvre. Il se rappelait aussi d'autres soirs de Savoie presque pareils : il patinait alors avec Hélène, elle portait un boa blanc que le vent de la course agitait derrière elle. A l'ivresse de l'heure présente, il ajouta la grâce d'images anciennes.

Des craquements de la glace qui, sur le bord, se congelait davantage, proposèrent à sa mémoire un autre souvenir plus capable encore de favoriser sa passion. Devant Montréal, au bord du Saint-Laurent, il avait assisté, un soir d'avril, à la débâcle du printemps. Là, le fleuve est large de quatre kilomètres. Comme s'il étouffait sous la glace qui l'a retenu tout l'hiver, il attaquait avec fureur les murs de sa prison. On entendait sa grande voix, par intervalles, comme un canon lointain. Il soulevait peu à peu la couche épaisse qui résistait à ses efforts ; il l'arrachait enfin et l'emportait. La glace, en retombant, se brisait en blocs colossaux qui tournoyaient un instant, affolés, et, se hissant les uns sur les autres, se reformaient en une barrière nouvelle. Saisi de colère devant cette ténacité, le fleuve poussait avec rage à une seconde bataille ses flots tumultueux. Comme à coups de bélier il défonçait l'obstacle, et, libre, il roulait en grondant vers la mer, charriant sur son dos, comme un poids négligeable, les icebergs vaincus que doraient les derniers rayons du soleil. C'était le printemps.

Ainsi la passion, retenue par mille liens résistants, emportait, comme le fleuve, tous les obstacles dressés contre sa force. Elle coulait maintenant, à pleins bords, dans sa poitrine élargie. Elle envahissait toutes ses pensées. Elle entraînait, comme des morceaux de glace à la dérive, ses hésitations, ses prévisions, ses remords. C'était l'amour.

V

MARY CARRETTE

Fixé sur sa destinée, François Dorsy se serait méprisé lui-même s'il avait maintenu plus longtemps un engagement qui le détournait d'Hélène et l'obligeait au mensonge. En sortant du Bois, il s'achemina vers l'hôtel Rochambeau. M. Carrette et sa fille n'étaient pas rentrés. Loin d'accueillir favorablement un contretemps qui retardait une explication difficile et peut-être douloureuse, il s'en affligea, comme un martyr exalté qui voit ajourner son supplice et a besoin de souffrir immédiatement pour son Dieu.

Il résolut d'attendre sa fiancée. Dans le salon de l'hôtel, il voulut préparer leur entrevue et ne fit que revivre par le souvenir les heures les plus récentes de sa vie.

Mary le rejoignit une demi-heure plus tard. Elle portait un corsage blanc qui lui seyait mieux que ses toilettes habituelles. Elle était radieuse de jeunesse et de santé. Cependant une inquiétude

se pouvait lire dans ses yeux limpides. Mais il ne la remarqua point.

Tandis qu'elle parlait, il songeait cruellement :

— Elle m'aime comme une bonne camarade. Son chagrin passera vite. Elle se porte si bien.

— Vos marchandes, expliquait la jeune fille, ont les lèvres pleines de miel. En m'essayant ce corsage, elles m'adressaient des louanges sur mon air parisien. Ne se moquaient-elles pas? Elles se moquaient très bien. Je sais que je n'ai pas l'air d'une Parisienne. Si j'avais l'air d'une Parisienne, François, vous me regarderiez peut-être davantage.

Le jeune homme, à cette innocente coquetterie, ne sourit pas, et même il ne daigna pas lever les yeux sur la toilette qu'elle lui montrait et qu'elle avait achetée pour lui plaire. Elle n'en fut pas surprise; depuis quelque temps, elle se rendait compte qu'il s'éloignait d'elle.

— Mary, dit-il enfin, je désire vous parler, à vous seule.

— Vous pouvez. Mon père ne rentrera que pour le dîner. Il est en affaires avec M. Hawkins. M. Hawkins se plaint de votre absence, François. Tous les après-midi vous disparaissez. Il voudrait que vous repartiez pour Conmore. Février est là, et prochainement on travaillera à la mine. Nous partirons aussi, vous comprenez. Je n'aime pas Paris. Et nous pourrons fixer à Montréal la date de notre mariage.

Elle parlait pour se donner confiance, comme ces voyageurs qui chantent, la nuit, en traversant

les bois. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cheminée, dans le grand salon vide que la lumière électrique éclairait d'un jour cru et froid. Sans en deviner exactement la cause, elle comprenait, aussi bien que son fiancé, la gravité des circonstances. Et déjà sur ses gardes, elle faisait face au danger.

Presque brutalement, comme ces chirurgiens qui mettent leur pitié à opérer vite, François avertit la jeune fille de la rupture inévitable :

— Mary, je ne suis plus digne de vous. Nous ne pouvons plus nous marier.

Elle ne laissa échapper ni un cri de douleur, ni un cri de révolte. Elle parut se recueillir une minute. Puis, d'une voix qui ne trahissait pas son émotion, elle commença tout un petit questionnaire, car son fiancé, plus frappé qu'elle-même par ses propres paroles, gardait le silence :

— Avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Non. Vous le savez bien.

Il fixait le tapis comme un coupable. Elle reprit :

— Avez-vous été condamné en justice?

— Mais c'est absurde, Mary.

Imperturbable, elle répliqua :

— Vous me dites que vous n'êtes plus digne de moi. Je cherche la cause. Votre père n'a pas été condamné en justice?

Malgré la gêne qu'il éprouvait, il ne put s'empêcher de sourire :

— Rassurez-vous, Mary. Nous sommes d'honnêtes gens.

— Bien, approuva-t-elle avec le plus grand sérieux. D'ailleurs les fils ne doivent pas payer pour les pères. Vous n'avez pas fait de pertes d'argent? Vous seriez coupable de vous en attrister : je suis riche, et vous travaillez.

— Non, Mary.

— Alors vous ne m'aimez plus?

— Je suis bien malheureux.

— Non, vous n'êtes pas malheureux. Vous ne m'aimez plus, et vous aimez une autre femme.

— Mary, je vous en supplie, murmura le jeune homme en se levant, ne demandez plus rien à celui qui fut votre fiancé. Avant que je ne vous dise adieu pour toujours, pardonnez-moi. Il faut des motifs bien graves pour que je vous prie ainsi de me rendre ma parole. Je vous épargne de grandes souffrances dans l'avenir. Je ne vous valais pas, Mary. Un autre méritera mieux que moi d'assurer votre bonheur. Avec vous l'avenir m'apparaissait lumineux et facile, et je me sentais de taille à triompher de tous les obstacles. J'ai suivi une autre voie, moins droite et moins raisonnable sans doute. Ne me regrettez pas surtout. Ce n'est pas la peine. Adieu, Mary.

— Non, non, fit-elle en le retenant. Ne partez pas encore.

Et ne prêtant aucune importance aux phrases qu'il avait débitées avec émotion, elle interrogea de nouveau :

— N'aimez-vous pas une autre jeune fille?

— Non, Mary.

Elle retint à peine un cri de triomphe.

— Ah! vous n'aimez pas une autre jeune fille! Je ne vous rends pas votre parole. Je refuse de vous rendre votre parole.

Stupéfait, il répliqua :

— Vous ne le pouvez pas.

— Je peux très bien. Je comprends. Vous aimez une épouse.

Elle employait, comme font souvent les Canadiens, des mots français passés de mode.

— Écoutez, Mary, laissons cette conversation qui est pénible.

— Pour qui est-elle pénible, cette conversation? Vous aimez une épouse. Eh bien, vous ne pouvez pas aimer une épouse. Comment appelez-vous prendre le bien d'autrui? C'est voler, n'est-ce pas? Aimer une épouse, c'est voler. Un homme noble ne vole pas; un homme noble n'aime pas une épouse.

Il s'impatienta de ce mot suranné qui revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille, et il voulut opérer un mouvement de retraite. Mais elle le devança et s'appuya contre la porte :

— Écoutez-moi, François. Vous me causez de la peine, et vous ne voulez pas m'écouter. Je vous rendrais votre parole pour quelque chose de bien, je ne vous la rends pas pour quelque chose de mal.

— Il le faut bien, Mary. Je ne puis pas être votre mari.

— Pourquoi? Elle est belle, cette femme, n'est-ce pas, et moi je ne suis pas belle. En Amérique,

vous ne l'aviez pas remarqué; à Paris on le remarque tout de suite. Mais nous retournons en Amérique, et là-bas je vous promets que je vous plairai.

— Je ne retournerai pas en Amérique.

— Ah! ce n'est pas possible. Vous abandonneriez la mine que vous avez installée, le résultat de votre travail? Un homme n'abandonne pas son ouvrage. Vous serez malheureux, François. Je vous défends contre vous-même en ce moment. Répondez-moi encore. Votre travail vous était-il agréable?

— Oui. Mais je travaillerai ici.

— Non, il vous faut de grands travaux à entreprendre, et des ouvriers à diriger. Il vous faut une vie active et libre. Moi, je vous connais. Et il vous faut un *home*, un *home* avec une bonne femme et... avec de beaux enfants. Une épouse ne ferait pas l'affaire. Et puis vous ne savez pas mentir, et vous devrez mentir tout le temps.

Elle le blessait davantage par toutes les vérités dont elle l'accablait. Il se révolta enfin :

— Je suis seul juge de ma vie, Mary.

— Vous la jugez mal en ce moment : voilà tout. Qu'est-ce qu'un homme peut faire de sa vie, sans travail, sans foyer, sans enfants? Rien de bon. Nous sommes fiancés depuis un an. J'ai promis de vous suivre dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Aujourd'hui vous êtes dans la mauvaise fortune : je ne veux pas vous abandonner.

François eut un mouvement d'impatience. Ne

qualifiait-elle pas de « mauvaise fortune » son grand, son invincible amour? Il ne put se tenir de répliquer :

— Mary, il serait plus digne de vous de me laisser partir.

— Je ne manque pas de dignité parce que je prétends vous sauver.

Il ne vit pas que les yeux de la jeune fille se remplissaient de larmes.

— Et si je ne veux pas être sauvé? Laissez-moi partir. Dites-vous que je suis un homme perdu, et arrangez votre existence sans regret. Votre père va rentrer. Expliquez-lui que j'ai été empêché de dîner ici ce soir. Demain je l'informerai.

Elle n'abandonna pas la porte.

— Il faut toujours que vous dîniez. Restez ce soir : nous ne dirons rien encore.

— Je ne puis plus accepter l'hospitalité de votre père. Ne le comprenez-vous pas?

— Je ne vous ai pas rendu votre parole : vous pouvez très bien. Vous mangerez et vous réfléchirez.

Elle dut quitter son poste, car la porte du salon s'ouvrait derrière elle. M. Hawkins et M. Carrette entrèrent. Ils ne s'inquiétèrent nullement de trouver les jeunes gens la figure rouge et troublée : que des fiancés se disputent, c'est leur affaire, et cela ne regarde pas les personnes sensées.

— Amiral du Brouillard, que faites-vous l'après-midi? articula énergiquement M. Hawkins. Il appelait de ce nom François Dorsy depuis que sa

vie romanesque, cependant inconnue, donnait au jeune homme un air mélancolique. Il n'avait pas la plaisanterie facile ; aussi la faisait-il durer. L'ingénieur chercha des excuses. M. Carrette, d'une voix retentissante, poussa tout le monde vers la salle à manger :

— Nous causerons à table. Pour lutter contre le froid, il faut dîner beaucoup.

Entraîné malgré lui, François dut s'asseoir à côté de celle qui n'était plus sa fiancée. Elle se servait copieusement tandis qu'il se servait à peine. Pendant une conversation affairée entre son père et M. Hawkins, elle lui glissa ces mots :

— Ne boudez pas les plats. Ils sont bons et non coupables. Votre avenir s'arrangera.

Il ne put s'empêcher d'admirer la vaillante fille qui, avec bonne humeur, se défendait contre le chagrin et le défendait contre la passion. Et même il céda, sur le tard, aux sollicitations d'une terrine de foie gras. Lesté, il comprit mieux les agréments de la vie conjugale.

Comme on sortait de table, M. Hawkins l'entreprit :

— On vous réclame déjà à la mine de Conmore. Le mois prochain votre présence sera indispensable. Quand partirez-vous?

Mary, qui avait entendu, devança l'ingénieur :

— Ne m'enlevez pas de suite mon fiancé, M. Hawkins. Dans huit jours, il vous donnera une bonne réponse.

— Miss Mary, reprit le directeur, mariez-vous

le plus tôt possible. M. Dorsy pense beaucoup plus à vous qu'à son travail. Il ne faut pas qu'un ingénieur pense à une femme.

Il pataugeait dans leur douloureux secret.

— Pas même à la sienne? demanda Mary avec flegme.

— A la sienne, c'est différent. Le mari s'occupe de sa femme en travaillant.

— Demain, j'irai vous voir, dit enfin le jeune homme à M. Hawkins. Et nous réglerons nos affaires.

Mary intervint une seconde fois :

— Pas demain, François. Après-demain.

Et se souvenant de son rendez-vous avec Hélène, il approuva ce retard. Elle songeait qu'en vingt-quatre heures on fait, défait et refait une destinée, et, prévoyant une démission, elle se réjouissait de gagner un jour.

François Dorsy voulut prendre congé de ses hôtes.

— Déjà! protesta la jeune fille qu'un peu de fièvre animait. Je vous accompagnerai jusqu'au vestibule.

Dans l'escalier, comme elle le reconduisait, elle l'arrêta tout à coup, et, le regardant bien en face, elle lui dit avec une fermeté qui n'était pas exempte de douceur :

— François, je demeure votre fiancée. Je le demeurerai malgré vous. Toujours s'il le faut. Souvenez-vous de cela. Une honnête femme courageuse vous attend. Et je désire votre bonheur

plus que le mien. Vous ne le trouverez pas où vous le cherchez. Je ne crois pas que vous l'y trouviez.

Il lui prit la main et, s'inclinant, il y posa ses lèvres.

— Non, Mary, vous êtes libre. Je sais ce que je perds en vous perdant. Je ne mérite pas un regret. Adieu.

— Au revoir, répondit la jeune fille avec assurance.

Elle rentra au salon, salua son père et M. Hawkins, et monta dans sa chambre. Elle aperçut dans la glace le corsage blanc qu'elle avait revêtu pour *lui* plaire, et sourit amèrement. Puis les larmes emportèrent jusqu'à ce sourire. Seule, elle se permit à elle-même de pleurer.

— Il ne sait pas comme je l'aime, pensait-elle. Je ne l'ai pas dit une seule fois ce soir, et il m'a accusée de manquer de dignité. Je ne me suis pas plainte, et il m'a parlé de son chagrin.

Elle se tamponna les yeux, et se releva du fauteuil où elle s'était jetée. Ayant suffisamment accordé au désespoir, elle envisagea l'avenir sans défaillance :

— Je saurai attendre. Il reviendra.

... François Dorsy, descendant l'avenue des Champs-Élysées, n'éprouvait aucune joie à se sentir libre. Il avait l'intuition qu'il venait de détruire son bonheur de ses propres mains, et qu'il en avait vu pour la dernière fois l'image reflétée par les yeux limpides de Mary Carrelle.

VI

LE CHEMIN OBSCUR

François Dorsy attendit vainement Hélène dans l'allée de Longchamp. A quatre heures, n'espérant plus la voir, il quitta le Bois. Lorsqu'il fut parvenu à l'Étoile, il descendit machinalement l'avenue Victor-Hugo, Ses actes n'étaient plus gouvernés par sa volonté, ou plutôt il employait toute sa volonté à désirer une femme.

Elle l'accueillit avec un triste sourire qui sur la jeunesse de son visage répandait un charme fragile et faisait songer à ces cristaux délicats dont un son révèle la fêlure et qu'on n'ose toucher de peur de les briser. A ses pieds jouaient ses enfants. Elle enveloppait ses épaules dans un châle.

— Je ne quitte pas mon feu, dit-elle, et j'ai froid.

Il s'inquiéta.

— Vous n'êtes pas malade, Hélène?

— Si, je suis bien malade, mon ami.

De nouveau elle eut son sourire désenchanté.

— Qu'avez-vous? Le médecin vous a-t-il vue?

— Le médecin n'y peut rien. C'est là.

Elle toucha son cœur.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venue?

— A cause de ceux-ci, répondit-elle en montrant ses enfants.

— Et moi, vous ne pensez pas à moi?

— Le croyez-vous?

Elle ajouta sur un ton de prière :

— Ne parlons plus de nous. Voyez : ils me regardent.

Ils tentèrent de causer amicalement de choses banales. Mais, après quelques phrases, la conversation tombait. Ils souffraient d'être ensemble et de se sentir séparés. Cependant elle ne renvoyait pas les petits qui, intimidés un instant par la présence du jeune homme, n'avaient pas tardé à reprendre leurs jeux bruyants. Las de ses efforts inutiles, il abréga sa visite : il préférait la solitude à ce supplice du désir. Elle eut pitié de son air malheureux.

— Ne partez pas encore, supplia-t-elle.

Sur le seuil du salon, comme ils étaient isolés, il lui dit à voix basse des paroles cruelles.

— Je ne veux plus vous revoir, Hélène. Pour vous, je viens de briser mes fiançailles, ma carrière. Je vous aime et vous méprisez mon amour après l'avoir encouragé. Je vous ai distraite un instant et cet instant a décidé de toute ma vie.

— Calmez-vous! murmura-t-elle, toute pâle et frémissante.

— Hélène, vous viendrez?

Elle soupira :

— Oui,

— Demain?

Elle parut réfléchir :

— Demain non : c'est dimanche.

— Lundi alors?

— Lundi, c'est mon jour.

Il ne comprit pas tout de suite cet empêchement, tant les obligations mondaines lui paraissaient de peu d'importance auprès de son amour. Et de nouveau il douta d'elle.

— J'irai mardi, sûrement, dit-elle. Mais...

— Mais?

— Mais je ne vous aime pas.

Le lendemain, M. Hawkins invitait François Dorsy à fixer la date de son départ pour le Canada et, stupéfait, recevait la démission de son ingénieur. Il courut à l'hôtel Rochambeau, où il trouva M. Carrette et sa fille.

— Savez-vous ce qui se passe? M. Dorsy me quitte et refuse de retourner en Amérique.

— C'est impossible, répliqua le représentant des Communes. Il nous aurait prévenus.

Prompte à l'action. Mary les rassura.

— Je suis prévenue, et j'ai omis de vous avertir. C'est ma faute.

Elle se retourna vers M. Hawkins qui attendait des explications.

— Vous avez choqué mon fiancé avec un ordre immédiat de départ.

— Moi, j'ai choqué ! protesta l'excellent homme.

— Parfaitement. François doit se rendre en Savoie pour visiter son vieux père. Et nous aussi, nous irons saluer le gentleman.

— Permettez ! il ne m'a jamais entretenu de son vieux père, et il ne m'a pas demandé un délai pour le visiter.

— Il est délicat et susceptible, comme tous les Français, affirma la jeune fille d'un ton péremptoire.

Déjà M. Hawkins, qui redoutait les ennuis et les complications, acceptait avec empressement une version aussi simple.

— Voici, miss Mary, sa lettre de démission. Vous la lui rendrez de ma part. Qu'il visite son vieux père longuement. Un ingénieur de San-Francisco le remplacera momentanément à la mine de Conmore.

Et s'adressant à M. Carrette rasséréné, il ajouta :

— Votre gendre est un ingénieur remarquable. Je ne me priverai pas volontiers de ses services.

— Vous avez raison, approuva M. Carrette qui demanda à sa fille : — François viendra-t-il ce soir ? Ne viendra-t-il pas ?

— Il ne viendra pas, répliqua Mary. Il est déjà parti.

Et les deux hommes conclurent sans s'inquiéter davantage :

— Bien.

Ainsi Mary continuait de gagner du temps.

Le froid était tombé. Une brume grise ouatait le

Bois de Boulogne, fermait ses avenues, obstruait ses profondeurs, occupait ses sentiers. Il ne pleuvait pas, mais l'humidité de l'air chassait les promeneurs.

Lorsque François approcha du pavillon d'Armenonville, il eut la surprise d'apercevoir son amie.

— Je suis arrivée la première, dit-elle. C'est moi qui vous attendais.

Mais le visage de la jeune femme reflétait plus de crainte que de joie.

— Vous me pardonnez ? lui demanda-t-il. Il se souvenait de ses dures paroles. Elle voulut les lui répéter :

— *Je vous ai distraite un instant, et cet instant a décidé de toute ma vie.*

Il insista :

— Pardonnez-moi, Hélène.

Elle lui tendit sa main dégantée :

— Vous voyez, je suis venue.

La route des lacs était déserte. Leurs pas s'engagèrent naturellement dans le petit chemin que, déjà, ils avaient parcouru ensemble. La brume qui flottait entre les troncs des arbres semblait accentuer leur isolement, les enfermer davantage dans cette retraite abandonnée. Sentant mieux leur amour, ils gardaient le silence. Le premier, François le rompit :

— Hélène, vous ne m'avez pas encore dit que vous m'aimez.

Elle regardait, sans le voir, le gazon que recouvraient à demi des feuilles mortes.

— Un jour, bientôt, murmura-t-elle, vous partirez.

— Vous vous trompez, Hélène, je ne partirai plus.

Et plus bas, il ajouta :

— A moins que vous ne consentiez à me suivre.

Sans répondre à ces derniers mots, elle demanda :

— Ne retournez-vous pas en Amérique ?

— Non. J'ai donné ma démission. Je demeure à Paris... près de vous, Hélène.

— Ah ! fit-elle, et, s'arrêtant, elle se toucha la poitrine, puis d'une voix changée, elle soupira :

— Alors, je suis perdue.

Il la vit toute en larmes. Il la prit dans ses bras et baisa ses yeux. Elle ne se défendait pas, et même elle s'appuyait à son ami. Mais elle ne cessait pas de pleurer. Il tâchait de la calmer avec de tendres paroles :

— Hélène, je vous aime. Je n'ai jamais aimé que vous. Rien ne peut plus nous séparer, Hélène. Qu'avez-vous ?

Elle parvint à se dominer, et murmura :

— Je vous aime, François. Voilà tout ce que j'ai.

Elle ne lui refusa pas ses lèvres. Enivré encore il lui demanda :

— C'est notre amour, Hélène, qui vous faisait pleurer ?

Et comme ils reprenaient leur marche, alourdis par la volupté :

— C'est notre amour, répondit-elle.

— Est-ce à cause de notre amour que vous vous sentez perdue ?

— Oui, c'est à cause de lui.

— Il nous donne le bonheur et vous lui résistiez.

— Pouvez-vous dire, mon ami, que je lui ai résisté ?

Comme un soupir, elle répéta :

— Oui, je suis perdue.

— Je vous consacrerai ma vie, Hélène.

D'une voix douce, presque peureuse, et qui était déjà un don d'elle-même, elle se confia toute à lui :

— Je pensais que vous alliez partir bientôt. J'espérais me défendre jusque-là. Était-il besoin de vous dire ma tendresse ? Ne l'aviez-vous pas devinée le premier jour ? Je croyais que tous les passants la lisaient dans mes yeux. Vous parti, je vous aurais pleuré. Maintenant, c'est sur moi que je pleure. Je serais restée une honnête femme, et pour m'aider à vivre, je me serais souvenue que nous nous étions aimés d'un amour irréprochable. Quand je vous aurais trop regretté, je serais venue, seule, me promener dans ce bois où nous sommes venus ensemble une autre fois.

Étonné, il se taisait. Elle ajouta :

— Ainsi nous aurions connu l'amour sans l'amertume qu'il va nous apporter.

Il entoura sa taille et pressa la jeune femme sur sa poitrine :

— Hélène, ne dites plus de choses méchantes. Nous ne connaîtrons pas d'amertume. Notre vie sera tout embellie de notre amour. Pouvions-nous nous défendre contre la force de notre souvenir et de notre désir confondus qui nous poussait l'un vers l'autre ?

Dans un geste d'abandon, elle appuya la tête à l'épaule de son ami :

— Que ferez-vous de moi ?

— Une femme heureuse.

— Votre maîtresse.

— La plus chère, la plus adorée des maîtresses.

— Je ne veux pas.

— Puisque vous m'aimez.

Elle releva la tête, et, se dérobant à ses baisers, elle le regarda bien en face :

— Oui, je vous aime. Je vous aime de toutes mes forces. Comme autrefois, quand vous ne le saviez pas.

— Chère Hélène.

— C'est vrai : je ne vous résisterai pas, je suis une chose à vous... Et pourtant.

— Pourtant ?

— J'ai un mari qui est si bon pour moi. Il a bien remarqué, ces jours-ci, mon inquiétude. Il ne m'a pas demandé mon secret, et il a cherché à me distraire... avec quelle délicatesse !

Il lui adressa de tendres reproches :

— Hélène, vous ai-je parlé des fiançailles que j'ai brisées ? Ne parlons que de nous. Notre amour n'est-il pas désormais toute notre vie ?

Mais elle continua :

— Je vous ai montré mes enfants. Je pensais que vous auriez pitié d'eux. Quand on aime, on n'a point de pitié.

— Je ne vous détournerai pas d'eux.

Elle sourit tristement :

— Tout à l'heure, ne me demandiez-vous pas de vous suivre ? Je l'ai bien entendu. Oh ! cela, jamais.

— Je songeais à notre bonheur, dit-il avec émotion. S'aimer librement, ce doit être si doux. Je ne vous le demanderai plus, Hélène.

— Oui, s'aimer librement. Et moi, je ne sais pas mentir. Depuis que je vous ai revu, je ne sais plus ce que je fais.

— Hélène, supplia-t-il, notre amour ne vous donne-t-il donc pas de joie ? Oublions tout pour lui.

— Déjà nous ne sommes plus assez jeunes pour tout oublier.

Le soir venait plus vite, à cause de la brume. C'était un soir terne et sans beauté. De son ombre et de son silence, de toute sa mélancolie, le bois entourait les deux amants.

Elle murmura comme une petite fille :

— J'ai peur.

Il l'attira contre lui :

— Je vous protégerai contre vous-même, Hélène. Là, avez-vous peur encore ?

— Je suis bien, dit-elle.

— Et pourtant vous tremblez. Petite Hélène !

— Je suis si faible et je vous aime.

— Soyez toute à moi.

Mais comme si elle venait de découvrir une solution, elle se dégagea et reprit :

— Oui, je suis faible et je vous aime. Je ne me défendrai pas. Je serai à vous quand vous le voudrez.

— Hélène !

— Je remets mon sort entre vos mains. Vous choisirez mon bonheur. Vous déciderez de ma vie. Avant vous, j'étais presque heureuse. Que serai-je avec vous? Je l'ignore et j'ai peur. Je ne sais pas me diriger; quand vous me parlez, je n'ai plus de volonté. Votre volonté sera la mienne. Vous serez responsable de tout.

Et, soulagée, elle répéta :

— Oui, vous serez responsable de tout.

Il connaissait la valeur de ce mot : *responsable.* Son existence l'en avait instruit. Des fortunes et des vies lui avaient été confiées, et il en avait accepté la charge résolument, en homme capable de la supporter. *Nous ne sommes plus assez jeunes pour tout oublier*, avait dit encore Hélène. Attendri, préoccupé, il considérait la jeune femme qui se confiait à lui et se mettait sous sa garde. Bientôt il cessa de voir la détresse que les chers yeux révélaient. Il ne vit plus, il ne voulut plus voir que ce beau corps qui ployait dans ses bras, cette chevelure soyeuse promise aux caresses de ses mains, ces lèvres sur lesquelles il boirait les paroles amoureuses.

Elle s'éloigna de quelques pas dans l'allée. Au lieu de la rejoindre, il la regarda marcher et l'admira. Sa silhouette aux courbes fines se détachait

en noir sur le fond brumeux du bois. Elle était une image de grâce et de jeunesse, mais de grâce qui se connaît et de jeunesse qui sait le prix du temps. Sa beauté frémissante répandait jusqu'à la souffrance le désir de la joie.

— Hélène, appela-t-il.

Elle tourna vers lui son visage bouleversé. Il la rejoignit et ne se souvint plus de sa prière.

— Hélène, ne pensons qu'à notre amour.

A voix basse elle demanda :

— Vous êtes décidé?

— Oui.

De ses bras elle entoura le cou de son amant :

— Mon bien-aimé, je voudrais mourir ce soir.

— Avant d'être à moi?

Déjà, dans sa passion, il ne songeait qu'à lui-même.

— Taisez-vous, méchante, reprit-il en l'embrassant. Quand viendrez-vous?

— Quand vous voudrez. Ne vous l'ai-je pas déjà dit?

L'horizon autour d'eux se resserrait encore. Il commençait de pleuvoir. Comme ils arrivaient au carrefour du Bout-des-Lacs, François héla une voiture qui passait à vide. Il fit monter la jeune femme, et voulut prendre place à côté d'elle.

— Non, le supplia-t-elle, laissez-moi rentrer seule. N'ai-je pas été bonne ce soir?

Avant de fermer la portière, il murmura :

— Je vous attendrai chez moi tous les après-midi, Hélène.

VII

SCRUPULES

Elle savait son adresse, et aussi qu'on peut parvenir à la rue de Valois par le Palais-Royal. Il l'attendait depuis trois jours. Dès que l'après-midi commençait, il appuyait son front à la vitre qui donnait sur le jardin.

— Elle viendra par la place du Théâtre-Français, se disait-il. Elle entrera sous les galeries. De mes fenêtres je la verrai.

De son poste, sentinelle attentive, il la guettait ainsi jusqu'au soir. Et quand les ombres du soir, comme une mauvaise herbe, envahissaient le jardin du Palais-Royal, il demeurait encore immobile à l'attendre, à l'espérer. La rumeur du jet d'eau rythmait sa plainte, berçait sa peine.

Plus qu'un autre amant cette attente l'énervait. Au lieu de ses anciennes journées, laborieuses, remplies jusqu'au bord, au lieu des efforts absorbants qui tendaient toutes ses énergies régulièrement employées, qui nécessitaient constamment son ini-

tiative, sa volonté, sa prévoyance, au lieu de se sentir un homme utile enfin, il connaissait maintenant le vide des heures inoccupées, la tristesse de l'existence oisive. C'est dans les romans, non dans la réalité, que l'amour dessèche notre activité, comme un soleil torride fait des sources qui coulaient abondantes. S'il a le pouvoir de changer la direction d'une vie, il n'a pas celui de l'anéantir ; il n'a même que momentanément celui de procurer, avec son ivresse, l'anesthésie de notre raison et de notre clairvoyance. La solitude l'use par le manque d'action et l'abus du rêve, comme trop de facilités l'usent par l'habitude...

Installé à sa place, il s'interrompit de regarder par la fenêtre pour chercher un calendrier.

— Samedi, vérifia-t-il, car, dans sa claustration volontaire, il confondait les dates et les quantièmes. Samedi : si elle ne vient pas aujourd'hui, elle ne viendra ni demain qui est dimanche, ni lundi qui est son jour.

Et il fixa de nouveau le jardin, avec une anxiété que cette réflexion exaspérait jusqu'à l'angoisse. Cette fois, il ne fut pas déçu. Une femme traversait la cour intérieure du Palais-Royal, entre les deux pelouses. Cette fourrure d'astrakan, cette petite toque, surtout cette démarche souple, c'était bien elle. Le cœur battant, il la suivait. Elle venait enfin ; tout à l'heure, après des jours si longs, elle serait là, elle s'abattrait contre sa poitrine. Il la vit ralentir le pas, puis s'arrêter. Qu'attendait-elle ? Il eut envie d'ouvrir la croisée pour lui crier de se

hâter vers lui. Tout à coup elle tournoya comme une barque sous l'orage, et par le même chemin elle s'enfuit. Stupéfait, torturé, perdant l'espoir, perdant le goût de la vie, il arracha presque, en la tirant, la poignée de la fenêtre, et se pencha en dehors. Déjà Hélène disparaissait sous les galeries. Incapable de raisonner ses actes, proie d'une idée fixe, il prit son chapeau, descendit l'escalier quatre à quatre, bondit à travers le jardin, et courut jusqu'à la place du Théâtre-Français. Vainement il dévisagea les passants. Il ne put la retrouver, et dans la foule il sentit avec plus de cruauté son isolement. La revoir, la revoir tout de suite, être sûr de ne pas la perdre : vers cette seule pensée il tendait son désir. Sans même réfléchir il appela un cocher et lui jeta l'adresse de Madame Jacques Meilleraie.

Dans la voiture, il retrouva un peu de calme, puisqu'il se rapprochait d'*elle*.

— Madame vient de rentrer, expliqua-t-il sans embarras à la femme de chambre qui lui avait ouvert la porte, j'ai une commission importante à lui faire. Voulez-vous lui donner mon nom?

Un instant plus tard, elle le rejoignait au petit salon où on l'avait introduit. Elle rentrait à peine, en effet. Elle n'avait pas encore quitté son chapeau. Il fut surpris de son expression de fièvre et de douleur.

— Vous me suiviez de bien près, dit-elle en lui tendant la main.

— Hélène, murmura-t-il avec émotion, vous

m'apportiez le bonheur et vous me le retirez.

— Vous m'avez-vue?

— Depuis trois jours je vivais dans l'attente. Je vous ai vue dans le jardin. J'étais heureux, infiniment. Quand vous vous êtes enfuie, j'ai cru mourir.

Elle prit de nouveau la main de son ami et d'un tendre geste la porta à ses lèvres.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas pu. Au dernier moment le courage m'a manqué.

— Ah! vous ne m'aimez pas.

— Je suis toute douloureuse, supplia-t-elle. Ne me dites pas de cruelles paroles. Écoutez-moi. Ces jours derniers, ma petite Simone a été malade. Oh! pas gravement. Une fatigue légère. J'ai cru que Dieu commençait déjà à me punir. J'ai tremblé pour elle. Aujourd'hui elle allait mieux, beaucoup mieux. Alors j'ai quitté ma maison, j'ai couru vers vous. Et dans le jardin, là-bas, j'ai eu peur... J'ai eu peur de trouver ma fille morte en rentrant. Si vous saviez comme c'est difficile de se mal conduire!

Il l'attira contre lui :

— Chère superstitieuse.

Cependant il s'étonnait, comme tous les amants, de trouver une âme quand il cherchait un désir, et des remords au lieu des transports de l'amour.

— Comment va Simone? demanda-t-il.

— Bien. Elle n'a plus de fièvre.

— Alors vous n'avez plus de raisons, Hélène.

Et il voulut l'embrasser. Elle recula un peu, comme si elle redoutait ses caresses.

— J'ai peur de moi, dit-elle, parce que je vous aime.

— Hélène, souvenez-vous de vos paroles. Je ne les ai pas oubliées.

— Lesquelles?

— Vous m'avez dit : *Je serai à vous quand vous le voudrez*. Je le veux, Hélène.

Elle le regarda gravement :

— Ne vous ai-je pas dit autre chose?

— Je ne me souviens que de notre amour.

— Je vous ai confié ma faiblesse et mon bonheur. Vous savez bien que, si vous le voulez absolument, je ne vous résisterai pas.

— Hélène, je vous attends.

Elle venait de s'asseoir près de lui. Doucement, elle se laissa glisser à ses genoux, et lui prenant la main, elle le supplia :

— Ayez pitié de moi. Je vous aime tant.

— Hélène, chère Hélène, relevez-vous.

Lentement, toujours émue et frémissante, elle se releva.

— Oui, ayez pitié.

— Que faut-il faire?

— Vous me demandez de vous sacrifier ma famille (elle n'osa pas dire : mes enfants), mon honnêteté, la paix de mon cœur. Je vous aime tant que je vous les sacrifierais. Pourtant je ne puis pas tout oublier pour vous. J'envie celles qui ont ce pouvoir. Elles n'ont pas de craintes et pas de remords.

— Quand on aime vraiment, on n'a plus ni remords ni craintes.

— Le croyez-vous, mon ami? Alors je ne vous aime pas.

— Hélène!

— Je vous aime, et je donnerais ma vie pour vous rendre heureux.

— Donnez-vous, Hélène, je ne puis être heureux qu'à ce prix. Je ne puis vivre sans vous.

— Avant moi la vie vous plaisait. Vous me l'avez dit à notre première rencontre.

— Je le croyais. Je me trompais. Je n'ai vécu de jours que ceux où je vous ai vue.

Elle répéta les paroles qu'elle avait prononcées au Bois :

— Vous serez responsable de tout. Moi, je suis sans courage, sans forces. Avez-vous réfléchi?

— Je ne songe pas à réfléchir, moi.

— Ah! vous voyez. Vous n'avez pas réfléchi. Eh bien...

— Eh bien? interrogea-t-il comme elle s'interrompait.

— Je vous demanderai une suprême grâce, comme les condamnés.

— Ne parlez pas ainsi.

— Accordez-moi huit jours pendant lesquels vous réfléchirez.

— Huit jours sans vous voir.

— Vous pourrez venir ici. Mais je n'irai pas chez vous avant le huitième jour.

— C'est un martyre d'une semaine.

— Un martyre dont on ne meurt pas. Et vous

penserez à nous, à notre avenir. Me le promettez-vous?

— Oui, Hélène.

— Vous y penserez résolument, avec tendresse, et aussi avec pitié. Après ces huit jours, quand vous aurez choisi, vous m'écrirez. Vous m'écrirez : *Adieu*, ou bien : *Venez*. Quelle que soit votre décision, je vous obéirai.

Elle reprit :

— Vous voyez : je ne suis pas bien exigeante. *Venez* ou *Adieu* : je vous aimerai, quelle que soit votre décision.

— Hélène, dit-il, c'est à vous de choisir, non à moi. Ne venez que si votre amour est le plus fort.

— Vous savez bien que mon amour est le plus fort. Il est si fort qu'il me fait trembler. Depuis votre retour, j'ai mal à la poitrine. Tout me fait mal à cause de vous. Tout me fait mal excepté vous.

— Venez, Hélène, petite fille qui avez besoin d'être câlinée.

— Dans huit jours, si vous l'exigez, j'irai là-bas.

— Est-ce promis? demanda-t-il.

— C'est promis.

On vint avertir Mme Meilleraie que la petite Simone, agitée de nouveau, la réclamait.

— Je vous laisse un instant, dit-elle à François. Je vous porterai des nouvelles.

Tandis qu'il l'attendait, M. Meilleraie rentra. Hélène revint lui présenter François Dorsy. Il les

regarda tour à tour de ses yeux pénétrants et doux, et il accueillit le jeune homme comme une ancienne connaissance.

— Vous étiez presque un enfant, Monsieur, quand je vous ai rencontré en Savoie. Je me souviens de votre famille chez laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu. Je sais que vous avez travaillé et brillamment réussi.

A vingt ans, François considérait M. Jacques Meilleraie, qui en avait alors quarante, presque comme un vieillard. Il le retrouvait en réalité plus jeune que dans sa mémoire, et séduisant encore avec son visage sérieux où se lisait la connaissance de la vie et de ses misères. Hélène, maladroite, cachait à peine son trouble : comment son secret échapperait-il à ce regard perspicace ?

De nouveau seul avec elle, pendant que le docteur allait voir sa fille, le jeune homme n'osa plus parler de sa tendresse. Il murmura, la tête basse :

— Je vous écrirai dans huit jours.

Et plein d'angoisse, il ajouta :

— J'ai peur pour vous, Hélène. De grâce, soyez plus habile.

— Je ne sais pas être habile.

Il eut un geste de découragement :

— Et moi?

— Ah! dit-elle, nous devrions apprendre à mentir.

— Fuyez avec moi.

— Écoutez : Simone m'appelle.

Par la porte restée entr'ouverte, les cris de l'en-

fant arrivaient jusqu'au salon. Hélène sortit en hâte. M. Meilleraie vint rassurer le jeune homme qui témoignait de l'inquiétude, et le pria à dîner pour le surlendemain. François ne sut pas trouver d'excuses, et il prit congé sans revoir son amie.

— Elle ne m'a pas dit adieu, pensait-il avec tristesse. Il commençait à connaître que l'amour est infiniment plus divers dans ses tourments que dans ses joies.

VIII

LE CARREFOUR

Au carrefour où il était parvenu, François n'hésitait pas sur le chemin à suivre. Dans huit jours, Hélène serait sa maîtresse; dans huit jours il fermerait ses bras sur ce beau corps qui lui était promis, il posséderait par les caresses cette âme qui déjà lui appartenait.

Mais chacun de ces huit jours lui fut cruel. Aucun ne se passa sans qu'il revît Hélène, et cependant aucun ne s'acheva sans le torturer. Il la vit à table, entre son mari, calme, courtois et délicat, et ses enfants turbulents; et il eut sous les yeux l'image de son bonheur de famille. Il connut la gêne d'être observé par son hôte comme un voleur, et d'inspirer confiance aux deux petits qui le consultaient sur leurs jeux comme un grand frère. Il la vit à son jour, et se pénétra de l'horreur du monde frivole où il était appelé dorénavant à la rencontrer s'il voulait réellement confondre leurs deux vies. Il la vit seule chez elle, et

dans ses baisers terrifiés, il devina les dernières angoisses de l'honnête femme qui ne se défend plus, mais qui, toute livrée à l'amour, ne sait encore penser qu'au devoir.

— Je suis perdue, avait-elle dit en apprenant qu'il renonçait à sa carrière pour demeurer près d'elle. Après ces entrevues où tous deux se sentaient réciproquement souffrir, et par cette communauté douloureuse se rapprochaient pourtant l'un de l'autre, il s'imprégnait mieux de la vérité de cette parole, et il comprenait enfin ce qu'elle entendait par cette autre phrase à quoi il n'avait tout d'abord accordé aucun sens :

— Vous serez responsable de tout.

Il invoqua intérieurement, pour y répondre, les droits sacrés de l'amour, ces sophismes qui ne cessent d'être odieux et stupides que lorsqu'ils sont prononcés par les amants.

— Rien ne sera changé dans son existence, se disait-il encore : elle sera une bonne petite mère de famille comme maintenant. Seulement elle sera heureuse ; moi seul, je puis la rendre heureuse.

Et il reprenait, avec cette sincérité audacieuse dans l'analyse que donne une conscience professionnelle constamment appelée à juger et à prévoir, et préoccupée de la vérité quels que soient les résultats :

— Sera-t-elle heureuse ? Sera-t-elle plus heureuse qu'elle ne l'était avant mon retour ?

Il revoyait son beau visage effrayé, ses yeux si vite pleins de larmes, son sourire las ; il entendait

ses supplications qui appelaient les caresses en se refusant encore, derniers sursauts d'une pudeur vaincue. L'existence, jusqu'à présent, n'avait-elle pas été douce à cette jeune femme que son mari entourait de soins et d'attentions, et que ses enfants accaparaient joyeusement ? Que ferait d'elle la passion ? Saurait-elle porter le poids lourd du mensonge ? Sa petite âme simple et spontanée, qui charmait par son naturel, se plierait-elle aux complications qu'exigerait l'avenir ? En quelques jours elle avait maigri et pâli. Elle souffrait du mal d'amour. Le mal d'amour consumait sa chair et son âme.

Non, elle ne serait pas heureuse. Il ne pouvait garder l'illusion de lui apporter le bonheur. — Nous allons à une catastrophe, lui avait-elle dit un jour en lui faisant part des soupçons de son mari. Et quelquefois, après l'avoir quittée, il se reprochait de la troubler ainsi et il se sentait envahir par une grande pitié.

Et lui-même, était-il heureux ? Serait-il heureux ? Dans le désintéressement de sa tendresse nouvelle, Hélène l'inquiétait davantage. Pourtant il coulait des jours désœuvrés, et connaissait la pire fatigue d'un homme actif, l'oisiveté. Vainement il cherchait à tromper son ennui, en s'efforçant d'occuper d'elle tous ses instants. Il s'en allait parcourir seul le chemin qu'ils avaient suivi ensemble au cœur du Bois de Boulogne. Le matin, il cherchait un appartement où s'installer définitivement à Paris, où la recevoir. Il éprouva quelque plaisir à

découvrir dans ce surprenant quartier des Ternes qui, à l'abri de maisons populaires, dissimule des retraits exquis, un entresol qui donnait sur un petit parc, et par sa douceur tranquille convenait à merveille à l'intimité qu'il rêvait. Mais à cette intimité, combien d'heures pourrait-elle consacrer? Elle viendrait en se cachant, il la recevrait tremblante et honteuse. Ils ignoreraient toujours la paix intérieure, la bonne camaraderie, les promenades, la gaieté des repas pris en commun, l'identité des sentiments et des pensées. En l'aimant du plus grand amour, elle ne lui donnerait jamais ce qu'il entrevoyait autrefois comme l'agrément de la vie : un foyer. Sa vie s'écoulerait ainsi sans famille et sans carrière. Et comment remplirait-il les heures de séparation? D'avance il s'en épouvantait. Il lui arrivait de regretter confusément, sans précision, inconsciemment presque, la mine de Conmore et Mary Carrette.

— Non, s'avouait-il avec franchise au terme de son examen et du rapport qu'il se faisait à lui-même, nous ne serons pas heureux.

Et il découvrait aussitôt un autre champ d'investigation.

— Nous ne serons pas heureux. Elle aime ses enfants et sa vie limpide, comme j'aime mon travail et comme j'aurais aimé un foyer. Dans le mariage, nous eussions connu autant de joie qu'il en peut être accordé aux hommes. Nous qui sommes des cœurs simples, nous n'étions pas destinés à la passion, et la passion ne nous rendra pas

heureux. Et après? Que nous importe? L'amour n'est pas le bonheur. L'amour est peut-être une souffrance. Mais cette souffrance est préférable au bonheur. Je ne comprends plus comment je vivais auparavant. Mes plaisirs d'autrefois m'apparaissent écœurants et fades. J'ai perdu cette simplicité du cœur qui me permettait d'en jouir. Hélène seule donne du prix à mes jours, et si chaque minute d'attente et de séparation m'est une douleur, sans ma douleur je ne puis plus vivre. Son visage dépasse en beauté pour moi le reste du monde; son regard est ma lumière, et dans ses baisers je connais ensemble une douceur d'extase, la torture du désir, et ce goût de l'anéantissement qui est peut-être la suprême félicité, et qui par des liens mystérieux unit l'amour à la mort...

Ainsi ballotté comme une barque à la dérive qui flotte sans direction et ne sait à quel rivage elle abordera, François, partagé entre la pitié et le désir, entre la raison et la passion, attendait que la fin de la semaine fixée par Hélène terminât d'elle-même ses incertitudes. Cette semaine, d'une longueur démesurée, augmentait l'importance de sa décision, le mettait sans cesse face à face avec sa responsabilité, supprimait, dans le choix de son avenir, l'excuse d'une surprise des sens. Dans son cabinet de travail, où il s'enfermait le soir, ne sachant que faire, sur le papier inutile qui jadis lui servait à ses rapports, il s'exerçait à écrire *Venez*. Et quelquefois il écrivait : *Adieu*.

La veille du dernier jour, comme il errait à

travers Paris, cherchant dans la fatigue physique l'oubli des heures trop lentes, il croisa, dans l'avenue de l'Opéra, M. Hawkins. Il feignit de ne pas voir son ancien directeur qui avait été assez impoli pour ne pas même lui accuser réception de sa lettre de démission. Il s'estimait à sa valeur; se sachant difficile à remplacer, il s'étonnait que son départ n'eût suscité aucun regret; car il voulait bien sacrifier sa carrière à son amour, mais il éprouvait le besoin, au moment où il y renonçait, de s'enorgueillir de ses travaux, et de présager son brillant avenir perdu. Bousculant ses réflexions, M. Hawkins se précipita sur lui :

— Ah! monsieur Dorsy, je suis content de vous rencontrer. Vous avez fait un bon voyage? Comment va votre vieux père?

Un peu interloqué, le jeune homme répliqua non sans raideur :

— Je n'ai fait aucun voyage, monsieur, et mon père se porte à merveille, je vous remercie.

— Ne revenez-vous pas de la Savoie?

— Je n'ai pas quitté Paris.

— Je ne comprends pas. Miss Mary Carrette m'avait annoncé votre départ.

— Miss Mary vous a mal renseigné.

Conciliant, le directeur changea de sujet :

— Quand il vous plaira de partir pour le Canada, vous m'avertirez, je vous prie.

Et redoutant la susceptibilité de son ingénieur, il s'empressa d'ajouter :

— D'ailleurs, prenez votre temps. Ce n'est pas

un ordre de votre directeur, c'est une invitation amicale.

François dévisagea l'excellent homme avec malveillance :

— A mon tour je ne comprends pas. Vous avez reçu ma lettre de démission ?

M. Hawkins sourit aussi finement qu'il le put :

— Je l'ai reçue et rendue.

— Rendue à qui, monsieur ?

— A votre fiancée qui me l'a demandée, et qui a dû vous la restituer.

Et devant l'ahurissement du jeune homme il battit en retraite, car il flairait quelque discorde amoureuse et redoutait par-dessus toutes choses d'être mêlé à ces sortes de difficultés :

— Écoutez, mon ami, je vous garde comme ingénieur, et c'est l'essentiel. J'y tiens absolument. Et je vous accorde un congé dont vous fixerez la limite vous-même, sans abuser toutefois. Pour le surplus, voyez miss Carrette. Elle doit retourner bientôt à Montréal.

Il appela une voiture. Tandis qu'elle se rangeait au bord du trottoir, soucieux de ses intérêts et porté à la conciliation, il ajouta ce conseil qu'il avait déjà donné sans succès :

— Mariez-vous au plus vite. Un ingénieur ne doit plus penser aux femmes. Le mariage, c'est le bon moyen, Monsieur l'amiral du brouillard.

Il ouvrit la portière, fit monter François Dorsy que sa dépression morale laissait inerte, et le salua

d'un : « Au revoir, cher monsieur », plein de politesse. Puis il jeta gravement au cocher :

— Hôtel Rochambeau, avenue de Friedland.

Demeuré seul dans le fiacre qui roulait mollement sur des roues caoutchoutées, le jeune homme demanda :

— Suis-je fou ? Je vais descendre.

Mais le mouvement le berçait, lui procurait une torpeur agréable. Il ne sentait plus sa volonté que l'excès d'analyse avait fatiguée. Il se laissait conduire avec l'idée fixe de s'arrêter, et il parvint ainsi à l'hôtel Rochambeau où il entra comme un somnambule. Une minute plus tard, Mary, surprise, le rejoignait au salon, et, s'il était lui-même trop absorbé pour remarquer le visage altéré de la jeune fille, elle vit tout de suite qu'il n'était pas heureux et, ne songeant point à s'en affliger, elle s'apprêta à en tirer parti.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, dit-elle sur un ton de bonne camaraderie et sans émotion apparente.

Il prit la main qu'elle lui tendait, et trop bouleversé pas ses luttes intérieures pour s'apercevoir de la bizarrerie de leur entrevue, il éprouvait, au contraire, près de Mary, une impression de bien-être dont il avait perdu l'habitude, et qu'il goûtait avidement, comme on apprécie un bon feu et du thé chaud quand on vient du dehors en hiver. Cependant il ne trouvait pas grand'chose à dire.

— J'ai rencontré M. Hawkins, murmura-t-il.

— C'est un excellent homme.

— Oui. Il vous a remis ma lettre de démission. Je ne sais pas pourquoi.

La jeune fille rougit :

— Je vais vous expliquer. Je continue à vous défendre.

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Je ne vous en ai pas chargée, Mary.

Encouragée par ce sourire et par ce nom qu'il lui donnait comme autrefois, elle continua :

— Plus tard vous auriez regretté votre démission. J'ai voulu vous éviter ce regret.

— Je vous remercie, mais...

— J'ai déchiré votre lettre. M. Hawkins est disposé à vous attendre. Il vous estime beaucoup. Vous êtes un bon ingénieur. J'en suis contente.

— Je démissionnerai de nouveau.

Elle le regarda avec tristesse, comme un élève considère un problème qu'il ne comprend pas, et finit par dire :

— Vous aimez beaucoup cette femme ?

— Mary !

— Vous pouvez parler. Moi, je suis votre fiancée, mais vous, vous n'êtes plus fiancé. A-t-elle des enfants ?

— Laissez-moi.

— Elle en a. Vous seriez criminel, François, de séduire une mère de famille.

— Mais je ne vous ai pas fait de confidences. Adieu, Mary.

— Réfléchissez sur votre démission.

— J'ai réfléchi.

— Vous n'êtes pas un homme pour adultère.

— Mary! fit-il pour la seconde fois.

Mais elle ne s'embarrassa pas de ses protestations :

— Non, vous n'êtes pas un homme pour adultère. Il vous faut du travail et un foyer. Vous vous ennuierez. Vous serez très malheureux. Elle aussi. Si elle est une honnête femme, elle mourra de honte devant ses enfants. Vous la tuerez. Vous serez responsable.

Elle le suivait de près à travers le salon, en lui lançant à chaque pas ses rigides prophéties. Il hésita devant la porte, craignant qu'on n'entendît, s'il ouvrait, la voix forte de l'Américaine. Elle en profita pour le retenir un instant encore; afin d'être sûre qu'il l'écouterait jusqu'au bout, elle lui prit la main qu'elle serra solidement :

— François, pensez à votre mère. Elle vous parlerait comme moi. Partez, partez ce soir, partez demain au plus tard. Télégraphiez à M. Hawkins que vous partez. Au Canada, vous travaillerez, vous lutterez, vous oublierez. Un jour vous serez content. Cette femme souffrira, et puis elle sera heureuse. N'est-ce pas ce que vous voulez?... Vous l'aimerez bien mieux en la laissant tranquille. Aimez son repos plus que votre joie.

Il écouta ce long sermon en silence, et quand elle eut terminé, il répondit simplement, sans acrimonie :

— Adieu, Mary. Je vous souhaite le bonheur. Vous le méritez.

— Oh! moi, fit-elle, je n'attends plus rien. Soyez un honnête homme. Adieu.

Alors seulement il remarqua la pâleur de la jeune fille, ses yeux cernés, ses traits tirés. Malgré sa vaillance elle portait les stigmates du chagrin. Attendri, il ajouta, presque malgré lui-même :

— Écoutez, Mary. Peut-être partirai-je demain. Je ne sais pas.

— Oui, c'est cela. Allez-vous-en...

Le soir il mit dans une valise les vêtements indispensables pour un court voyage. Puis il s'assit à sa table pour écrire le message destiné à Hélène. Les paroles de Mary lui revenaient en mémoire; n'avait-elle pas dit comme l'autre : — Vous serez responsable —? Ainsi qu'il était convenu, sa lettre ne contenait qu'un seul mot. Il avait écrit :

— *Venez.*

IX

LE DROIT CHEMIN

Hélène, le corps en fièvre, incapable de sortir de son lit, attendait que son sort fût décidé. Quand la femme de chambre lui apporta le courrier, elle trembla comme si l'on venait l'assassiner. Elle garda un instant dans ses mains la lettre de François avant de l'ouvrir, et, l'ayant lue, elle éclata en sanglots. Le visage enfoui dans ses couvertures, elle pleura longtemps sur elle-même.

La veille, pour abréger cette mortelle semaine, ne s'était-elle pas décidée tout à coup, dans l'après-midi, à courir chez son amant? — Me voici, je suis à toi, pensait-elle lui dire. Je suis venue avant même que tu m'aies appelée. — Mais elle s'était heurtée à une porte close. Et maintenant ce souvenir la remplissait de honte.

Toute la matinée sa conduite fut incohérente. Tantôt elle s'habillait avec un soin particulier, tantôt elle s'arrachait à sa toilette pour s'occuper de ses enfants, et les couvrir de baisers, et tantôt,

assise sur une chaise, inerte et sans courage, elle pleurait en silence.

A déjeuner, son mari qui l'observait s'inquiéta de ses distractions et des changements trop rapides de son visage qui rougissait brusquement sans raison apparente. Au moment de la quitter, il lui caressa la joue avec douceur :

— Petite Hélène, vous avez quelque chose. Voulez-vous me le confier?

Cependant il ne croyait pas le danger aussi proche. Elle rougit davantage et murmura :

— Je n'ai rien, je vous assure.

— Bien, dit-il. J'ai confiance en vous

Il allait partir, quand il se retourna :

— Si, vous avez quelque chose, petite Hélène. Avec votre vieux mari, la vie n'est pas toujours gaie, peut-être. Autrefois vous aimiez la musique, le théâtre, le monde. Nous sortirons davantage, nous irons à l'Opéra. Je veux que vous soyez gaie et heureuse.

— Je vous remercie, répondit-elle, mais je n'ai besoin de rien.

Et quand il se fut éloigné elle pleura de nouveau.

Reprenant un peu de volonté elle sécha ses larmes, et résolut de ne pas aller à son rendez-vous. Ce retour imprévu lui apportait une paix douloureuse, celle qui suit les batailles sanglantes. Il était trois heures. Elle songeait à se déshabiller et à revêtir une robe d'intérieur, quand on lui apporta un petit télégramme. Elle reconnut l'écriture, et déchirant hâtivement le pointillé, elle lut :

Ne venez pas, Hélène. Je vous aime trop pour vous perdre. Vous étiez heureuse sans moi, et vous le serez encore. Je ne vous apportais que l'inquiétude, le remords et la crainte. Je l'ai lu trop souvent dans vos yeux effrayés. Décidez de ma vie, vous en serez responsable, *me disiez-vous dans cette chère promenade au bois qui demeurera mon plus doux souvenir. J'avais décidé de la mienne; je ne puis le faire de la vôtre, J'ai peur de la briser, ma bien-aimée, avec notre amour. Je pars et je ne vous ai jamais tant aimée qu'en vous disant adieu.*

François.

Elle demanda son chapeau et son manteau, descendit l'escalier en courant, se jeta dans un fiacre et se fit conduire rue de Valois. Elle ne connaissait plus que sa tendresse.

— Je veux le revoir, songeait-elle dans son impatience, je veux l'empêcher de partir. De quelle responsabilité parle-t-il? Mais je l'aime. Il ne sait donc pas que je l'aime. Hier j'ai devancé son appel. Pourquoi n'était-il pas là? Aujourd'hui je serais irréparablement à lui, et il ne penserait plus à me quitter.

Comme la veille, quand elle était venue se donner, la porte était close. Vainement elle pressa le timbre. Alors, oublieuse de sa dignité, honteuse de son honnêteté, livrée à son amour et au désespoir, elle s'assit, près de la porte, sur une marche d'escalier, et, la tête dans les mains, elle pleura en répétant ces seuls mots :

— Il ne m'aimait pas! Il ne m'aimait pas!...

La maison était tranquille et peu habitée. Un locataire paisible passa avec précaution à côté d'une femme aussi malheureuse, et se contenta, par des regards sympathiques, de compatir à son infortune. Elle ne sut pas combien de temps elle demeura dans cette question. A travers sa douleur, elle entendit vaguement une voix qui lui disait :

— Madame, vous souffrez beaucoup?

Après un instant, elle regarda autour d'elle, et vit une jeune fille qui se penchait et lui tendait la main :

— Il ne faut pas rester là, Madame. Vous avez un grand chagrin. Pour le chagrin, il faut être chez soi. Il est plus supportable chez soi. Venez avec moi ; je vous aiderai.

Confuse de son état, Hélène se releva sans prendre la main de l'étrangère :

— Je vous remercie, Mademoiselle. Je n'ai besoin de personne.

Mais comme elle achevait cette phrase, elle chancela. Mary Carrette la soutint.

— Vous voyez que vous avez besoin. Appuyez-vous là, sur mon bras. Je suis forte.

Dans la rue, Mary appela une voiture, fit monter sa compagne, et prit place à côté d'elle après avoir demandé son adresse pour la donner au cocher. Hélène se sentait si faible, si désemparée qu'elle n'avait pas le courage de se défendre contre une intervention aussi importune : mais elle se taisait. La jeune fille ne s'en inquiéta pas

— Vous avez des enfants, Madame. Ils vous embrasseront à votre arrivée, ils vous consoleront.

Le fiacre remontait sans bruit les Champs-Élysées. Avec un léger tremblement dans la voix, Mary, après un instant, rompit de nouveau le silence :

— Moi aussi je souffre, Madame. Je souffre autant que vous, quand même je ne pleure pas. Chez nous, ce n'est pas l'habitude de pleurer. Et personne ne m'attend pour me consoler... Mon fiancé est parti... Il est parti en m'envoyant ces mots : *Je pars et je ne vous reverrai jamais.* Pourtant je l'aimais. Je l'aimerai toujours.

Elle avait couru, elle aussi, rue de Valois après avoir reçu ce télégramme où elle avait deviné que François exhalait sa douleur et se vengeait de sa propre décision sur une innocente.

Hélène, comme une indifférente, ne faisait pas un mouvement. Mary la regarda avec douceur, et reprit :

— C'est à cause de vous, Madame, que mon fiancé m'a quittée.

— A cause de moi?

— Oui, Madame. Vous êtes belle, et je ne suis pas belle. Il vous aime, vous, maintenant. Il ne pense pas à moi. Vons voyez bien que je suis plus malheureuse que vous.

— Je ne comprends pas, Mademoiselle.

— Si, vous comprenez très bien. François Dorsy n'est pas parti parce qu'il ne vous aimait pas. Il est parti parce qu'il n'a pas voulu troubler

votre vie, et peut-être la briser. Il a pensé à vous plus qu'à lui.

— Qu'en savez-vous?

— Je sais, Madame. C'est un honnête homme. Vous vous souviendrez de lui sans honte. Vous serez contente plus tard. Ce n'était pas un homme pour adultère... Vous non plus, vous n'êtes pas une femme pour adultère. Votre mari, vos enfants pourront se réjouir à votre vue.

La voiture s'arrêta. Les deux femmes en descendirent, et, sur le trottoir, Hélène, spontanément, s'avança vers Mary :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

— Je veux bien, fit l'Américaine surprise, dont les yeux se remplirent de larmes.

... Cependant quand elle remonta à pied l'avenue Victor-Hugo pour rentrer à l'hôtel Rochambeau où ses malles étaient déjà préparées, Mary, reprenant confiance dans sa jeunesse, n'acceptait pas la défaite :

— Le monde est petit, se disait-elle, et l'on se retrouve.

Paris, décembre 1902-janvier 1903.



UNE HONNÊTE FEMME

« ... Je trouve des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent... »

(Mme de Sévigné, 21 juin 1680.)





A M. GASTON CALMETTE



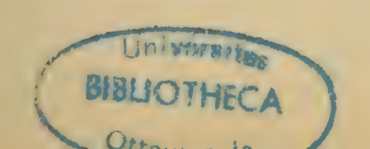
UNE HONNÊTE FEMME

I

LE BAL ANNUEL DE LA PRÉFECTURE

Dans une petite ville un bal est un événement. Les jeunes filles en parlent un mois à l'avance pour le désirer, et les personnes d'âge un mois après, pour en médire.

Mme Hétry, femme du préfet de la Haute-Savoie, donnait à Annecy un bal annuel et déployait dans son organisation autant de diplomatie que son mari en temps électoral. Car elle ne se contentait pas du monde officiel. Invités complaisants, les ménages de fonctionnaires, même escortés d'une troupe imprévue de pensionnaires et de jouvenceaux, ne pouvaient flatter son amour-propre. Comme elle était la fille d'une danseuse économe qui, tout en levant le pied avec grâce, s'était juré d'établir dans l'administration son enfant de hasard,



elle ne se plaisait que dans la compagnie des plus anciennes familles du pays et, participant à leur régularité, les voyait avec douleur dans l'opposition. Avec méthode et souplesse, avec patience, insistance et persévérance, elle s'insinuait dans leur intimité et parvenait à conquérir jusqu'à l'aristocratie boudeuse qui brûlait de se divertir et sauvegardait son devoir en maintenant dans les salons de la préfecture une attitude gourmée et condescendante. Il est vrai qu'après la fête le journal radical se lamentait sur les dangers que courait la République; mais on supprimait en hâte le traitement d'un desservant de village, et tout rentrait dans l'ordre.

M. le préfet avait servi avec la même ardeur divers régimes politiques. De ses débuts sous l'Empire il conservait des manières distinguées et une correction mondaine. Il était de ces hommes qui ne s'embarrassent jamais de théories, et pour qui le mot *opportunisme* a été créé. Sous une fausse politesse il abritait son autorité et s'arrangeait habilement pour laisser aux bureaux l'ennui des vexations et des mesures désagréables : tant de chefs de service se font ainsi passer pour de bons garçons! Certes il ne pensait pas épouser Ida Marcheru quand il fréquentait, dans le but d'oublier durant quelques instants précis le décorum de la vie administrative, l'appartement de la rue de Clichy où la jeune fille se formait aux usages sous la surveillance d'une mère que la prévoyance avait conduite au rigorisme. Après la surprise du

mariage, il se tâta comme s'il venait de tomber d'un étage élevé et reconnut que le sort le favorisait à la façon de ces victimes qui survivent aux accidents dont elles ne gardent pas d'autres traces que de fortes indemnités. Mme Marcheru mère, enlevée prématurément à son respect filial, laissait une fortune considérable conquise à la pointe de ses petits pieds, et le préfet amoureux trouvait dans l'union légitime ce qu'il cherchait autre part, la fantaisie apprivoisée et régularisée, celle qui ne manque de tenue qu'à dates fixes et ne compromet jamais la carrière. Mme Hétry le servait par une coquetterie que la vanité seule occupait, et employait son charme parisien à se faufiler dans les milieux les plus graves et les plus dignes, qu'elle transformait peu à peu sans en avoir l'air. Car si l'amour ne l'intéressait point pour son propre compte, il la passionnait pour celui des autres : elle excellait à susciter des sympathies, à exciter des désirs, à provoquer des sentiments, par une divination des caractères, par cet art dans le choix des invitations et des places à table, privilège de certaines maîtresses de maison qui préféreraient être la cause occasionnelle de dix adultères plutôt que de constater l'ennui ou la froideur de leurs hôtes.

Ainsi la préfecture d'Annecy, par un phénomène sans doute unique en France, satisfaisait le gouvernement et ses adversaires.

... Mme Hétry, cette année-là, avait dû retarder son bal annuel à cause d'un incident survenu mal

à propos avec l'évêché, à l'occasion de l'enterrement religieux d'un sénateur anticlérical : les amis du défunt réclamaient un service extraordinaire avec le concours d'un grand nombre de prêtres et les morceaux funèbres d'une fanfare municipale; or, beaucoup d'ecclésiastiques s'étaient abstenus, et la musique avait été proscrite de l'église. Ce fut une polémique discourtoise dont l'adroite préfète attendit la fin. Elle lança ses invitations quand on ne les attendait plus, à la veille de Pâques. Avril naissait et l'on sentait le printemps venir. Il était déjà venu dans les salons de la préfecture qu'ornaient des plantes de serre et des gerbes de fleurs nouvelles.

Quand elle eut terminé sa toilette, Mme Hétry renvoya sa femme de chambre et s'approcha de la fenêtre. A travers les carreaux elle pouvait apercevoir dans la nuit claire, entre les arbres, le lac tout proche et entendre le clapotis des vagues qui brisaient au rivage. Mais elle guettait le bruit des voitures. Elle n'était pas sans inquétude sur le sort de sa soirée : les ennemis de l'État ont tant de perfidie! Aux premières lanternes en marche, elle descendit, et ce fut pour recevoir — maigre gibier, — Mme Marolaz et son fils, jeune conseiller avide d'avancement. Mme Marolaz jouissait allégrement d'une réputation assez difficile à maintenir en province, celle de posséder la plus mauvaise langue de la ville. Elle partageait son temps entre une intrigue toute maternelle qui préparait de loin l'avenir administratif et matrimonial du jeune

Théodore, et le perfectionnement de ses connaissances dans la chronique locale qu'elle utilisait le mieux du monde pour le préjudice de chacun et l'agrément des autres. D'habitude Mme Hétry n'accordait à ses médisances qu'une oreille distraite; elle était plus encline à favoriser, même involontairement, tout commerce secret de galanterie, qu'à en tirer un orgueilleux avantage. Mais la crainte d'un échec la disposait à recueillir sur ses invités en retard les bruits les plus fâcheux.

— Les Ferrière viendront-ils ? interrogea Mme Marolaz, qui tout de suite se posait en confidente.

— Sans doute, madame. Mon mari, consulté récemment par les maires de trois communes, les a engagés à confier leurs procès à M. Ferrière.

Elle ne craignait pas de favoriser momentanément un avocat de l'opposition pour assurer le succès de ses entreprises. Avec conviction elle ajouta :

— Ils viendront.

— Madame Ferrière n'aime pas le monde, surtout le nôtre.

— Elle adore son mari.

Mme Marolaz tira les conséquences de cette certitude :

— Alors vous aurez aussi les de Chéran.

— Ah ! laissa échapper, sans bien comprendre, la préfète ravie.

— Mais oui. Vous ignorez donc ce que chacun sait ? Depuis les dernières assises, Madame de Chéran n'a de regards que pour le beau Paul Ferrière.

— Vraiment ?

— A la messe, à la musique militaire, partout on l'a remarqué.

— J'en suis fort aise, fit ingénument Mme Hétry.

— Aux assises, il défendait une pauvre femme qui avait tué son enfant. Il fut admirable... et admiré.

— Il le mérite.

— La jolie Berthe assistait à la plaidoirie. Elle pleura sur les malheurs de la pauvre femme. Elle pleure comme elle rit et comme elle aime, facilement.

— Les Ferrière, proclama la préfète, font un ménage délicieux. Je crains pour la comtesse de Chéran.

Elle n'omettait jamais les titres. Sa mère, qui fréquentait le meilleur monde, l'y avait dressée de bonne heure. Mme Marolaz esquissa un geste vague :

— Avec les hommes, sait-on jamais ?...

Deux ou trois heures plus tard, Mme Hétry enveloppait d'un regard tendre et circulaire la foule de ses invités qui se livraient au plaisir sans arrière-pensée politique. Elle avait peine à détacher ses yeux d'une collectivité aussi honorable pour les fixer sur quelque objet particulier. Cependant elle sourit avec indulgence en apercevant Paul Ferrière qui conduisait Berthe de Chéran à la salle à manger où l'on soupait par petites tables avant de danser le cotillon. Et même elle arrêta le jeune homme au passage pour lui jeter à mi-voix, mais de façon

à être entendue par la jeune femme, ce compliment qui était à double fin : le flatter et la provoquer :

— Madame Ferrière est la reine du bal.

Berthe de Chéran, à ce propos, n'eut rien de plus pressé que de se regarder dans une glace. Rassurée, elle détailla ce spectacle avec complaisance. Elle portait une toilette rose qui par ses tons doux convenait à sa chair de blonde. Un simple ruban qui glissait volontiers sur le contour poli retenait la robe à l'épaule dont la rondeur se montrait toute, et le corsage qui laissait voir la naissance des seins en imitait la forme et paraissait les recouvrir ensuite à regret. En robe montante, on la croyait mince. Et voici que, décolletée, elle montrait un corps potelé et savoureux. Satisfaite, elle remonta au visage et le trouva d'une gaie gentillesse avec son petit nez retroussé, sa bouche mignonne, ses yeux clairs, ses joues à fossettes et son teint de pastel. Contente de soi, elle le fut aussitôt des autres et dans la glace chercha tranquillement des yeux Mme Paul Ferrière, non sans remarquer que son compagnon continuait à l'examiner elle-même, de face dans le miroir et de dos en chair et en os, surtout en chair.

— C'est vrai, lui dit-elle : votre femme est la reine du bal.

Il détourna les yeux du sillon d'ombre qui se creusait entre les deux épaules lumineuses de sa jolie partenaire.

— Pourtant, reprit-elle en se retournant et reprenant son bras, c'est très curieux.

— Et quoi donc?

— Voyez : c'est un vieux monsieur qui la conduit. Ils se dirigent vers la grande table, avec les gens graves et ennuyeux.

— C'est une place d'honneur.

— Oui, comme si elle n'avait pas de succès.

Paul Ferrière se souvint de ses anciennes audaces, du temps qu'il était garçon, et il répliqua sur un ton détaché :

— Les femmes honnêtes, on ne leur fait pas la cour.

— Insolent! Que suis-je, moi? J'aime qu'on me fasse la cour.

— Votre honnêteté est agressive et cherche le danger.

— Vous vous trompez : je crains le danger. C'est même tout ce que je crains.

Et elle éclata de rire, tandis que le ruban glissait sur la rondeur appétissante de l'épaule. Il la fit asseoir. Elle se recouvrit d'une écharpe qu'elle tenait à la main. Il s'en affligea, mais il s'aperçut bien vite, tandis qu'il l'installait à la petite table, que sa dentelle lui servait plutôt à montrer à propos ses bras et sa gorge qu'à les cacher tout à fait.

— Savez-vous, demanda-t-elle, qui soupe avec nous?

— Mais ne serons-nous pas seuls?

— Il y a quatre couverts.

Éblouissante, Mme Paul Ferrière venait à eux. Elle-même indiquait leur table à son compagnon, M. Artène, ancien magistrat, docile et étonné :

— Voyez : c'est là.

Son mari ne lui avait-il pas murmuré à l'heure du départ, avec des félicitations à l'adresse de sa beauté : « Nous tâcherons de souper ensemble »? Elle prenait à la lettre toutes ses paroles d'amour, car elle l'aimait comme un fiancé, après cinq ans de mariage et deux enfants.

Elle était vêtue de soie blanche. Une bordure de cygne longeait le corsage, se mêlait presque au blanc mat de la chair où transparaissait le réseau des veines bleues. Sa robe de noce ne l'eût pas rendue plus chaste et modeste que cette robe de soirée. Grande, un peu maigre, et de tenue fière, elle portait sur le visage et dans l'allongement du corps cette dignité empreinte de pudeur que les peintres anglais donnent à leurs portraits de femmes. Une honnête simplicité parait ses gestes. Et sous la lourde chevelure noire son profil pur se détachait en lumière, adouci par le regard bleu sombre que les longs cils voilaient à demi.

Elle salua Mme de Chéran d'une inclination de tête, et Georges Artène, tout en s'occupant d'elle, dit à son mari avec un sourire :

— Les femmes heureuses, on ne leur fait pas la cour. Et les vieux messieurs ont le privilège d'être leurs cavaliers.

La joue de Mme Ferrière s'empourpra ; elle rougissait encore comme une jeune fille. Berthe de Chéran, ironique et féline, l'observait, outrée de sa présence et multipliant les grâces, Paul, un peu gêné de son amour conjugal, versait le cham-

pagne et assurait le service. Mais Georges Artène, perspicace et, malgré l'âge, toujours séduisant, mit son petit monde à l'aise par sa conversation enjouée :

— Les hommes, ne le croyez-vous pas, détestent perdre leur temps. Ils n'attaquent pas les citadelles bien gardées.

— Il y a des surprises, fit Berthe, frondeuse.

— Et aussi, répliqua le vieillard en fixant la jeune femme et Paul Ferrière, des résistances imprévues.

Mme de Chéran comprit l'allusion et voulut y répondre en inquiétant Germaine Ferrière qui écoutait au hasard, sans prendre aucun intérêt à ces propos :

— Les faiblesses des femmes, dit-elle, font les prouesses des hommes.

— Notre respect, répliqua M. Artène, vous élève si haut que vous ne pouvez plus tomber sans dommage.

Paul intervint avec une phrase d'avocat qu'il débita en riant :

— Notre respect hypocrite qui, dans l'échelle morale, met au même rang le *galant homme* et l'*honnête femme*.

Surpris, l'ancien magistrat fixa le jeune homme :

— Galant homme n'a pas le sens que vous lui donnez.

— Non, mais le choix des mots est assez expressif.

Distraite, Mme Ferrière éparpillait sur son assiette la salade russe, et Mme de Chéran jouait de son écharpe. M. Artène prit une mine découragée :

— Vous passez à l'ennemi, mon cher.

Berthe se tourna vers sa voisine :

— L'ennemi, c'est nous.

Le vieillard sourit :

— Notre ennemi, c'est notre maître.

Et comme il aimait à disserter, il ébaucha une théorie :

— Paul, mon ami, ne confondez jamais dans vos jugements les actions de l'homme et celles de la femme ; car leur nature est différente. Le caprice, prompt à naître et prompt à mourir, nous est réservé.

— Par exemple ! protesta Berthe.

— Mais la femme nous dépasse infiniment en amour. La passion la prend toute, quand nous ne lui donnons souvent ni le cœur ni le cerveau.

Mme de Chéran se fâcha :

— C'est absurde... et commode pour vous.

Germaine Ferrière, consultée par sa voisine, fut embarrassée, rougit et répondit :

— Je n'ai jamais réfléchi à ces choses.

— Les femmes ne les comprennent pas, continua M. Artène. Un homme qui aime une femme peut en désirer une autre. Une amoureuse ne pense qu'à son amant.

— Nous sommes toujours vos dupes, conclut Berthe.

— Et c'est pourquoi un bon mari peut être infidèle, et non pas une honnête femme.

Mme Ferrière regarda son mari, et ce regard doux et vainqueur signifiait : « Ce vieillard est un fou. »

Mais le fou ne s'arrêtait plus. Il s'approuvait lui-même :

— Évidemment, évidemment. Une femme peut pardonner à son mari; un mari ne pardonne pas à sa femme.

— Et pourquoi? réclama Berthe avec chaleur, tandis que l'agrafe de son corsage glissait de nouveau et dégageait la jolie épaule ronde. Je ne saisis pas la différence.

— Un mari qui pardonne ne peut pas oublier.

— Il en est qui oublient, fit Paul sans conviction personnelle.

— Il en est aussi qui ferment les yeux. Il en est encore qui utilisent les succès de leur femme. Mais vous aurez beau dire : l'honnêteté de l'homme en amour n'est pas celle de la femme.

Par politesse plutôt que par intérêt, et pour ne pas garder un silence trop prolongé, Mme Ferrière interrogea l'orateur :

— Et la femme, croyez-vous qu'elle puisse oublier?

M. Artène la considéra avec une curiosité sympathique :

— Sans doute. Et quelquefois elle aime davantage l'infidèle.

— Oh! moi, dit Berthe, qui dans les théories

ne voyait que des personnes, si mon mari me trompait...

— Que feriez-vous? demanda Paul que cette idée invraisemblable amusait.

Et M. Artène lança :

— Vous prendriez les devants.

Il reçut un coup d'éventail sur les doigts.

Déjà quelques jeunes filles et leurs cavaliers se levaient de table en quête des violons.

— Je dois vous conduire où l'on danse, dit l'ancien magistrat en offrant le bras à Mme Ferrière. A votre âge, on raffole encore de la valse.

Gracieuse, Germaine répondit presque avec confusion :

— Merci, monsieur, je n'aime à danser qu'avec mon mari, et il paraît que ce n'est pas convenable.

Au son de l'orchestre, Paul s'enfuyait en bostonnant avec Mme de Chéran. Elle fut la première essoufflée ou fit semblant de l'être, et implora du repos :

— Nous serons très bien dans ce coin de la serre.

— Et le cotillon?

— Ici, l'on ne viendra pas nous chercher. Nous pouvons voir sans être vus. Une triple haie de godelureaux et de péronnelles nous protège.

— Vous ne danserez plus?

— Je préfère flirter.

Il se mit à rire :

— Je n'ai plus l'habitude.

— C'est vrai, dit-elle sur un ton de persiflage,

un mari modèle ! C'est trop rassurant, je me sauve.

Il la retint, avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne pensait pas à s'éloigner :

— Doucement. N'avez-vous pas entendu M. Artène ? Le caprice nous est permis. Vous excellez à le faire naître.

— Je sais aussi le faire mourir.

— Et comment ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Je devine.

— Oui, vous pensez que c'est en le réalisant.

Et l'écharpe, d'un coup, descendit à la taille, découvrant les épaules.

— Je ne crois pas, dit-il sérieusement.

Peu à peu ils se grisaient de leurs petites audaces. Depuis deux semaines, depuis l'audience sensationnelle, le jeune homme suivait avec intérêt les manèges de la jolie femme qui l'avait distingué.

Trop heureux dans sa vie sentimentale, il se rappelait avec un léger regret ses bonnes fortunes d'autrefois. L'occasion les rapprochait l'un de l'autre : ils en profitaient à tout hasard. En province tant d'aventures ne se dénouent jamais, faute de l'occasion.

— Votre Monsieur Artène, reprit-elle en jouissant de son trouble, ne connaît rien aux femmes. Elles sont aussi sujettes au caprice.

— Seulement quelques privilégiées, fit-il observer avec condescendance.

— En suis-je ?

— Assurément.

— A quoi le voyez-vous ?

— A vos yeux. Leur regard est habituellement tranquille. C'est celui d'une femme indifférente et ordinaire. Tout à coup ils étincellent comme ces diamants que vous portez aux doigts quand la lumière vient à les frapper. Puis leur éclat s'éteint. C'est un éclair : il faut le saisir au passage. Tandis que les femmes passionnées...

— Les femmes passionnées ?

— Leur regard est plus langoureux. Il brûle, et le vôtre brille.

Contente, elle parut se recueillir. Dans la serre les fleurs embaumaient. Et du salon ouvert leur venaient des bouffées de musique qui se mêlaient au parfum des lilas et des mimosas.

— Cette valse est exquise, dit-elle les yeux mi-clos. Avant qu'elle ne finisse, faites-moi vite une déclaration. Vous en mourez d'envie.

Il suivit tous les contours de son corps, et d'une voix douce il murmura :

— Vous le voulez ? Eh bien, je ne vous aime pas.

Elle frémit toute et, frémissante, elle lui plut davantage.

— Ah ! c'est là votre déclaration ?

— Attendez. Je ne vous aime pas et vous me plaisez infiniment. Je ne vous aime pas, et je vous désire. N'est-ce pas moins douloureux et plus agréable ?

Elle le regarda en face.

— Cela signifie : J'aime ma femme, et pourtant je voudrais la tromper avec vous.

— Justement.

— Prenez garde, mon cher. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.

— Occupons-nous de nous.

— Je m'en occupe. Et je serai franche, moi aussi. Je ne crains que le danger. Alors...

— Alors ?

— Laissez-moi tranquille.

— Vous ne voyez pas d'autre obstacle ?

Provocante, elle simula la confusion :

— Vous savez bien que non, dit-elle.

Ils gardèrent un instant le silence et goûtèrent, parmi les fleurs et la musique, la promesse de la volupté. Elle parut se ressaisir :

— Non. Votre femme me fait peur. Elle a le mauvais œil.

Il montra un découragement comique :

— Vous ne parlez que d'elle.

— Elle me poursuit.

— Je croyais que c'était moi.

— Tenez. Elle vient vous chercher.

En effet, Mme Ferrière, comme une apparition blanche, entrait dans la serre. Elle sourit en les apercevant, s'approcha et dit à Mme de Chéran :

— Vous permettez, madame, que je vous enlève mon mari ? Il se fait tard.

Et pour mieux expliquer sa sortie elle ajouta avec un joli air maternel :

— Mes enfants me réclament peut-être.

— Comment donc! fit Berthe. Je vous restitue M. Ferrière. Il plaidait justement une mauvaise cause.

— Et il la perdait?

La figure de Mme de Chéran prit une expression ambiguë :

— Ce n'est pas bien sûr.

Les deux femmes se saluèrent. Paul baisa la main de Berthe. Celle-ci, jalouse de la beauté de Germaine Ferrière, appuya ses doigts aux lèvres du jeune homme. Il surprit, en se relevant, un de ces regards brillants et secs qu'elle savait décocher, et qui ressemblaient à ces éclairs sans orage et sans pluie des jours d'été...

La préfecture d'Annecy est à une petite distance de la ville. Elle donne sur cette merveilleuse avenue d'Albigny qui laisse voir, dans les intervalles de ses platanes, le lac et son horizon de montagnes.

En avril, les nuits sont déjà courtes. Lorsque M. et Mme Ferrière montèrent en voiture, le jour naissait. Au-dessus de la Tournette et des dents de Lanfon dont les murailles crénelées évoquent une citadelle en ruines, des lueurs dorées présageaient le soleil, tandis que les vapeurs violettes du matin fuyaient le long des coteaux, se désagrégeaient, se fondaient à l'air plus vif. Et sur les eaux du lac, parées de rose et de lilas, comme une baigneuse qui aurait froid, l'aurore frissonnait.

Il regardait le paysage aux tons délicats. Elle regardait son mari. Tous deux se taisaient. La première elle rompit le silence et s'excusa :

— Nous sommes partis de bonne heure. Tu t'amusais peut-être. Mais je pensais aux petits. Claire a l'habitude de dormir dans ma chambre. J'ai peur qu'elle n'ait pas été sage.

Il se tourna vers elle, eut un rire de bonne humeur et lui prit la main :

— Toi, ma chérie, tu voudrais aller au bal avec tes enfants.

Elle fut contente de le voir en joie.

— C'est vrai, dit-elle. Ils dormiraient dans une chambre voisine. Et de temps en temps leurs mères iraient les regarder dormir. C'est si gentil !

— Au réveil ils verraient une jolie maman en toilette de soirée.

— Oh ! jolie...

— La reine du bal. Tout le monde le disait.

— Vraiment ? fit-elle confuse et rougissante.

Tout le monde, pour elle, c'était son mari. Elle demanda :

— Ma toilette te plaît ?

— Ta toilette, oui. Mais toi, tu es belle.

Et il revit le décolletage de Berthe de Chéran.

— Monsieur Artène, reprit-il, est amusant en conversation.

— Je ne l'ai guère écouté. Il m'a semblé qu'il soutenait des paradoxes pour nous divertir.

— Mais non, ma chérie. Ce ne sont pas des paradoxes. Il disait qu'une femme peut pardonner au mari infidèle, et non le contraire.

Elle n'écoutait plus. Étonné du peu d'intérêt

qu'elle prenait à un problème de cette importance, il la questionna :

— Qu'en penses-tu ?

Elle eut un beau sourire d'honnêteté paisible :

— Moi? rien. Que veux-tu que j'en pense ?

— Ah !

— Je ne comprends pas ces choses-là. On ne se trompe pas, voilà tout. Quand on a des enfants, on s'occupe d'eux. La vie est si simple.

Elle ajouta gaiement :

— Surtout quand on est heureux.

Il l'embrassa pour cette bonne parole, mais il la trouva un peu bornée.

Le jour envahissait le ciel. La voiture quitta le voisinage du lac. Elle s'engagea dans la rue du Pâquier et s'arrêta devant le vieil hôtel au portail massif dont les Ferrière habitaient le premier étage.

Germaine monta la première le grand escalier à colonnades, et si rapidement que Paul la suivit avec peine. La porte ouverte, elle se glissa sur la pointe des pieds dans la chambre où dormaient les enfants. Elle en revint avec un lourd paquet dans les bras, mais elle avait le visage plein de joie. C'était la petite Claire pliée dans une couverture, qu'elle venait offrir, sans la réveiller, au baiser de son mari. Celui-ci la regardait tendrement et songeait :

— Elle est le bonheur de ma maison. Que puis-je désirer ?

La fillette ouvrit les yeux et battit des paupières,

car le jour la blessait. Elle fit la moue, commença de pleurer, s'arrêta en voyant sa mère, sourit et se rendormit instantanément. Vite, la jeune maman alla reposer son précieux fardeau.

Quand elle revint, il lui retira sa sortie de bal qu'elle avait gardée et, le manteau dans les mains, il admira ses épaules marmoréennes, son col flexible, sa nuque lumineuse sous les cheveux noirs, toute sa fraîche beauté qui bravait le jour entrant par les persiennes ouvertes. Il se pencha et effleura des lèvres sa chair pâle. Elle se retourna vers lui, et confuse d'être ainsi dévêtue, sentant pour lui seul sa nudité, elle se cacha dans la poitrine de son mari.

— Je t'aime, dit-elle.

Il répéta :

— Je t'aime.

Il tenait sur son cœur cette belle créature de tendresse et de dévouement dont il était toute la vie, et son cœur ardent n'en était pas apaisé. Tout à l'heure, un instant, elle l'avait rasséréné, quand il l'avait vue radieuse avec l'enfant dans les bras. Maintenant il ne retrouvait plus cette douce confiance, ce respect affectueux qu'elle lui inspirait. Cependant il la pressait plus fort contre lui, et il ne ressentait pas cette joie *claire* comme le nom de leur fille qui donnait à ses jours leur prix.

Une autre image, un autre désir l'enfiévraient, et déjà corrompaient son amour.

II

LE DANGER

Paul Ferrière se promenait avec agitation à travers le salon à demi obscur. On avait fermé les persiennes à cause du soleil; par les fentes, il entrait suffisament de jour. Mme Ferrière servait le café.

— Toujours trois morceaux, gourmand?

Il ne répondit pas et continua sa promenade. Elle l'arrêta au passage :

— As-tu des affaires qui te préoccupent?

— Non. C'est-à-dire, oui, un peu.

Elle posa la tasse sur le marbre de la cheminée, vint à lui et voulut tendrement lire dans ses yeux :

— Tu es singulier depuis quelque temps. Es-tu fatigué?

— Je n'ai rien.

Il chercha à se dérober, mais elle le retint.

— Si, tu as quelque chose. Tu ne dois rien me cacher : souviens-toi.

Il répéta :

— Je n'ai rien, je t'assure.

— Écoute, reprit-elle. Ce mois de juin est magnifique et tout doré de soleil. Allons nous installer à la campagne. Ce n'est pas loin ; tu reviendras les jours d'audience sur ta bicyclette.

— Mais c'est impossible, ma chérie.

— Oh ! impossible. Nous l'avons fait l'an dernier.

— Je suis plus occupé cette année.

— A la campagne il est doux de vivre. On s'y repose en respirant. L'air y est frais et parfumé. Il ne vous vient que des pensées paisibles. Tu ne veux pas?

— Plus tard, au mois d'août, pour les vacances.

— Jean et Claire y seraient si bien.

Injuste, il répliqua :

— Tu ne t'inquiètes que d'eux.

Mécontent de lui-même il reprit sa promenade, et devina sans les regarder que les yeux de sa femme étaient pleins de larmes. Après quelques tours, il s'arrêta et parut se décider.

— J'ai besoin de marcher. Je sors. Tu ne veux pas m'accompagner?

Cette dernière question était faite visiblement avec le désir d'une réponse négative.

— Où vas-tu? demanda Germaine.

— Je ne sais pas. Peut-être à Annecy-le-Vieux, justement, voir l'état de notre domaine. Tu ne viens pas?

Elle osa à peine murmurer :

— Je ne suis pas libre. Je dois conduire Claire et Jean à leur grand'mère.

Il n'insista pas, et il l'embrassa sur le front avant de partir.

— Tu vas à pied? demanda-t-elle.

— Non, à bicyclette.

— Tu seras plus vite rentré.

— Oui. Adieu, chérie.

Après le départ de son mari, Mme Ferrière demeura songeuse. Active et peu portée à la rêverie, elle essaya de secouer sa torpeur, prit un journal, un livre, les repoussa, ouvrit le piano, le referma, et finalement réclama ses enfants. Eux seuls la pouvaient distraire de sa vague peine. Elle s'intéressait à leur jeux comme une petite sœur ; sa fraîcheur d'âme et leur naïveté se convenaient à merveille.

Jean, se haussant sur la pointe des pieds, atteignit sur la cheminée la tasse de son père, la fit basculer et répandit le café sur son costume neuf. Sa mère accourut et sa première pensée fut pour son mari : « Paul n'avait pas bu sa tasse. Il est plus préoccupé encore que je ne croyais. »

Puis, au lieu de gronder le polisson, elle le consola tout en l'essuyant, car, déjà sensible à la vanité des habits, il était fort penaud de sa maladresse. Pendant ce temps la petite Claire déchirait consciencieusement les journaux du jour. Le mal était consommé quand la jeune maman qui sautait de l'un à l'autre les lui arracha des mains :

— Mademoiselle, vous êtes une sotte, et vous, monsieur, un mauvais garnement.

Cette politesse inattendue eût été sans effet si

les deux gosses n'avaient compris la désolation du cher visage dont ils connaissaient plus souvent les sourires que l'expression sévère.

— Votre père ne les a pas lus, ajouta Germaine devant les papiers lamentables.

Le petit Jean se glissa hors du salon et revint les mains pleines de journaux maculés, mais intacts :

— Tenez, maman, voilà. Claire ne les touchera pas.

Il avait cueilli à la cuisine ces vestiges du mois précédent. Cette ingénieuse idée fut l'occasion d'une réconciliation générale. Mais Germaine, examinant sa conduite, s'adressait des reproches :

— Paul assure que je ne m'intéresse qu'à mes enfants. Il a peut-être raison. Seulement les pauvres petits ne peuvent pas se passer de moi. Ils ont plus besoin de moi que lui. Et c'est encore lui que j'aime en eux.

Moins généreuse pour elle-même, elle se promit d'être plus attentive à l'avenir :

— Autrefois, dans les premiers temps de notre mariage, nous sortions ensemble. Nous nous promenions tous les jours. Maintenant je ne l'accompagne plus. Il me le propose encore de temps à autre, et je n'accepte jamais. Tout à l'heure encore il me l'a proposé. J'aurais dû l'accompagner aujourd'hui.

Elle fit une petit moue :

— Par exemple il n'a guère insisté. Mais j'ai refusé si souvent.

Elle regarda la pendule :

— Il est parti depuis une heure. Si j'allais le rejoindre. Je le rencontrerai à son retour, sur la route d'Annecy-le-Vieux. Quelle bonne surprise il aurait! Je lui dirai : « Le temps me durait de te voir. » Il me répondra : « Petite fille! » mais il sera flatté.

Elle pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Françoise, dit-elle à la bonne, c'est vous qui conduirez Jean et Claire chez leur grand'mère. Je suis obligée de sortir. Vous aurez bien soin d'eux.

Vite elle revêtit sa robe de linon blanc et se coiffa d'un chapeau que bordait une guirlande de roses :

— Il aime cette toilette, et je veux lui être agréable. Quelquefois il se plaint que je me néglige, C'est que j'use de vieux corsages afin de pouvoir m'occuper à l'aise des enfants.

Contente de son idée, elle se hâtait et se livrait à de petits calculs sur la distance :

— Il faut une heure pour arriver à notre maison de campagne. Lorsqu'il me verra venir sur la route, il se demandera quelle est cette belle dame. Si j'avais consenti à apprendre la bicyclette quand il me l'a offert, je le rejoindrais bien plus tôt. C'est ma mère qui m'en a dissuadée : elle trouve que pour une femme ce n'est pas convenable.

Elle esquissa un geste qui signifiait qu'elle n'avait aucun avis au sujet des convenances mondaines. Un dernier coup d'œil à la glace, uniquement pour juger de la satisfaction de son mari; un dernier baiser à ses enfants, et elle descendit l'escalier. A

la porte de sa maison elle rencontra M. Artène qui ne put se tenir de la complimenter : n'était-ce pas un des privilèges de son âge ?

— Vous êtes belle comme le printemps. Et vous ne craignez pas d'affronter le soleil ?

Avec une certaine fierté elle répondit au vieillard :

— Je vais rejoindre mon mari.

De son pas onduleux et rapide elle s'engagea bientôt dans l'avenue du Pâquier dont les platanes aux larges feuilles font un chemin d'ombre entre Annecy et Albigny. Elle savait que sur sa machine Paul prenait habituellement cette route. Elle suivait du côté du lac la contre-allée que recouvrent aussi les branches légèrement inclinées vers le sol. Dans l'éclat du jour les eaux paraissaient presque sans couleur, et les montagnes qui les entourent disparaissaient dans cette brume bleuâtre qui est le signe du beau temps. A peine la presqu'île de Duingt, avec son château blanc et ses arbres verts, tranchait-elle à l'horizon sur cette teinte uniforme et vague du lac, du rivage et du ciel. Les matins et les soirs distribuent seuls une lumière favorable et diverse aux paysages d'été qui semblent, au milieu de la journée, se dissoudre dans la chaleur et le rayonnement du soleil.

Quand Germaine parvint à la hauteur de la préfecture, elle fut saluée par Mmes Hétry et Marolaz qui ouvraient la grille de la cour. Ces dames s'avancèrent à sa rencontre. Interrogée sur le but de sa promenade, elle répéta son explication :

— Je vais rejoindre mon mari.

— Loin d'ici?

— A notre propriété d'Annecy-le-Vieux.

— En effet, dit la préfète, nous avons vu passer tout à l'heure M. Ferrière sur sa bicyclette.

Et Mme Marolaz ajouta :

— La jolie Berthe de Chéran le suivait de près.

Elle examinait avidement le visage de Mme Ferrière qui n'exprimait que la plus complète indifférence.

— En voilà une qui ne craint pas le soleil, constata Mme Hétry, désireuse d'atténuer les propos de sa compagne.

Mais celle-ci murmura encore :

— Ni le plaisir.

Mme Ferrière, sans comprendre l'allusion, rougit un peu, car elle détestait la médisance. Comme elle allait continuer son chemin, la préfète eut pitié d'elle et, soit par bonté naturelle, soit par un effet de la protection générale qu'elle accordait aux choses de l'amour, soit par goût des solutions pacifiques, elle tenta de la retenir :

— Écoutez, madame. Il fait vraiment trop chaud pour marcher. Venez vous reposer à la préfecture.

— Je vous remercie, répondit Mme Ferrière, mon mari m'attend.

— Le croyez-vous? fit Mme Marolaz d'un ton mielleux qui ne paraissait pas insolent.

Mme Hétry réitéra son invitation. Sur un nouveau refus, elle proposa :

— Alors revenez en ville avec nous. C'est plus court.

Germaine n'accepta pas, et même, un peu gênée de cette insistance, elle brusqua la séparation. Ces dames la regardèrent s'éloigner sans bouger de place. Quand elle fut à quelque distance, Mme Hétry, indulgente aux aventures et plus disposée à les servir qu'à s'en servir, sermonna sa puritaine compagne :

— Pourquoi troubler ce jeune cœur, madame? Laissez à tout le monde la liberté de se divertir. La vie n'est-elle pas assez triste déjà?

— Oh! madame, y pensez-vous? Une créature comme cette Berthe de Chéran, la laisser jouir en paix de ses liaisons impudiques!

— Dans notre monde, ce n'est pas déshonorant.

La préfète respectait l'aristocratie jusque dans ses mauvaises mœurs. Seul le manque de tenue l'affligeait. Mme Marolaz la rappela rudement à plus de sévérité, mais ses rugueux accents glissèrent sur cette âme complaisante.

— Vous savez que Madame Ferrière ignore tout. Elle est heureuse, et Paul Ferrière est un bon mari.

— Un bon mari? l'amant de cette drôlesse!

— Vous avez de ces mots! Laissons les gens tranquilles et ne nous mêlons pas de leurs affaires...

Et pour satisfaire sa curiosité, Mme Hétry ajouta :

— Enfin ils ne se rencontreront pas; c'est le principal.

— Eh ! eh !

— Ils se rencontreront ?

Les deux femmes, baissant la voix, se rapprochèrent.

— On prétend, insinua Mme Marolaz, qu'il reçoit sa maîtresse à la campagne.

— A Annecy-le-Vieux ? Mais alors nous avons eu tort de ne pas arrêter cette malheureuse.

— Il faut que justice se fasse.

— Vous êtes terrible. Et pour si peu de chose !

— Peu de chose ! protesta Mme Marolaz indignée, retenue seulement par le respect hiérarchique : la mère d'un conseiller de préfecture ne doit-elle pas les plus grands égards à la femme d'un préfet ?

Mme Hétry ne l'écoutait pas. Fâchée de rencontrer un mélodrame où elle ne voyait d'habitude qu'une comédie, elle suivait avec ennui la silhouette décroissante de Mme Ferrière sous les arbres de l'avenue. Comment prévenir la pauvre femme ? Elle était déjà si loin, et il faisait si chaud. On ne pouvait songer à la rejoindre.

— Il est trop tard, fit observer judicieusement Mme Marolaz dont les yeux brillaient de plaisir.

— C'est dommage, conclut Mme Hétry, qui leva les bras au ciel, puis cessa bientôt de se tracasser pour un malheur domestique qui, en somme, ne la regardait point.

Et la première ajouta pour elle-même :

— Sûrement ils seront pincés...

Mme Ferrière n'avait prêté aucune attention aux

méchants propos qu'elle avait entendus. Sa droiture et la simplicité de son cœur la garantissaient contre le soupçon. La vie lui apparaissait aussi régulière et facile que cette large avenue qu'elle suivait de son pied léger. Elle gardait cette candeur qui donne longtemps à certaines femmes un air de jeunes filles : ne préférait-elle pas, d'ailleurs, la conversation de ses enfants à tous les problèmes psychologiques et à tous les petits potins du monde ?

Le lac immobile et blanc reflétait l'éclat du soleil. A peine au bord un imperceptible remous distinguait-il l'eau de la rive. Vu de l'ombre épaisse des platanes, le paysage semblait par contraste plus clair et plus vaporeux.

Germaine ne s'intéressait pas à ces effets de lumière trop crue. Elle profitait de l'ombre pour accélérer le pas. Elle souriait. Elle était contente, par cette belle journée d'été, de marcher à l'air libre et d'aller vers son mari qu'elle avait quitté soucieux et qui serait joyeux de la revoir. Comme les femmes heureuses, elle bornait l'univers avec son amour, et de son amour elle ne séparait pas les deux chers visages de Claire et de Jean, qui en étaient l'image resplendissante et l'immortelle jeunesse.

Snr la route elle donna des sous à de petits bohémiens qui lui tendaient avec des cris des bouquets de fleurs des champs. Et comme, par un pieux égoïsme, elle rapportait toutes choses à son bonheur de famille, elle trouva dans le spectacle de

ces gamins déguenillés et malingres une occasion nouvelle de remercier Dieu.

De quoi ne remercierait-elle pas le Seigneur? Elle récapitula sa vie entière, dans un élan de gratitude, et n'y trouva que la joie. Elle tenait pour rien les soins qu'elle avait prodigués à son père dans sa dernière maladie, son dévouement filial, et toutes les nuits blanches passées à veiller ses enfants. De son abondante félicité, dont le sentiment lui remplissait les yeux de larmes, elle attribuait tout le mérite à son mari. Et pourtant, ce Paul adoré, elle ne l'avait pas épousé sans difficulté. De bonne famille et de bel avenir, bien apparenté et brillant dans le monde, il répondait trop exactement à l'idéal de toutes les jeunes filles pour qu'elle n'eût pas tout de suite été conquise. Et sa mère, enjôlée elle aussi, l'accueillait favorablement. Mais son père, moins accessible à tant de séduction, s'inquiétait de la réputation galante du jeune homme. Il redoutait sa légèreté, et cette chance qui le suivait avec une docilité stupéfiante, qui écartait de lui tous les obstacles et s'obstinait à servir son talent, à mettre en valeur ses aptitudes.

— La vie, songeait le vieillard, lui a été jusqu'ici trop facile. Elle n'a pas trempé son caractère. Il n'a connu que le succès. Je ne veux pas que le bonheur de ma fille ne dépende que d'une suite de hasards heureux.

— Ne vois-tu pas, disait sa femme qu'il aime notre enfant?

Et il répondait :

— Sans doute il l'aime. Hier il aimait ailleurs. Soupçonne-t-il seulement ce que doit être l'amour dans le mariage, amour indissoluble et sacré, patient et calme, capable de supporter la félicité sans mollesse et l'infortune sans faiblir?

Cependant il n'hésita plus dès qu'il comprit le doux secret de Germaine. Celle-ci avait deviné, sans l'approfondir, la résistance paternelle.

Comme elle traversait le village d'Albigny et prenait à gauche le chemin montant d'Annecy-le-Vieux, elle récapitulait toutes les raisons que le passé lui donnait de se réjouir.

— Pauvre père! se disait-elle, et ce souvenir l'attrista un instant. Il est mort rassuré sur mon compte. J'étais mariée depuis deux ans et le petit Jean commençait à marcher. Il a pu constater mon bonheur avant de mourir...

Brusquement les derniers conseils que le vieillard lui avait adressés peu de temps avant sa fin lui revinrent à la mémoire :

— Sois courageuse, lui avait-il recommandé un jour comme elle l'entretenait, tout extasiée, de son bonheur. Les épreuves te viendront. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse.

Il lui parlait ainsi, un jour de son dernier automne, sur la terrasse d'Annecy-le-Vieux où elle se rendait en ce moment, en face du panorama splendide qu'offrent aux lumières de septembre, quand le soleil descend, le lac et sa bordure sinueuse de montagnes.

Mais les épreuves n'étaient pas venues. D'où pouvaient-elles venir? Entre son mari et ses enfants, n'avait-elle pas placé son bonheur en sécurité, et que pouvait-elle craindre? La marche et ses pensées lui étaient si légères qu'elle eut peur d'être trop heureuse. Redoutant quelque accident imprévu, elle se mit à prier et prit la résolution de mériter mieux à l'avenir, surtout dans sa conduite envers son mari, la protection divine dont elle sentait la présence.

Après le village d'Annecy-le-Vieux, elle monta par un sentier vers la Sapinière, ainsi nommée parce que la propriété confinait aux sapins de Glaisins qui relient la colline aux pentes de Veyrier. Loin de ralentir le pas, elle l'accélérait malgré la montée. La joue un peu rose, le souffle un peu rapide, elle se hâtait, comme une amoureuse qui court à son rendez-vous. Elle trouva la porte du jardin ouverte.

— Il est là, se dit-elle joyeuse.

Mais la maison était close. Vainement elle essaya d'entrer.

— Il aura oublié les clefs.

Elle le chercha à la ferme. On ne l'avait pas vu. Elle commençait de s'inquiéter, quand elle aperçut derrière la maison, adossées au tronc d'un chêne et dissimulées par les feuillages, deux bicyclettes dont elle s'approcha. Elle reconnut sans peine, au guidon droit et au timbre de nickel, celle de son mari. L'autre était une élégante bicyclette de femme.

Germaine posa la main sur son cœur. Il battait si fort qu'elle aurait pu l'entendre. Vite elle chassa les mauvaises pensées qui venaient l'assaillir :

— Je suis folle, et bien peu digne de mon bonheur. Paul a rencontré quelqu'une de nos amies et l'a emmenée à la Sapinière. Peut-être Berthe de Chéran, que Madame Hétry a vue sur la route.

Elle comprit tout à coup les allusions perfides de Mme Marolaz et, ne voulant pas s'y arrêter, elle les écarta de toute sa confiance. Mais sa grande joie était tombée. Cette surprise qu'elle pensait faire à son mari, elle n'en attendait plus aucun plaisir. Elle, qui sur le chemin était si légère, se sentait les jambes fatiguées et la poitrine lourde. Cependant elle continuait à pas lents ses recherches et se demandait sans inquiétude, mais avec ennui :

— Où sont-ils?

III

LE CHALET DU GARDE

Annecy-le-Vieux est bâti sur un coteau. La propriété de la Sapinière en occupe le sommet. Elle domine l'église du village dont le clocher roman porte sur ses pierres grises une antique origine. De la maison massive et non dépourvue d'une grâce rustique, des jardins en terrasse qui s'étendent au-devant comme un balcon, la vue est d'une beauté vaste et diverse, car elle emprunte leurs charmes complexes aux eaux qui reflètent la lumière, aux étendues monotones qui reposent le regard, aux formes tantôt heurtées et sérieuses, tantôt molles et riantes des montagnes. Ainsi la nature se compose un visage tour à tour pathétique et joyeux. C'est, au couchant, la plaine des Fins, et Annecy couronné par le château de Nemours aux tours violettes. C'est, en face, le déploiement de lignes onduleuses qui jalonnent l'horizon et l'abrègent, le val Sainte-Catherine aux pentes douces, l'âpre Semnoz que les buissons recouvrent comme une

peau d'ours noir; plus au fond, la dent de Rossans au profil vaguement humain. C'est le lac, pierre précieuse aux feux changeants que sa monture fait valoir, le lac resserré en son milieu par le roc de Chère et la presqu'île de Duingt qui semblent s'appeler comme deux amants séparés. Plus loin, fermant le cirque, les monts d'Entrevernes, du Charbon, de l'Arc, enchevêtrés les uns dans les autres, élèvent leurs multiples cloisons, creusées entre elles par les hardis torrents dont le cours se dessine et prolonge l'espace. Au levant enfin, après les vignes de Veyrier qui descendent à la rive, le lourd Parmelan se dresse dans son énormité régulière et carrée.

Derrière la maison de la Sapinière, on accède à travers champs à la forêt qui désigne la propriété. Presque à la lisière, mais déjà perdu dans les arbres, un pavillon construit en bois servait jadis d'habitation au garde. Mieux aménagé, on l'utilisait encore parfois pour loger quelque invité lorsque la maison n'offrait plus de place. Il ne se composait que de deux petites pièces au rez-de-chaussée, et les fenêtres en étaient presque obstruées par les feuillages trop rapprochés. Malgré son changement de destination, on continuait de l'appeler le « chalet du garde ».

Dans cette retraite enfouie parmi la verdure et pourtant d'un accès facile, Paul Ferrière recevait depuis un mois, dès qu'ils pouvaient convenir d'un rendez-vous, Berthe de Chéran. Après le bal de la préfecture, il n'avait pas eu de peine à triompher des résistances de la jeune femme que la beauté de

Germaine irritait; ou plutôt elle n'avait pas eu de peine à mener à ses fins naturelles le caprice qu'elle avait fait naître. Ses toilettes et ses plaisirs bornaient sa vie; mais les premières étaient aussi compliquées que les autres étaient simples. Son mari, archéologue distingué, peignait sur des catalogues les armoiries que ses ancêtres avaient portées et numérotait patiemment leurs exploits. Elle le trompait secrètement et avec précaution, car elle ne goûtait l'amour que dans la sécurité et le confortable. Elle se servait de la bicyclette comme d'un sport favorable à ses joyeux desseins : ainsi le beau temps lui était indispensable pour commettre ses mignons péchés d'adultère dont elle n'emportait que des souvenirs ensoleillés.

Déjà son amant, la curiosité satisfaite et la fantaisie réalisée, commençait de connaître l'ennui que procure une maîtresse lorsqu'elle est bavarde et sans diversité. Fort occupé de ses affaires qu'il traitait sérieusement et de son ménage qu'il n'entendait pas troubler pour cette passade, son esprit cherchait et écartait tour à tour l'occasion d'une rupture dont ses sens ne voulaient pas encore. Berthe lui fournissait constamment cette occasion par les craintes qu'elle manifestait et qui trop souvent lui gâtaient son plaisir.

... Par ce bel après-midi de juin, les deux amants s'étaient retrouvés au chalet du garde. Berthe, le sang au visage, à demi dévêtue, relevait ses bras nus pour rajuster sa coiffure.

— Je suis toute dépeignée, dit-elle avec mélan-

colie, car elle détestait la peine et regrettait sa femme de chambre.

Paul, qui regardait ses tresses blondes, songeait à la chevelure noire de Germaine.

— On étouffe, reprit-elle. Ne peux-tu ouvrir la fenêtre? Il n'y a rien à redouter, n'est-ce pas?

— Rien, petite folle. Personne ne connaît plus ce pavillon. Personne ne passe plus ici.

Il poussa la croisée. Un peu d'air pur entra qu'il respira avidement. Rien ne fait apprécier le vent et l'espace comme d'être enfermé depuis deux heures avec sa maîtresse. Les feuillages de la forêt touchaient les persiennes et menaçaient d'envahir l'appartement. Ils se reflétaient dans un grand miroir placé en face du jour.

— Quand nous reverrons-nous? demanda Berthe en continuant de se recoiffer.

— Quand tu voudras.

— Aujourd'hui c'est lundi; veux-tu jeudi?

— C'est mon jour de consultation.

— Samedi?

— Je plaide à la Cour.

— Alors, de demain en huit?

— Je plaide aux assises.

— Tu plaides donc tout le temps?

— Souvent.

— Fais renvoyer tes affaires.

— Impossible.

— Tu préfères me renvoyer, moi.

— Oh! Berthe.

— Enfin, tu espaces.

Il répondit sur un ton presque irrité :

— Non, je n'espace pas. Seulement je suis occupé, je ne dispose pas comme toi de tous mes jours. Les femmes ne comprennent jamais ces choses-là.

Elle se tourna vers lui, le peigne en main, les cheveux répandus sur ses jolies épaules blondes que les agrafes de la chemise laissaient voir. Elle était charmante dans cette pose, et il n'y prêtait pas d'attention.

— Tu es fâché ?

— Non. Pourquoi ?

— Alors tu aimes toujours ta femme.

— Laissons-la, je t'en prie. Est-ce que je te parle de ton mari ?

— Tu le peux ; cela m'est égal. Est-elle toujours aussi belle ?

— Qui ?

— Germaine. Elle ne se doute de rien ?

Ces conversations où revenait le nom de sa femme l'énervaient, et il ne s'en cachait pas.

— Mais non, répondit-il. Elle ignore le mal.

— Tant pis pour elle ! Tu es sûr qu'elle ne se doute de rien ?

— Absolument.

Berthe revint se placer devant la glace et se remit au travail, tandis que son amant, autorisé par elle, allumait une cigarette et, assis dans un fauteuil, attendait sans patience qu'elle eût achevé sa toilette.

— J'ai peur de ses yeux, fit-elle après un instant, comme si elle était obsédée par ce sujet.

Il ne répondit pas. Cette insistance l'agaçait. Il revoyait les beaux yeux bleus dont on calomniait le tendre et pur regard.

— Tu sais, Paul, le danger, ce n'est pas mon affaire.

— Je le sais.

— J'aimerais mieux que tu ne sois pas marié.

— Ici nous ne nous en apercevons pas.

— Je ne dis pas. Mais j'ai peur de venir, et j'ai peur de m'en aller.

— Petite folle !

Ayant retrouvé quelque agrément à la vue de ses épaules, il l'embrassa pour la rassurer et se rassit le dos au jour, trouvant qu'elle était décidément bien longue et bien maladroite à rassembler ses cheveux. Germaine se peignait deux fois plus vite et sa chevelure était plus belle. Mais il n'entendait pas comparer son amour et son caprice.

— Oui, continuait Berthe, il y a des amants que le danger enflamme ; moi, il me glace.

— Vraiment ? demanda-t-il avec ironie.

Elle eut un sourire aigu :

— Je le cache pour te faire plaisir.

— Merci.

— Mais ta femme est toujours entre nous.

— Tu as la rage de l'y mettre.

Elle se retourna pour répliquer :

— Nous y pensons constamment tous les deux. Tu l'aimes et je la crains.

Puis, comme elle se rapprochait du miroir et se poudrait légèrement les joues avant de remettre

son corsage, il l'entendit pousser un cri strident qui le glaça d'effroi, et, se précipitant vers elle, il la reçut dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ? Voyons, Berthe.

Les yeux tournés, les deux mains sur la poitrine comme si elle étouffait, elle ne pouvait répondre. Enfin elle écarta un bras et montra la fenêtre :

— Là ! là !

Il la posa sur le lit et s'approcha de la croisée ouverte.

— N'y va pas ! cria-t-elle.

Mais sans l'écouter, il regarda et même se pencha au dehors :

— Tu es folle, il n'y a personne.

Mais il ne pouvait voir bien loin à cause des feuillages. Elle n'osait le rejoindre, elle tremblait de tous ses membres, et d'une voix d'enfant elle se lamentait :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Il revint à elle :

— Enfin parle, qu'as-tu vu ? Parle donc !

Elle articula péniblement :

— On va entrer…

Il comprit quelle peur la tenaillait, ferma la fenêtre et s'assura que le verrou était poussé.

— Maintenant parleras-tu ?

Affalée sur le lit, elle continuait de fixer la vitre avec effarement. Son visage au petit nez retroussé, fait pour la joie, portait mal cette émotion trop violente, et ses épaules, marquées de la chair de poule, s'humiliaient comme si elles attendaient les

coups. Elle n'était plus la jolie créature amoureuse, toute gaie dans les caresses, mais une pauvre loque humaine qui ne pouvait plus inspirer que de la pitié.

Il la dévisageait avec mépris, mais cette peur qui la déformait et qu'elle n'expliquait pas commençait à le gagner. Elle balbutia enfin :

— Ta... ta femme.

— Eh bien ?

— Ta femme est là. Elle nous a vus.

Il éclata de rire, mais son rire sonnait faux :

— Tu as perdu l'esprit. Ma femme est chez sa mère. Il n'y a personne ici.

Avec force elle répéta :

— Je l'ai vue, là, dans la glace.

— Allons donc !

— Je l'ai vue. Elle était pâle comme une morte. Elle me regardait.

Elle se cacha la figure dans les mains, comme si elle ne pouvait supporter ce regard.

— C'est impossible ! cria-t-il, voulant se convaincre lui-même, car le doute le gagnait. Tu as eu une hallucination. La peur qu'elle t'inspire t'a affolée.

Pour la troisième fois elle répéta :

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

Brusquement il marcha vers la porte :

— Je le saurai bien.

Elle se précipita vers lui pour l'empêcher de sortir :

— N'y va pas, je t'en prie. Elle est là. Elle nous attend. Elle nous tuera.

Mais il avait recouvré tout son sang-froid. Il se dégagea rapidement :

— Je veux savoir. Reste là. Tu ne risques rien. Je vais revenir.

— Ne me laisse pas seule !

Elle sanglotait. Il la repoussa et sortit. A peine fut-il dehors qu'elle courut remettre le verrou. Elle se protégeait elle-même avec la lâcheté de ceux qui tiennent à leur vie avant tout, dussent-ils pour la sauver abandonner au plus triste sort les êtres les plus chers. Puis elle acheva de se rhabiller, se pelotonna sur le fauteuil que son amant avait occupé et qu'on ne pouvait voir de la fenêtre, et attendit. Le bruit du loquet la fit tressaillir. Paul Ferrière, qui rentrait, se heurtait à la porte close.

— Ouvre, c'est moi, dit-il à travers la cloison.

Elle s'approcha et demanda :

— Tu es seul ?

Irrité de son retard et de sa couardise, il secoua la serrure. Elle se décida à retirer le verrou, et reçut son amant avec crainte. Elle inspecta le bois derrière lui d'un rapide coup d'œil, et d'une voix basse elle l'interrogea :

— Tu n'as rien vu ?

Il haussa les épaules :

— Rien, naturellement.

— As-tu bien cherché ?

— Je suis allé jusqu'à la maison. Nos bicyclettes sont toujours à leur place. Personne ne les a touchées. Enfin j'ai visité les jardins. De la terrasse

on voit assez loin sur la route. Rien, absolument rien. Tu as rêvé.

— C'est étrange, dit-elle.

L'enquête de Paul ne la rassurait pas. Lui-même, sans s'en douter peut-être, n'employait pas un ton bien convaincu. Après un instant elle murmura :

— *Elle* se sera cachée dans le bois. Elle t'a vu passer. Elle nous guette. C'est à moi qu'elle en veut.

Sans ménagement il la rudoya :

— J'ai fouillé le bois. Il n'y a personne, tu m'entends, personne ! Tu es absurde.

— Mais je l'ai vue ! je suis sûre que je l'ai vue.

— Non, tu ne l'as pas vue.

Craintive, elle garda le silence devant la colère de son amant. Elle épingla son chapeau canotier avec lenteur, comme pour gagner du temps, et sans s'approcher de la glace qui lui jouait de si terribles tours. Il la considérait avec ennui. Elle soupira :

— Je voudrais m'en aller.

— Eh bien, pars.

— Je n'ose pas.

Il se radoucit :

— Je t'accompagnerai jusqu'à la grand'route.

— On nous remarquera.

— Veux-tu que je parte le premier ?

— Oh non ! J'aurais trop peur de rester seule ici.

Il recommença de s'impatienter :

— Nous ne pouvons pourtant pas nous éterniser dans cette chambre.

A son tour elle le défia :

— J'ai eu bien tort d'y venir.

— Je ne t'y ai pas forcée.

— Tu me l'as demandé. Tu jouais la passion alors ?

Il ne répondit pas. Il venait d'entrevoir dans quelle basse querelle leur liaison allait finir. Se ressaisissant, il lui prit la main :

— Ne crains rien, petite Berthe, je te conduirai jusqu'au chemin d'Albigny. Il est très fréquenté, tu n'auras pas à redouter les revenants. Moi, je regagnerai Annecy par les Fins.

— C'est cela; merci, approuva-t-elle, attendrie et reconnaissante.

Comme ils partaient, sur le seuil il se retourna :

— Quand reviendras-tu ?

— Oh ! je ne reviendrai pas. J'ai eu trop peur.

— C'est bien.

Il n'insista pas, et même il la toisa dédaigneusement. Ces deux amants qui venaient d'échanger les plus ardentes caresses ne pensaient même pas, en se quittant, à se donner un dernier baiser. Leurs cœurs ne s'étaient pas livrés, et la première menace séparait leurs chairs.

Sur la route ils se firent de froids adieux sans gratitude du passé, sans allusion à l'avenir. Il demeura immobile au bord du talus, à la voir s'éloigner. Elle menait à la main sa machine, trop ébranlée encore pour tenir en selle. Elle ne se retourna pas.

— Pauvre caprice! songeait Paul. Il est bien mort. Et pour cela j'ai risqué mon bonheur!

Il revint à la maison de la Sapinière prendre sa bicyclette qu'il avait laissée. Un bouquet de fleurs des champs gisait par terre à côté. Déjà il l'avait remarqué à sa première sortie du pavillon. Il le ramassa : les fleurs en étaient fraîches encore, sans doute cueillies de quelques heures à peine. Et il refit la réflexion qu'il s'était déjà faite :

— Quand nous avons appuyé nos machines à l'arbre, ce bouquet n'y était pas, j'en suis certain. Quelqu'un est donc venu.

Inquiet jusqu'à l'angoisse maintenant qu'il était seul, il se posait à lui-même cette question douloureuse :

— Quelqu'un est venu. Serait-ce *elle*? et Berthe ne se serait-elle pas trompée?...

Sur la route d'Albigny, à mesure qu'elle s'éloignait de la Sapinière, Berthe reprenait goût à la vie. Après le village, elle remonta même sur sa bicyclette. Dans les intervalles des arbres le paysage lui souriait. Déjà le soir venait : les contours des choses que fondait la pleine lumière du jour s'accusaient davantage; le ciel, les eaux, les bois, les pentes des montagnes se nuançaient à l'infini. La beauté de la nature s'exaltait avant de mourir pour une nuit.

La jeune femme se laissait instinctivement pénétrer par la sérénité qui descend avec le soir sur la terre. Au lieu de regarder le paysage, il est vrai

qu'elle regardait les passants dont le nombre la rassurait. Mais elle ne demandait qu'à subir l'influence du beau temps. Après avoir redouté la tragédie et la mort, qu'il est doux de respirer un air balsamique et de rencontrer sur un grand chemin de placides visages de paysans !

Ses terreurs se dissipaient comme des nuées.

— Paul a peut-être raison, se disait-elle; c'est une hallucination que j'ai eue devant la glace.

Un petit frisson la parcourut encore au souvenir de cette hallucination. Devant la préfecture, elle évoqua le bon sourire d'entremetteuse qui ornait le visage de Mme Hétry : c'était un excellent procédé pour chasser les fantômes.

— Paul a raison, conclut-elle : j'ai rêvé. Suis-je bête de gâter mes meilleurs instants !

En entrant en ville elle croisa un jeune homme qui lui faisait la cour. Elle s'arrêta pour écouter ses fadeurs et se montra particulièrement aimable à son égard. En remontant sur sa machine, elle pensait :

— Paul est un plus joli garçon.

Tout à fait tranquillisée, elle redevenait tendre pour son amant et ne songeait plus à bouder son plaisir. Devant sa porte, elle regrettait la petite scène de la Sapinière :

— Paul est charmant. Je lui ai fait de la peine. Je réparerai.

Et repoussant tout souvenir importun, elle se procura sans plus attendre la certitude qu'elle n'avait rien vu.

IV

LE DOUTE

Paul Ferrière prit la route des Fins. Sensible d'habitude au plaisir de la course, à la volupté de l'air et aux colorations du paysage, il n'y prêtait aucune attention. Par instants il forçait de vitesse, puis il ralentissait brusquement. Cependant il tâchait de se raisonner :

— Berthe a toujours eu peur de ma femme. Je suis sûr que Germaine n'a pas quitté ses enfants de l'après-midi.

Il cherchait des arguments pour étayer cette affirmation :

— J'ai visité le bois, les alentours de la maison, les jardins. Je l'aurais vue. Elle n'aurait pas eu le temps de s'enfuir.

Un instant après, il se disait que ses recherches avaient été bien rapides pour être complètes. Cependant il n'était pas de ces faibles caractères qui s'apprêtent à subir les catastrophes avant qu'elles n'arrivent et semblent les hâter en les

prévoyant. Résolument il repoussa l'inquiétude et ne voulut plus discuter à l'avance un événement qu'il allait vérifier. En montant l'escalier, son angoisse le ressaisit malgré lui-même ; elle l'avait suivi tandis qu'il lui tournait le dos.

— Si c'était vrai, pourtant ! songeait-il, et son cœur battait. Si c'était vrai, que deviendrions-nous ?

Il aimait Germaine, non pas seulement de cette ardeur passionnée qu'elle lui avait inspirée au début de leur mariage, mais aussi, mais surtout de cette forte tendresse que les hommes d'action et de travail vouent à leurs compagnes lorsqu'elles partagent véritablement toute leur vie et semblent répandre autour d'elles cette paix, cette confiance, cette joie permanente par quoi la femme constitue et maintient le foyer et rend sa présence indispensable. Comment avait-il pu tromper cette créature incomparable de grâce et de loyauté ? Mais l'amour, si grand qu'on le suppose, supprime bien rarement chez l'homme le désir, — le désir subtil et vagabond qui naît d'un regard, d'une ligne du corps, de la démarche, et dont la violence est d'autant plus impérieuse qu'elle se sait elle-même passagère. A l'amour il faut joindre la raison et la volonté. Car notre désir convoite la terre entière, et quand nous sommes heureusement livrés à une passion qui nous élève, bientôt las du sublime, nous pensons à nous reposer de nos ascensions dans les passions qui nous avilissent.

Aux yeux de Paul Ferrière, sa liaison avec Berthe de Chéran n'était et ne pouvait être qu'un

caprice, un retour à ces anciennes habitudes galantes si difficiles à perdre une fois qu'on les a contractées, et susceptibles de revenir brusquement, en coup de folie, au cours des existences les plus tranquilles et les mieux régularisées. Là même est leur danger : nous sommes assurés de ne leur rien accorder de notre vie intérieure, et nous ne devinons pas quelle revanche elles prendront un jour en troublant notre mémoire et nos sens, et par eux jusqu'à notre cœur et notre cerveau.

Sur le seuil même de la porte, il s'informa de Germaine.

— Madame est là? demanda-t-il négligemment. Et il guettait la réponse avec un air indifférent. Affirmative, cette réponse tuait son doute.

Françoise, la bonne des enfants, entra dans de longues explications :

— Non, monsieur. Madame est sortie vers trois heures. Elle ne m'a pas dit où elle allait. Elle m'a chargée de conduire les enfants chez leur grand'mère.

— Bien.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle a peut-être fait des visites.

Tandis qu'il posait son chapeau, elle continuait :

— C'est des visites, pour sûr, qu'elle est allée faire. A cause de sa toilette, Monsieur comprend.

Il se raccrocha à cet espoir :

— Ah! elle avait une toilette de visite? Quelle robe?

— Sa robe blanche.

Il regarda sa montre. Germaine, amoureuse de son foyer, ne recherchait guère la vie mondaine, et il était invraisemblable qu'elle eût quitté ses enfants pendant plus de trois heures sans motif. Cette fois il avait raison d'être inquiet. Un grand malheur le menaçait, menaçait toute sa maison. Et il redoutait bien plus la douleur de Germaine que sa vengeance.

— Et les petits? demanda-t-il encore.

— Ils sont dans la chambre de Madame.

Assis sur le tapis, Jean et Claire se servaient pour leur amusement d'un jeu de constructions. Avec des traverses, des colonnes, des arceaux et des cubes le petit garçon élevait patiemment de singuliers édifices que sa sœur renversait en criant de plaisir. Ils ne s'interrompirent qu'une seconde à l'arrivée de leur père, et ce fut pour réclamer leur maman.

— Elle va venir, dit Paul qui s'installa auprès d'eux.

Dans son état d'anxiété il ne pouvait travailler. Instinctivement il cherchait un refuge où il savait le trouver, dans la présence de ses enfants. N'étaient-ils pas le lien indestructible et sacré qui les unissait pour toujours, sa femme et lui, qui subsisterait entre eux malgré toutes les divisions, qui survivrait même à leur amour et les retiendrait encore si leur amour devait sombrer dans cette crise?

Le temps passait. Germaine ne rentrait pas. Il partageait nerveusement les jeux des deux mioches

que ce renfort amusait, car c'était lui qui exécutait les plus belles constructions. Cependant son angoisse grandissait d'instant en instant.

Il n'admettait plus de doute.

— Berthe, pensait-il, ne s'est pas trompée. *Elle* sait.

Et déjà il préparait sa défense :

— Nous ne pouvons pas nous séparer. Je lui parlerai des petits. Elle me trouvera avec eux.

L'horloge marquait sept heures et demie. Il attendait sa femme depuis une heure. Une autre crainte peu à peu l'assaillait, et bientôt il ne souffrit plus que de celle-là :

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

Ne savait-il pas que dans son amour elle mettait sa vie entière ? Ne connaissait-il pas sa douceur, sa tendresse, sa faiblesse même, toutes ces qualités d'amoureuse qui la désarmaient devant la preuve de la trahison, et la devaient livrer aux mortelles suggestions du désespoir ?

— Si elle ne revenait pas !

N'y tenant plus, il se leva pour sortir à sa recherche, quand on sonna :

— C'est elle.

Il voulut prendre les deux enfants. Jean lui échappa et courut à la porte. Mais il garda, non sans peine, la petite Claire qui voulait suivre son frère aîné et qui criait en agitant les jambes :

— Maman ! veux maman !

Cependant il attendait, immobile, le cœur glacé. On n'avait pas allumé les lampes. Les crépuscules,

en juin, prolongent la durée du jour. Lentement l'ombre envahissait la chambre.

Tenant son fils par la main, elle entra. A cause du soir il voyait mal son visage et ne distinguait que la forme blanche de sa robe. Il se taisait.

— Bonjour, Paul, dit-elle la première, tout en embrassant la petite Claire qui se précipitait dans ses jupes.

Et s'approchant de lui, elle lui tendit son front comme elle faisait d'habitude. Il l'effleura des lèvres et murmura d'une voix étranglée :

— Bonsoir, Germaine.

Et il avait envie de la presser sur son cœur et de lui crier : « N'est-ce pas, Germaine, nous nous aimons encore? nous nous aimerons toujours? Rien ne peut plus nous séparer. Ne sais-tu pas comme je t'aime? » Il subissait la réaction de son angoisse. Dans la détente de ses nerfs, après une si cruelle incertitude, il éprouvait le besoin de s'attendrir, et s'étonnait que son bonheur ne fût pas brisé.

— Je suis en retard, expliquait-elle : je me suis arrêtée à l'église un instant.

Il l'écoutait comme si elle lui confiait son amour pour la première fois, et, malgré son propre trouble, il lui sembla que la chère voix tremblait un peu en prononçant ces simples paroles. Tout à l'heure, quand il l'avait embrassée, ne l'avait-il pas sentie tressaillir? Mais il avait à peine touché sa chair, et ne reconnaissait-il pas sa voix naturelle? Il n'osait pas encore se rassurer tout à fait et il acceptait la sécurité avec crainte.

Elle quitta son chapeau. Il interrogeait avidement ses traits que l'ombre recouvrait. On passa à la salle à manger.

— Gardons les enfants, lui dit-elle de son ton le plus ordinaire. Ils iront faire dodo après le dîner.

Elle installa elle-même Claire et Jean sur leurs chaises hautes et, non sans soulever des protestations, elle leur noua leur serviette autour du cou. La bonne voulut l'aider, mais elle s'y refusa :

— Laissez-moi, Françoise, je ne les ai presque pas vus cet après-midi.

— Tu as fait des visites? demanda-t-il.

— Oui, justement.

A la lumière de la lampe il vit enfin son visage et fut surpris de sa pâleur. Le sang qui avivait son teint de brune s'était retiré de ses joues. Morte, elle n'eût pas été plus décolorée. Mais ses yeux profonds qu'entourait un cercle noir avaient, au lieu de leur douce expression, un regard ferme qu'il ne lui connaissait pas. Devant ces changements qu'il observait, il fut repris de son doute :

— Elle sait, se dit-il. Elle se tait à cause des enfants.

Le dîner se passa presque sans conversation. De leurs petites voix pointues les enfants se chargeaient de remplir les intervalles de silence. Encouragés par le mutisme de leurs parents, ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations bruyantes et pénibles, et Jean finit par plonger les doigts dans un plat d'épinards. Se jugeant lui-même digne d'être grondé, il glissa autour de lui un regard sournois;

mais son père ne souffla mot, et sa mère l'embrassa en riant. Elle eut beaucoup de peine à empêcher Claire de l'imiter.

Paul, l'entendant rire, songeait :

— Je suis fou. Si elle savait, aurait-elle ce calme, cette gaieté ? Où donc aurait-elle pris le courage de se taire ?

Il l'avait toujours traitée en fillette, à cause de son cœur ingénu qui n'imaginait pas le mal et ne le comprenait pas. Aussi la supposait-il sans ressources et sans résistance devant les atteintes de la vie.

Maintenant qu'elle avait commencé de rire, elle ne pouvait plus s'arrêter. Et ses yeux étaient pleins de larmes. Elle s'agitait à droite et à gauche pour faire manger les deux petits et oubliait de manger elle-même.

Après le dîner elle prit Claire et Jean par la main :

— Embrassez votre père, leur dit-elle, et venez vous coucher.

Elle les conduisit dans leur chambre et aida leur bonne à les déshabiller. Paul se retira dans son cabinet de travail, alluma une cigarette, parcourut les journaux de la veille et les rejeta sans remarquer leur date, avec cette réflexion méprisante :

— Ils disent toujours la même chose.

Il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider le lendemain. Mais il ne réussissait pas à fixer sa pensée. Un visage pâle, si émouvant dans

sa pâleur, s'interposait entre les papiers et son regard :

— Qu'a donc Germaine ce soir, si elle ne sait rien? Et si elle sait, pourquoi garde-t-elle le silence? Tout à l'heure, quand elle reviendra me dire bonsoir, — si elle revient, — j'aurai mon explication. Jusque-là encore je demeurerai dans l'incertitude, et cette incertitude me pèse horriblement... Je ne puis penser à autre chose.

Il ferma le dossier et attendit. Il ne se souvenait plus de Berthe de Chéran. Il ne s'inquiétait que de Germaine, de son bonheur, de leur amour. La porte qui s'ouvrit le fit tressaillir. Germaine entra. Le plus naturellement du monde elle parla des enfants qui trottaient par la chambre en chemise de nuit, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à mettre au lit. Il répondait brièvement, comme s'il prévoyait une autre conversation. Par les fenêtres ouvertes entrait l'air frais du soir.

Elle refusa le fauteuil qu'il lui offrit, en disant :

— Je vais me coucher, je suis un peu lasse. Adieu, Paul.

De nouveau elle vint à lui et lui tendit son front. De nouveau, n'osant pas l'étreindre sur son cœur avec toute sa tendresse que jamais il n'avait sentie plus vivace, il se contenta de l'effleurer des lèvres. Et de nouveau il lui sembla qu'elle tressaillait à ce contact.

Demeuré seul dans son cabinet de travail qui était vaste et prenait jour par deux fenêtres à balcon, il se promena quelques instants de long en

large. La lumière le fatiguait; il éteignit la lampe et vint s'accouder à la balustrade de fer. La petite ville s'endormait paisiblement. De rares promeneurs traversaient la rue et disparaissaient sous les arcades. Dans le silence, leurs pas retentissaient sur les pavés sonores, puis la tranquillité qu'ils avaient troublée recouvrait de nouveau comme un duvet moelleux la cité entière. Entre les toits des maisons frissonnaient les étoiles. De biais, le jeune homme pouvait apercevoir les platanes de l'avenue du Pâquier dont l'énorme feuillage en boule se détachait en masse compacte et noire sur le ciel moins foncé. Des bouffées d'air léger montaient jusqu'à lui et lui apportaient la fraîcheur des eaux voisines et des montagnes lointaines.

— Comme il ferait bon vivre ce soir!... songeait-il. Comme il ferait bon vivre sans le doute qui m'étouffe !...

Tant de soirs de printemps et d'été il avait respiré à cette fenêtre, ayant Germaine auprès de lui. Ils se voyaient à peine dans l'obscurité, mais ils parlaient de leur amour, de leur vie commune, des enfants. Elle communiquait à leurs causeries son charme d'honnête candeur. Ces heures douces, ces joies pures, ne renaîtraient-elles pas?

— Pourquoi ne renaîtraient-elles pas? Germaine n'est sûrement pas venue à Annecy-le-Vieux. Elle ne sait rien. Comment, si elle savait quelque chose, si elle nous avait surpris, eût-elle gardé son sang-froid? Elle m'aime comme seules les femmes peuvent aimer. Son amour est néces-

saire à sa vie ; il est le sang de son cœur. Mais elle est intransigeante dans ses affections. Elle ne raisonne pas, elle ne réfléchit pas. Elle ignore que la tendresse d'un homme est différente de la sienne. Souvent je la plaisantais sur son inflexible rigueur pour les hommes ou les femmes qui se conduisaient mal, et qu'elle confondait avec simplicité dans la même réprobation. Je connais son âme droite et fière. Si elle savait, elle ne voudrait rien entendre. Comprendre, c'est déjà pardonner à demi. Elle ne comprendra jamais que mon amour n'a pas diminué pour elle, et que ce maudit caprice n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'une partie de chasse ou de tennis.

Il se rappela, pour y chercher une excuse, les propos que tenait M. Artène au bal de la Préfecture, la nuit même où Berthe de Chéran, avec ses épaules rondes et sa peau blanche, avait provoqué son désir :

— *Un bon mari peut être infidèle... Une femme peut pardonner à son mari... Quelquefois elle l'aime davantage encore.*

Puis il se souvint du joli dédain que Germaine manifestait pour ces théories :

— *La vie est si simple,* disait-elle, *surtout quand on est heureux...*

Oui, la vie était simple. Le bonheur était installé dans sa maison. Et lui-même avait entrepris de l'en chasser. Il s'emporta contre sa maîtresse qu'il ne désirait plus :

— Cette petite créature m'avait averti, à cette

même soirée qui joue dans ma destinée un rôle imprévu : « *Prenez garde. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.* » La vengeance ne se serait pas fait attendre : Germaine ne serait rentrée ici que pour emmener ses enfants. Nos enfants !... Elle est restée, — donc elle ne sait rien.

La logique lui imposait cette conclusion. Et la logique ne le rassurait pas. Il n'éprouvait à l'endroit de sa liaison, qu'il considérait d'ailleurs comme rompue, que cette contrition très imparfaite qu'inspire au pécheur la crainte de l'enfer et au voleur la crainte de la prison. Les conséquences inattendues qu'elle risquait d'entraîner lui paraissaient hors de proportion avec la médiocre importance qu'il lui attribuait. Comme s'il nous était donné de mesurer les résultats de nos passions et de fixer nous-mêmes, à notre fantaisie, leur degré de gravité, leur force et leur durée ! Ainsi que la plupart des hommes, il traitait avec indulgence les choses de la chair quand ce sont des hommes qui en tirent leur plaisir. Il redoutait la blessure que la découverte de cette passade pouvait causer à Germaine, et il se demandait avec angoisse si cette blessure ne serait pas mortelle. Mais, de remords véritables, il n'en avait pas. Il ne désirait plus sa maîtresse, et il n'avait pas cessé d'aimer Germaine. Que celle-ci ne sût rien et tout rentrait dans l'ordre.

Il se remit à raisonner, et cette fois il le fit dans un sens différent :

— Ma femme est sortie à trois heures, pour rentrer à sept heures et demie. Elle devait aller chez sa mère avec les enfants. Elle a changé de projet. Elle ne passe jamais tout un après-midi sans les enfants. J'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'elle ne rende pas trop tardivement les visites qu'on nous fait. Elle est donc allée à Annecy-le-Vieux. Elle sait. Mais pourquoi garde-t-elle le silence ?

Il ne pouvait se débarrasser de son doute. Et ce doute lui pesait comme un manteau de plomb sur les épaules. Il s'attendait, en rentrant, à la sécurité parfaite, ou bien à quelque scène douloureuse de désespoir et de colère, ou, pis encore, au départ de sa femme, et voici qu'il ne rencontrait ni l'une ni l'autre des éventualités qu'il prévoyait. A cette prolongation de l'incertitude il n'était pas préparé. Ne parvenant pas à s'expliquer la conduite de Germaine dans le cas où elle connaîtrait sa trahison, il crut, il voulut croire à une ignorance qui le favorisait. Las d'agiter de stériles arguments, il se coucha, décidé à dormir sur cette conviction. Vainement il poursuivit le sommeil. A deux reprises, il se leva. Pieds nus, à pas de loup, il vint à la porte de la chambre voisine qui était celle de sa femme. Retenant son souffle, il écouta. La première fois, il s'imagina percevoir des sanglots étouffés. La seconde, il se persuada de son erreur. Au matin, il s'endormit lourdement.

Quand il se réveilla, il se leva en hâte pour se rendre au Palais où il plaidait. En déjeunant il

demanda des nouvelles de Madame à la bonne des enfants.

— Madame, répondit Françoise, a un peu de migraine. Mais elle pense se lever pour déjeuner.

— Bien.

Il rentra en retard, fatigué de sa plaidoirie qu'il n'avait pas suffisamment préparée et qui lui avait ainsi réclamé un effort plus violent et une étude plus rapide. Germaine l'accueillit avec son clair sourire accoutumé. Elle s'excusa de sa mauvaise mine. Elle avait sa pâleur de la veille, et le cercle noir qui entourait ses yeux s'était encore élargi. Rien n'était changé dans leur vie, et leur bonheur était mort.

V

L'ENQUÊTE

Les jours se succédaient, pareils, monotones et paisibles. Paul Ferrière continuait de plaider et ne quittait guère son cabinet de travail que pour se rendre au Palais. Germaine continuait de bien tenir sa maison et de s'occuper de ses enfants.

Mme Marolaz, qui les épiait et qui même avait convié ses bonnes amies au spectacle d'une catastrophe, se désespérait de cet accord et acceptait avec acrimonie sa déconvenue. Elle en fit Mme Hétry confidente.

— Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle, cette Madame Ferrière aussi lâche. Elle a eu peur, c'est évident, peur du scandale, de la séparation, peut-être aussi d'un changement de situation. Car son mari gagne au barreau beaucoup d'argent. Le monde est bien mauvais, madame. Il y a encore des intelligences, il n'y a plus de caractères.

Mais l'adroite préfète, qui, dans sa carrière déjà longue, avait favorisé nombre d'amours illégitimes,

ne partagea nullement la manière de voir de sa subordonnée et lui recommanda plus de calme.

— Je suis ravie pour ma part de cette solution, lui expliqua-t-elle. Je déteste ces sottes vengeances par quoi les époux trompés manifestent leur ressentiment. Notre temps n'aurait-il qu'introduit plus de résignation et de philosophie dans les mésaventures conjugales que déjà, pour me servir d'une expression de mon mari, il se serait affirmé dans l'histoire comme un âge de progrès et de civilisation.

— Cette Berthe de Chéran, objecta Mme Marolaz, ne sera pas punie de son dévergondage. Songez à tout le profit que le gouvernement eût tiré de cet esclandre réactionnaire.

Mme Hétry ne se laissa pas ébranler :

— Les mœurs légères n'ont pas d'opinion politique. Pensez-vous que ces amants conspiraient à leurs rendez-vous ? Cette maudite politique se fourre déjà partout. Il devient très difficile de donner un grand dîner ou une garden-party, quand on ne veut pas se contenter du monde officiel. Car le monde officiel, il vient en masse.

— C'est quelque chose, fit Mme Marolaz qui commençait de trouver que les courtisans ne sont pas sans mérite.

— Sans doute, c'est quelque chose, reprit la préfète aveuglée par son snobisme mondain. Mais on est sûr de l'avoir. Alors, vous comprenez, ce n'est pas intéressant : c'est comme un repas de corps. Si j'invitais les de Chéran et les Ferrière à

ma prochaine garden-party? Moi, je suis pour le pardon, pour le pardon réitéré, persistant, systématique.

— Je vous admire, madame.

— Ne m'admirez pas, je vous en prie. A Paris, tout le monde est pour le pardon. Vous comprenez : c'est bien plus commode.

— Je ne suis qu'une pauvre provinciale, gémit Mme Marolaz qui était vexée.

Mme Hétry ne tint de ce dépit aucun compte et revint sans détour au projet qu'elle formait :

— Pensez-vous qu'ils acceptent mon invitation?

— Qui?

— Les de Chéran et les Ferrière. Ce serait piquant s'ils l'acceptaient : comprenez-vous? Et si l'on répandait ce bruit en ville, ce jour-là les jardins de la préfecture seraient trop petits.

Du coup, le visage de Mme Marolaz se rasséréna. Ses narines, qui étaient larges, se gonflèrent comme une voile au vent favorable. Son respect pour Mme Hétry reçut un accroissement immédiat.

— En effet, approuva-t-elle, le spectacle en vaudrait la peine.

La préfète jeta sur sa compagne un coup d'œil rapide et clairvoyant, et, jugeant que sa confidence était bien placée et que sa matinée ne manquerait pas d'obtenir un vif succès de curiosité, elle se hâta de reprendre son attitude habituelle de bonté complaisante et pacifique :

— Oh! je suis assurée que ces dames se ren-

contreraient sans embarras. Je ne voudrais pas leur causer la moindre peine ; j'en éprouverais un véritable chagrin. Mais, pour moi, il ne s'est rien passé. Madame Ferrière ignore toujours la liaison de son mari.

Stupéfaite, Mme Marolaz donna dans le piège :

— Pourtant nous l'avons vue sur la route d'Annecy-le-Vieux.

— Elle ne sera pas allée jusqu'au bout de son chemin ; ou bien elle n'aura pas découvert leur retraite. Comment expliqueriez-vous, sans cela, sa conduite actuelle ?

— Mais, par l'intérêt, par la crainte du monde.

— Madame Ferrière a trop de fierté pour s'inquiéter de l'un ou de l'autre. Regardez-la ; elle est d'ailleurs fort agréable à regarder.

Mme Marolaz fit exactement la réponse qu'attendait la préfète :

— Enfin nous saurons leur secret à votre matinée. Si ces dames se serrent la main, je me serai trompée décidément.

— Oui, vous vous serez trompée.

Mme Marolaz lui lança un regard de défi :

— Je gage que Madame Ferrière refuse la main de Berthe de Chéran, ou que celle-ci évite de rencontrer la première.

— Nous verrons.

Sur ce pari, ces dames se séparèrent. Toutes deux emportaient de leur entrevue une figure radieuse. Mme Marolaz escomptait une revanche, et

pensait voir de ses yeux le triomphe public de la vertu sur le vice. Quant à Mme Hétry, elle songeait à étendre ses listes d'invitations pour sa matinée dont le succès était assuré.

Paul Ferrière ne parvenait pas à éclaircir son doute. La conduite de sa femme aurait dû le convaincre, mais il la voyait dépérir. Elle ne se plaignait d'aucun malaise. Quand il invoquait sa croissante maigreur et sa pâleur persistante pour la prier de consulter le médecin, elle protestait avec énergie :

— Je n'ai rien, je t'assure que je n'ai rien. C'est la chaleur qui m'éprouve peut-être. Mais je me sens forte.

Il ne pouvait lui arracher d'autre réponse. Et parfois il songeait, avec l'étonnement de découvrir une force d'âme qu'il ne soupçonnait pas :

— Elle mourra de son secret plutôt que de se plaindre.

A ces heures-là sa tendresse pour Germaine s'élargissait, et il se méprisait de l'avoir trahie pour un misérable caprice des sens dont il gardait à peine le souvenir. Quel pauvre mérite a la fidélité d'un homme heureux dans ses amours! Et de cette fidélité il n'était même pas capable. Pourquoi tant exiger de la vertu des femmes, pour se livrer soi-même à toutes les folies du désir? Quelle raison, quelle volonté montrait-il dans la direction de la vie, lui qui avait accepté de créer une famille et qui avait rencontré l'idéale compagne, celle

dont la possession ne produit pas la satiété et augmente la paix intérieure?

Puis sa nature un peu légère et que le malheur ou les difficultés matérielles n'avaient pas mûrie intervenait dans ce débat qu'il soutenait avec sa conscience, et, chassant toutes ces graves réflexions qui l'attristaient, préférant une solution plus favorable dans sa simplicité même, il se persuadait de la parfaite ignorance de Germaine.

— C'est vrai, se disait-il, la chaleur l'éprouve. Chaque année, dans cette saison, elle a besoin de respirer le bon air de la campagne. Nous nous installerons bientôt à la Sapinière.

Cependant il n'osait pas le lui proposer. Aucun d'eux ne prononçait le nom d'Annecy-le-Vieux. C'était la preuve qu'il se flattait d'une sécurité à laquelle il ne croyait pas. Et il se plongeait dans le travail comme dans un bain d'oubli.

Il retrouva un peu de confiance en s'apercevant que Berthe de Chéran le recherchait de nouveau. Elle recommençait de passer sur sa bicyclette à l'heure d'ouverture des audiences. Il la vit aux assises où il défendait un bûcheron italien accusé sans preuves suffisantes d'avoir assassiné son patron dans la forêt de Doussard, et publiquement elle le félicita du verdict d'acquittement. Il en tira cette conclusion :

— Elle a cessé de trembler. Donc elle avoue elle-même son erreur. Son imagination seule nous a joué de méchants tours au chalet du garde. Peureuse comme je la connais, elle ne consentirait pas

à me revoir si elle savait avec certitude que ma femme est informée de notre liaison.

Pour mieux se convaincre d'une vérité aussi agréable, il résolut d'obtenir une rétractation de la bouche même de son ancienne maîtresse. Il choisit l'heure à laquelle, le mois précédent, elle le recevait et fermait sa porte à tout autre visiteur, et se rendit à la villa qu'elle occupait dans le faubourg des Balmettes. Pendant le parcours il lui semblait qu'il trahissait de nouveau Germaine, et il n'évita de se mépriser qu'avec ce sophisme aggravé d'un terme de droit :

— C'est à cause d'elle que je fais cette enquête.

Berthe de Chéran le reçut avec un joli sourire sur ses lèvres sensuelles.

— Vous, dit-elle : quel plaisir !

Il était gêné comme un complice, elle coquette comme une amoureuse.

— Eh bien! reprit-elle comme il se taisait, nous l'avons échappé belle!

Son petit nez retroussé, les fossettes de ses joues pleines, le frétillement de son corps, tout ce gentil spectacle qu'elle lui offrait était rassurant. Enfin elle lui fournissait l'occasion immédiate de se rassurer.

— Vous vous étiez trompée, n'est-ce pas, Berthe? murmura-t-il.

Avec une maladresse qui tenait à la fausseté de leur situation, il cessait de la tutoyer, mais l'appelait par son prénom.

A son air plus encore qu'à sa question, elle devina

le but de sa visite et, froissée dans son amour-propre, elle résolut de le tourmenter :

— Vous êtes venu pour que je vous le dise?...

— Je suis venu pour vous voir.

— Je ne vous le dirai pas.

Il reprit sur un ton agressif :

— Vous avez rêvé dans le chalet du garde. Vous n'avez vu personne à la fenêtre.

— A la fenêtre, non, mais dans la glace, oui.

— C'était une hallucination.

Elle avait écarté l'image terrifiante, dès le lendemain du jour où elle lui était apparue, en apprenant que les Ferrière menaient leur vie accoutumée sans aucun changement dans leur intérieur. Car elle détestait la réflexion et le souci. Le danger écarté, elle ne songeait plus qu'au plaisir. Mais elle n'était pas une femme d'imagination, et elle le savait. Seule la réalité de la joie et de la douleur la touchait profondément. Elle ne s'était pas trompée au chalet du garde; elle avait bien vu le reflet de Germaine Ferrière dans la glace. Et pourtant il fallait qu'elle se fût trompée, puisque les événements infligeaient un démenti à ses yeux.

— Une hallucination? dit-elle. Admettons-le. Cependant votre femme est allée ce jour-là à Annecy-le-Vieux.

— Comment le savez-vous?

— Madame Hétry et Madame Marolaz l'ont rencontrée devant la préfecture.

— Vous êtes sûre? Elles lui ont parlé?

— Mais oui, elles l'ont interrogée sur le but de sa promenade.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle allait vous rejoindre à la campagne.

— Ces dames vous l'ont dit ?

— Madame Hétry me l'a répété bonnement, sans malice. Quant à Madame Marolaz, elle nous croyait perdus et ne nous pardonne pas d'être sauvés.

Il conclut pour lui-même, et sans prendre garde à sa partenaire :

— Elle sait.

Berthe, qui ne voulait pas admettre cette évidence, se fâcha :

— Mais non, elle ne sait pas. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! Admettrez-vous qu'elle nous ait vus et garde le silence ?

— Il le faut bien.

— Allons donc ! Il n'y a pas une femme au monde, pas une, vous entendez bien, capable de se taire ainsi. Mais regardez donc votre femme : elle est de celles qui vont tout droit leur chemin et ne comprennent pas qu'on s'en écarte. Jamais vous ne leur ferez entendre raison, à celles-là. Elle eût refusé de vous recevoir et vous eût enlevé ses enfants, même si elle ne vous aimait pas. Or elle vous aime.

— Vous n'en savez rien.

— Oh ! par exemple. Mais, mon cher, il suffit de l'avoir vue une seule fois avec vous. Elle vous

adore. C'est abominable de tromper une femme adorable qui vous adore!

Et Berthe, lui jetant cette boutade inattendue, éclata de rire.

— C'est vous qui me le reprochez.

— Pourquoi pas? Moi, je trompe un mari cacochyme ; ce n'est pas la même chose. Vous, vous trompez la plus belle et la plus exquise créature.

Il se leva brusquement.

— C'est assez, dit-il.

Craignant de l'avoir froissé par ses railleries, elle se précipita sur son amant et se serra contre lui comme une chatte en quête de caresses :

— Paul, je suis méchante. Embrasse-moi.

— Non.

— Si, si, si. Ne vois-tu pas que je suis folle de joie?

Il chercha à se dérober, mais elle le poursuivit. Il effleura sa joue par politesse.

— Écoute, dit-elle. Germaine a eu des soupçons, mais elle n'a rien surpris. Elle est peut-être venue, mais elle n'a rien vu dans la glace. A contre-jour on voit très mal. Maintenant elle est rassurée pour longtemps. Il n'y a rien à craindre. Quand nous reverrons-nous?

Il fit un geste évasif :

— Je suis très occupé en ce moment.

— J'ai cessé de plaire?

— Mais non.

— Tu as peur de ta femme?

— Je déteste que vous me parliez d'elle.

Elle s'étonna :

— Tu es venu ici pour cela.

— Adieu, madame.

Mais elle n'acceptait pas si facilement la rupture. Elle aimait le jeune homme à sa manière, qui était galante, et n'entendait pas se priver de son plaisir maintenant que le danger était passé. Voyant Paul irrité, elle se fit minaudeuse et rampante pour le reconquérir :

— Nous avons passé de beaux jours ensemble, Paul. Ne t'en souviens-tu pas? De beaux jours de soleil. Ne reviendront-ils pas?

Elle tint d'autres propos encore qu'elle croyait plus persuasifs. Mais il ne répondait rien à ses avances et gagnait la porte. Comme il allait sortir du salon, abdiquant tout amour-propre, elle lui prit la main et la baisa :

— Ne pars pas ainsi, Paul.

— Il le faut bien.

— Ne suis-je plus à toi?

Découragée, elle murmura, comme il la saluait :

— Écoutez. Venez à la garden-party de la préfète. Venez-y seul, si vous le pouvez. Je suis invitée. Peut-être serez-vous en de meilleures dispositions... C'est un endroit qui nous porte bonheur.

Mais il ne voulut pas prendre d'engagement. Et dans l'escalier il était résolu à rompre toutes relations avec sa maîtresse :

— Je n'irai pas à la préfecture, se disait-il. Je ne veux pas la revoir. Comment ai-je pu l'aimer?

Il ricana en imaginant la sorte d'amour qu'elle lui inspirait :

— Oh! l'aimer!

Cependant il est imprudent, lorsqu'on est jeune, d'évoquer des images de sensualité pour provoquer en soi le mépris des sens. Paul Ferrière dut le reconnaître bientôt. Il mit de la complaisance à se souvenir. Puis d'un coup de volonté il chassa toutes ces tentations, et, péniblement libéré, il recommença de penser à Germaine :

— Je n'aurais pas dû venir. Je n'ai rien appris et ma démarche est encore une trahison. Chère Germaine, je ne sais pas l'aimer comme elle mérite d'être aimée. Elle meurt du secret qu elle garde. L'amour seul le lui arrachera, et je ne sais pas l'aimer...

VI

LA RENCONTRE

Quand Paul rentra, Mme Ferrière écrivait une lettre, non sans peine, sur la grande table de la salle à manger. La petite Claire, assise sur ses genoux, endormait une poupée qu'elle berçait avec vigueur. Jean, coiffé d'un képi et prudemment affublé d'un tablier qui lui remontait jusqu'au cou, barbouillait, dans ce travestissement guerrier et domestique ensemble, les gravures de mode d'un catalogue hors d'usage, à l'aide d'un pinceau qu'il plongeait successivement dans un verre d'eau et, au hasard, dans sa boîte de couleurs. Il donnait force détails sur sa peinture, et sa sœur réclamait le silence, de sorte qu'ils échangeaient entre eux, par intervalles, des propos dépourvus d'aménité.

Paul regarda ce tableau de famille auquel il ne manquait vraiment qu'un sourire de Germaine pour exprimer le bonheur. Mais Germaine ne souriait plus. Il frémit à la pensée de tout ce qu'il avait failli perdre, et par sa faute.

— Comment peux-tu écrire? dit-il à sa femme.

— J'ai l'habitude.

Elle leva sur lui ses yeux bleus chargés d'ombre et continua sa lettre.

— A qui écris-tu?

— A Madame Hétry, qui nous invite à sa matinée de samedi prochain.

— Tu refuses?

— Non, j'accepte.

— Quelle idée! Je n'ai pas le temps et tu n'aimes pas le monde.

Elle quitta la plume, se débarrassa de Claire doucement et défendit son opinion; à l'ordinaire elle consultait son mari et se rangeait à ses avis sans les discuter :

— La préfecture te confie des affaires et Madame Hétry insiste avec beaucoup de politesse. Toute la ville y sera. Nous ne pouvons guère nous dispenser d'y aller aussi.

— C'est fort ennuyeux.

— C'est bientôt passé. Quelle raison donner pour nous abstenir?

— Notre installation à la campagne, par exemple.

— Tu ne peux quitter Annecy qu'au mois d'août.

Ils furent interrompus brusquement par un petit accident facile à prévoir. Claire, profitant de la distraction maternelle et voulant prendre part aux travaux artistiques de son frère, avait renversé le verre d'eau, et la table était inondée.

Paul se fâcha :

— Ces enfants, dit-il, sont insupportables.

Et, dans une réaction nerveuse qui lui enlevait toute patience et toute justice, il frappa le petit Jean qui se mit à hurler :

— Je n'ai rien fait!

Germaine, déjà levée, prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de son corps sans dire un mot. De son regard droit, elle fixait son mari. Il lui avait déjà vu cette expression de fermeté. Furieux contre lui-même, il sortit de la chambre.

— Papa méchant! dit Jean qui n'avait pas eu de mal et qui avait compris, avec cette astuce particulière aux enfants, la division de ses parents.

A sa surprise, sa mère le gronda :

— Quand nous parlons, vous devez vous taire et rester tranquilles.

Le petit garcon protesta :

— Puisque c'est Claire...

Et la fillette, modestement, revendiqua sa responsabilité :

— C'est moi.

Leur maman joignit leurs petites mains et les expédia en mission pacifique :

— Allez tous les deux embrasser votre père...

Paul gâta ses enfants toute la soirée. Quand ils furent couchés, il retint sa femme qui ne veillait plus guère dans son cabinet.

— Écoute, dit-il : veux-tu que nous nous installions tout de suite à la Sapinière? Tu me le demandais il y a quelque temps.

Étonnée, elle le regarda :

— Ne dois-tu pas attendre les vacances?

— Mes plus grosses affaires sont plaidées. Et puis, avec ma bicyclette, il m'est facile de venir en ville. Tous les jours, si c'est nécessaire. Le soir, nous respirerions un air pur. Te souviens-tu de nos belles heures de l'an dernier? Tu mettais un châle et nous restions tard sur la terrasse. Le lac nous apparaissait comme une nappe d'or, au crépuscule.

— Oui, répondit-elle, et ses beaux yeux s'emplirent de mélancolie.

La croyant ébranlée, il ajouta l'argument qu'elle-même avait employé pour le convaincre :

— Claire et Jean seraient si bien à la campagne. Ils prendraient des joues rondes et roses.

Elle ne fit aucune objection.

— Comme tu voudras, dit-elle sans émotion, mais sans sécheresse.

— Nous partirons bientôt, n'est-ce pas?

— Quand tu voudras.

— Alors, cette semaine?

— Cette semaine? reprit-elle sur un ton interrogatif. Il nous faudrait revenir pour la matinée de Madame Hétry.

— Rien ne nous oblige à accepter son invitation.

— Ma lettre est déjà partie; je l'ai expédiée tout à l'heure.

— Envoie un billet d'excuse.

— Il est trop tard.

Il se tut, découragé. Il voulait à tout prix empêcher sa femme de rencontrer Berthe de Chéran, et

se heurtait à une volonté précise qui l'inquiétait et dont il ne s'expliquait pas le but.

— Elle agit, se disait-il, comme si elle ne savait rien. Or, elle sait. Que dois-je penser?

Les poursuites de sa maîtresse l'énervaient, et sa femme l'attirait comme une énigme. Il se sentait en présence d'une force mystérieuse et se demandait si l'amour ne réservait pas à ses élus un domaine secret et sublime que Germaine connaissait et que lui-même ignorait. Et il commença de mépriser les caprices de ses sens et les théories indulgentes par lesquelles il se disculpait.

La matinée de la préfète passionnait Annecy. Quand la vie somnolente des petites cités s'éveille, elle se découvre des ardeurs toutes neuves et des forces qu'un long repos a réparées. Les dames de la société, stylées par Mme Marolaz qui vraiment n'avait pas ménagé sa peine durant les derniers jours et n'avait pas craint de multiplier les visites et les sous-entendus, étaient la proie d'une curiosité d'autant plus lancinante qu'elles n'osaient l'exprimer que par allusions. Et le même dialogue s'échangeait d'un bout de la ville à l'autre :

— Irez-vous à la préfecture?

— Mais certainement.

— Madame Hétry reçoit si bien

— A la perfection. Chez elle, on est assuré de se divertir.

— A-t-elle lancé beaucoup d'invitations?

— On le dit. La noblesse y viendra.

— Ah ! la noblesse y viendra ?

— Mais oui. La noblesse, le barreau, la magistrature, l'armée, etc.

— Très bien, très bien...

Ces rumeurs favorables, par le canal de Mme Marolaz, parvenaient à Mme Hétry qui se préparait, comme un grand capitaine, non plus à une bataille au succès incertain, mais à une éclatante victoire. Elle entendait la célébrer avec pompe et expédiait ses fourriers chez les meilleurs fournisseurs. Ne fallait-il pas offrir à ses invités les chefs-d'œuvre de la pâtisserie et de la confiserie, avec le spectacle de la rencontre sensationnelle que sa diplomatie avait amenée ? Enfin le Tout-Annecy, réuni par ses soins, éluciderait publiquement ces deux points fort importants de la chronique locale, et jusqu'à présent sujets à controverse : M. Paul Ferrière était-il, oui ou non, l'amant de Mme de Chéran ; et Mme Ferrière avait-elle, oui ou non, surpris les deux amants en flagrant délit ?

Au jour dit, chacun s'en alla de bonne heure à son poste, c'est-à-dire aux jardins de la préfecture. Il s'agissait d'arriver à temps, c'est-à-dire de devancer Mesdames de Chéran et Ferrière. Leur entrevue déciderait de tout l'intérêt de la matinée. Comment ne pas être là pour un tel coup de théâtre ! Et l'on bravait le soleil de juillet qui, malgré les feuillages épais des platanes, chauffait l'avenue d'Albigny, et l'on descendait de voiture le sourire aux lèvres et les joues animées, en grand appareil, car toute représentation commande à la femme une toilette

spéciale conforme à son importance, et celle-ci ne dominait-elle pas la saison mondaine?

Mme Hétry accueillait ses hôtes avec cette modestie, cette indulgence et ce parti pris de vanter chacun sans mesure qui lui valaient un renom d'intelligence et de bonté. Mme Marolaz, en lieutenant fidèle, l'assistait dès la première heure; ses petits yeux qu'allumait la convoitise éclairaient toute sa figure osseuse, sèche et pointue. Sûre de son fait, elle avait, en femme pratique, décidé la préfète à mettre un enjeu dans la partie engagée, et c'était l'avancement de son fils : le jeune conseiller serait proposé au choix si Mme Ferrière refusait la main de Mme de Chéran. Mais elles tenaient secret le pacte qui les unissait.

Berthe de Chéran arriva la première, escortée de ses deux témoins qui étaient son mari et M. Artène. Elle avait ramassé ce dernier sur la route et cherchait à s'en faire un allié, car elle le savait fort bavard et répandu dans le monde. Dès son entrée, elle fut examinée du chapeau aux bottines, et l'on s'accorda à reconnaître son bel équipement. Elle avait pour armes une robe de linon mauve que garnissaient des losanges de fine dentelle et, sur la tête, une capeline de paille noire ornée de longues plumes qui jetait une ombre légère sur son visage. C'était discret, sobre, élégant, comme il sied à une toilette de combat. On devinait très suffisamment, pour peu qu'on eût l'œil exercé, les formes gracieuses et arrondies de ce corps adroit qui, par un merveilleux artifice, trouvait le moyen

de paraître à la fois mince et potelé ; et les hommes, avec le regret de n'y avoir point participé, excusaient les péchés dont les femmes accusaient sans miséricorde cette chair peut-être coupable, mais certainement savoureuse.

— Comme vous êtes aimable, chère madame, disait Mme Hétry, d'embellir de votre présence ma petite fête !

— Je ne me prive pas volontiers d'un plaisir, répliqua Berthe.

Le mot fut trouvé charmant par les uns, et jugé bien audacieux par les autres. La jeune femme sentait autour d'elle une atmosphère orageuse. A défaut de courage, elle avait l'insolence de sa caste. Au milieu de toutes ces mines curieuses et sévères son petit nez se retroussait d'un air de défi. Elle faisait bonne contenance ; en réalité, elle tremblait de peur. De méchants bruits l'avaient informée de la présence des Ferrière à la préfecture et de l'importance que la ville y attachait. Refuser l'invitation de Mme Hétry, c'était avouer sa crainte d'une rencontre ; elle n'y pouvait songer. L'accepter, c'était courir le risque d'un affront en public. Sur la route, allongée dans sa victoria, elle revoyait très distinctement le pâle visage de Germaine à la fenêtre du chalet du garde. M. Artène, fort heureusement, l'avait distraite par ses discours ; mais, en entrant dans le jardin, elle cachait sous les sourires une âme pleine de terreur et cherchait des yeux sa vision sous les massifs. Les jours précédents, il suffisait d'une réflexion pour la rassurer :

— Si Germaine nous avait vus, elle n'eût pas repris la vie commune avec son mari.

Et voici qu'au dernier moment cette preuve perdait toute sa vertu.

— Germaine nous a vus, se disait-elle. Jamais elle ne supportera de me rencontrer. Elle accepte de venir ici pour me témoigner publiquement son dédain. Que dois-je faire?

Un rapide coup d'œil, à l'arrivée, lui avait révélé qu'elle devançait l'ennemi. Aussitôt elle avait résolu d'en profiter. Tandis qu'elle s'avançait vers la préfète et défilait sous le feu des regards de toute l'assistance, elle avait murmuré en hâte à son mari docile :

— Le temps de saluer tout le monde, et nous partons.

— Très bien, ma chère amie, avait approuvé M. de Chéran.

Et c'est ainsi que Berthe avait fait son entrée.

La manœuvre faillit lui réussir. Elle venait de distribuer à la ronde ses sourires et ses compliments et pensait profiter de l'organisation d'une partie de croquet pour s'enfuir à l'anglaise, lorsque les Ferrière, dont le retard préoccupait chacun, furent enfin signalés. Ils durent l'être par un service d'éclaireurs que l'initiative individuelle avait improvisé, car on les annonçait avant même de les apercevoir. D'une oreille à l'autre volaient ces deux mots comme une clameur guerrière :

— Les voici! les voici!

Point n'était besoin de les désigner avec plus de

clarté. Les maillets et les boules furent abandonnés d'un commun accord et jonchèrent bientôt le sol comme les épaves d'un champ de bataille. Les invités se portèrent en masse au secours de Mme Hétry, un peu interloquée de ce renfort qu'elle ne réclamait point, et l'entourèrent ainsi qu'un jeune et frémissant état-major aux uniformes bigarrés entoure son général qui demeure impassible et, dans cette agitation même, envisage avec sang-froid la situation.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, expliquait M. de Chéran à sa voisine qui se trouvait être Mme Marolaz. Tout à l'heure on jouait au croquet, et maintenant on sonne le rassemblement.

Au lieu de répondre, Mme Marolaz, inquiéte, lui demanda :

— Où donc est Madame de Chéran ?

— Je n'en sais rien. Elle m'avait fait signe de partir, et je ne la vois plus.

— Ah ! elle vous avait fait signe de partir ? répéta la méchante femme que cette circonstance réjouissait.

Elle aperçut en même temps les plumes noires et la robe mauve qui se tenaient trop modestement à l'écart et les interpella d'une manière flatteuse, mais bruyante, ce qui fit retourner quelques têtes. Aussitôt le cercle s'élargit, et Berthe dut bon gré mal gré y prendre place. Cependant nul ne pouvait deviner à l'air de son visage son trouble intérieur. M. et Mme Ferrière s'engageaient dans l'allée

sablée. Ils virent cette troupe mondaine qui frétillait à leur approche.

— Les rosses ! se dit Paul. Je ne leur conseille pas de se moquer de nous; je suis capable de les cravacher.

Et il pesa son stick dans sa main légère. Formé par la lutte quotidienne des audiences, il affrontait sans émoi, et même avec une excitation agréable, ce public malveillant. Mais dans quel guêpier conduisait-il Germaine? Jamais il n'avait ressenti plus profondément la force des affections de famille et leur supériorité sur toutes les autres passions de l'amour. Elles seules peuvent être indissolubles, car elles créent et sauvegardent une œuvre durable et ne se limitent pas à une jouissance personnelle qu'élargit passagèrement l'illusion de la jeunesse. Instinctivement, et parce qu'il y avait en lui, malgré son inconstance, l'étoffe d'un chef, il ne pensait, à l'instant du combat, qu'à protéger sa femme et son foyer, quels que fussent les sacrifices qu'ils exigeraient.

Anxieux néanmoins, il se tourna vers celle qui marchait d'un pas égal à son côté. Il ne découvrit sur le cher visage aucune trace d'émotion, et il se rassura :

— Évidemment son ignorance est complète.

Puis, découvrant au milieu du groupe la robe mauve et les plumes noires, il jeta un nouveau regard plus inquiet encore sur Germaine toujours impassible, et ajouta pour lui-même :

— Ou son courage est admirable.

Germaine était vêtue de blanc : chapeau blanc, robe blanche, souliers blancs. Sa maigreur nouvelle n'avait pas rompu tout à fait les lignes harmonieuses de son corps et paraissait allonger sa taille déjà haute. Aisée dans ses mouvements et douce de visage, d'une grâce flexible ensemble et vigoureuse, elle donnait une impression de tranquillité résolue, de paix armée. Sa beauté, dont elle ne cherchait pas à tirer avantage et qui appelait l'attention sans qu'elle y prît garde, avait pris un caractère plus grave, plus posé. Il y avait moins d'éclat et de jeunesse sur ses joues, mais plus de fermeté dans l'expression de ses yeux.

Mme Hétry vint à sa rencontre avec une amabilité excessive. Et toutes les têtes de son entourage se penchaient en avant, interrogeant du regard la nouvelle venue.

— Comme vous êtes aimable, madame ! dit la préfète qui ne variait guère ses formules de politesse.

Germaine s'excusa :

— Nous sommes fort en retard. Mais avec des enfants, madame, est-on jamais libre ?

Côte à côte, les deux femmes rejoignirent lentement le groupe qui les attendait, qui les guettait. Par une série de petits déplacements imperceptibles et simultanés qu'expliquait l'intérêt général, Mme de Chéran, immobilisée par la crainte, se trouva d'un pas en avant lorsque Mme Ferrière fut dans l'obligation de saluer la société. Épais comme un mur, le silence entoura les deux femmes, et dans une

fièvre de convoitise se tendaient tous les visages.

— S'il arrive quelque chose, songeait Paul qui serrait les dents, je giflerai l'archéologue.

L'archéologue, c'était M. de Chéran, qui n'y pouvait rien ; mais il fallait une victime.

Cependant Germaine s'avançait vers Mme de Chéran qui ne bougeait pas. Le plus naturellement du monde, elle lui tendit la main avec les paroles les plus banales :

— Bonjour, madame, comment allez-vous? Voici bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

— En effet, madame, répondit Berthe qui, une seconde, avait fermé les yeux devant le précipice où elle croyait tomber, et qui, se sentant saine et sauve, riait par tous les traits de sa figure, par son petit nez retroussé, par les fossettes de ses joues, par ses lèvres en arc, ce qui acheva de décontenancer les spectateurs.

Le désappointement fut immense. On escomptait depuis une huitaine de jours cette rencontre, et les deux rivales n'échangeaient que deux bonjours sans résultat. Mme Marolaz fut indignée : elle perdait sa considération personnelle et l'avancement de son fils. Elle et Mme Hétry, pareillement vexées, troquèrent un regard navré contre un regard sévère. Paul, qui, dans un but de vengeance, prenait avec les yeux l'empreinte de toutes ces physionomies, ne fixa que des airs piteux, de longs nez et des bouches tombantes. Il se fût moqué volontiers, mais il était le seul de l'assistance qui

ne fût pas convaincu. Au lieu de tirer de cette scène la sécurité définitive, il se disait :

— La brave petite !

Et il s'aperçut qu'en faisant ainsi face au danger sa femme avait supprimé en lui jusqu'au souvenir de son ancienne maîtresse. Dans ce conflit il n'avait envisagé que le sort de Germaine. Il était donc libéré : elle l'avait reconquis tout entier, et elle l'ignorait. Mais elle, comment la reconquérir maintenant ? Comment regagner la confiance de cette âme loyale qui ne devait même pas comprendre la trahison, et dont il avait mérité le mépris ? Sans doute elle jugeait inutile de lui adresser des reproches ; elle continuerait, comme autrefois, la vie commune, et rien ne serait changé dans leurs rapports. Elle dépérirait à côté de lui, elle mourrait sans se plaindre, fidèle à son devoir, inébranlable dans son silence, pieusement respectueuse de la promesse éternelle qu'elle avait donnée en mariage. Et il pensa :

— J'ai tué son bonheur. Et son amour ?

Il n'osa pas se répondre à lui-même. Par cette hésitation il connut à quel point il l'aimait, et pour la première fois il considéra son caprice comme une violation de la foi jurée, dont il était coupable même si Germaine ne l'eût jamais su. Il enveloppa d'un regard de tendresse sa femme qui s'éloignait sous les arbres en compagnie de Mme Hétry, de Mme de Chéran et de quelques autres invitées. Sous l'épaisse chevelure noire, la nuque ressortait lumineuse et pure. Et toute cette forme blanche,

en accord parfait avec le corps et l'âme qu'elle recouvrait, était parée de grâce et de dignité.

On réorganisa péniblement la partie de croquet. Mais le succès de la matinée était compromis sans retour. Mme Marolaz, demeurée en arrière, essuyait les sarcasmes de personnes âgées qui récupéraient tardivement une foi illimitée dans la vertu.

— C'étaient de méchants bruits, madame.

— Il n'y a que d'honnêtes femmes en province.

— Nous ne suivons pas sur ce chapitre les modes de Paris.

Un vieux monsieur, faisant allusion au titre de Mme de Chéran, ajouta ce proverbe suranné :

— Noblesse oblige.

Il suffit de ces deux mots pour que l'incident prît une tournure politique. Avec l'innocence de Berthe l'opposition triompha, et le monde officiel baissa la tête.

Cependant M. de Chéran, qui pensait à finir l'illustration de quelque armoirie, tournait autour de la robe mauve.

— Que me veut celui-là ? se demandait Berthe, à peine remise de sa peur.

Il réussit enfin à lui glisser aux oreilles cette interrogation plaintive :

— Partons-nous ? Je suis prêt.

— Mais non, dit-elle soulagée. Nous restons. Qui vous parle de partir ? Je joue au croquet.

— Ah !

Et devant la versatilité féminine il s'inclina, résigné.

Berthe n'avait plus de raison de fuir. Elle voulait, au contraire, achever la déroute de ses ennemies. Elle se rassurait aussi vite que promptement elle se tourmentait. Aussi ne craignit-elle pas d'appeler Paul Ferrière à son aide, comme un joueur adroit et sans pitié venait d'expédier sa boule dans un massif.

— Vous voyez, lui dit-elle tandis qu'il fouillait le buisson, car il n'aurait pu sans imprudence refuser son concours.

Il feignit de se méprendre :

— Mais non, je ne la vois pas

Retroussant un peu la robe mauve à cause de l'herbe, elle montra ses bas noirs, ses chevilles minces et le commencement de ses mollets ronds.

— Il ne s'agit pas de ma boule. Ne vous pressez pas de la retrouver.

— La voici, fit-il triomphant.

Mais de son petit pied chaussé de cuir fauve elle la repoussa :

— Maladroit ! Attendez donc. J'ai à vous parler.

— J'écoute.

— Cette fois, vous tenez votre preuve. Germaine ne sait rien. Alors...

— Alors ?

— Je vais à Genève mardi. Venez m'y rejoindre.

— Je ne puis pas.

— Avec vos procès, vous avez toujours une excuse prête.

Il la regarda dans les yeux :

— Bien. Mais je ne veux pas

— Ah ! c'est différent.

Elle éclata d'un rire nerveux et murmura entre ses dents :

— Les maîtresses passent, et la femme reste.

Comme il ne répondait rien, toute livrée à son irritation, elle ajouta :

— Quand on aime sa femme, mon cher, on ne cherche pas les aventures.

Il aurait pu répliquer : « Je ne les ai pas cherchées », et cette parole lui vint aux lèvres. Il sut se contenter de la rupture. Et même il ne gardait pas rancune à celle qu'il se hâtait d'oublier ; il n'en voulait qu'à lui-même.

Au retour, dans la voiture découverte qui les emmenait sous l'avenue des platanes, comme Germaine, toujours énigmatique, regardait, entre les troncs des arbres, sur le lac inondé de lumière deux cygnes qui glissaient immobiles et dont la blancheur se couvrait d'or, il songeait qu'entre ces deux fêtes de la préfecture avait tenu la durée de son caprice : l'une l'avait vu éclore, et l'autre le voyait mourir. Il tenta de prendre la main de sa femme : elle ne la retira pas, mais il sentit sa chair tressaillir.

— Tu es belle ce soir, lui dit-il avec douceur.

Elle leva sur lui ses beaux yeux d'ombre bleue. Ils étaient pleins de larmes qui ne coulèrent pas. Et déjà elle se détournait silencieusement.

— Je l'aime, pensa-t-il. Elle ne veut pas parler, et il faut qu'elle parle...

VII

LE CŒUR DE GERMAINE

Germaine avait consenti sans objection à quitter Annecy pour s'installer à la Sapinière.

Ils aimaient tous deux cette habitation de campagne où jadis ils vivaient d'une vie plus intime, loin des visites et des clients, dans la paix des champs et des bois, en face du spectacle que leur offraient, de la terrasse, le lac et les montagnes, et que renouvelaient sans cesse les changements de lumière. Mais à ce nouveau séjour ils ne retrouvaient pas la douceur ancienne. La solitude qui les devait rapprocher accusait davantage leur séparation.

Ils n'habitaient pas la même chambre, et cet arrangement s'était conclu par une sorte de convention tacite et naturelle. Lui s'enfermait dans la bibliothèque pour travailler, descendait à la ville pour y plaider, ou cherchait sur sa bicyclette, dans le vent, la vitesse et la fatigue, l'oubli d'un ennui d'autant plus difficile à supporter qu'il en était la

seule cause. Comme autrefois, elle allait et venait dans la maison, en bonne ménagère, et menait elle-même ses enfants à la promenade; mais, tandis que les petites joues prenaient, à l'air salubre, de fraîches teintes d'incarnat, elle continuait de dépérir lentement. Souvent il lui demandait de ses nouvelles, et sa réponse, qui variait peu, s'efforçait toujours de détourner d'elle l'attention.

— Je vais très bien, disait-elle avec la pâleur sur le visage. Regarde comme nos enfants sont beaux.

Inquiet, agité, mécontent de tout parce qu'il l'était de lui-même, il se répétait tristement :

— Je ne puis pas la laisser mourir. Mais que faire?

Ce qu'il pouvait faire, il le savait bien, et sa vanité d'homme l'en empêchait. Puisqu'elle ne voulait pas parler, c'était à lui d'arracher le voile qu'elle jetait sur le passé et de lui tenir ce langage : « Oui, j'ai trompé la femme la plus fidèle, la plus dévouée, la plus aimante. Je l'ai trahie pour une pauvre petite créature de peu de poids, dont elle n'a plus rien à redouter, et pas même un souvenir. Mais je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je n'ai jamais aimé que toi. Et mon amour a grandi de toute la conscience de mon injustice. Je le sens en moi, plus profond et plus fort qu'au temps de notre bonheur. Je connais mieux ton cœur et le mien à présent; tu seras plus heureuse, je te le jure. Pardonne-moi, Germaine. »

Le temps passait, et il ne prononçait pas ces

paroles. Il y avait cinq semaines que Berthe de Chéran était venue au chalet du garde pour la dernière fois.

Juillet s'achevait dans une série de beaux jours. Le soir, de la terrasse, les habitants de la Sapinière pouvaient voir au soleil couchant le lac et le ciel rivaliser d'éclat. Mais pour apprécier la magnificence de la nature estivale, il faut posséder la joie intérieure, sans quoi cette réjouissance répandue autour de nous à profusion paraît injurieuse à nos douleurs et ironique à nos agitations...

Ce jour-là, comme il sortait de la bibliothèque pour gagner les jardins avant le dîner, il croisa Germaine. Elle gardait cette démarche aisée et fière qui convenait à sa beauté. Mais il la vit si pâle et maigre qu'il lui proposa de consulter un médecin. Elle refusa presque durement :

— A quoi bon? je n'ai aucune maladie.

— Tu souffres pourtant. Dis-moi ton mal, je t'en prie, Germaine.

— Non, je ne souffre pas.

Découragé, il s'éloignait déjà, quand il prit brusquement la résolution que lui conseillait dès longtemps son amour et que son orgueil écartait.

— Écoute, dit-il. Il fait bon ce soir. Viens te promener avec moi.

Surprise de cette proposition, — car ils ne sortaient plus ensemble, — avec un fragile sourire elle la refusa :

— Les enfants me réclament.

— Ils sont sages. Françoise veille sur eux. Et nous n'irons pas loin.

Elle ne voulut pas prendre de chapeau. Elle ne craignait pas les ardeurs du soleil couchant. Pour la première fois de l'année ils marchaient côte à côte à travers les vergers dont ils connaissaient tous les arbres. Ils parvinrent au sentier qui menait au bois de sapins.

— Où me conduis-tu? demanda-t-elle.

Anxieux, il suivait ses mouvements. Il devinait le trouble secret de son âme. Il la sentait toute frémissante. Cependant elle ne se défendait pas. Et il songeait : « *Là-bas*, elle parlera enfin. »

— Allons, répondit-il, jusqu'à la forêt. Tu ne lui as pas encore rendu visite.

— Je veux bien, fit-elle simplement.

Il l'observait avec des yeux pénétrants, mais il ne put relever sur son visage aucun signe nouveau d'altération.

A la lisière du bois, elle parut chercher du regard quelque objet invisible. Au grand étonnement de son mari, elle garda le silence. Et il continua de la fixer, tandis qu'il lui expliquait le changement de lieux que sans doute elle avait remarqué et dont elle refusait de parler :

— Le chalet du garde a disparu. C'était un pavillon inutile. Je l'ai fait détruire. Nos fermiers se chaufferont tout l'hiver avec ses vieilles planches. Tu ne tenais pas à le conserver?

— Non, dit-elle, je n'y tenais pas.

Et, comme pour lui montrer qu'il ne vaincrait

pas son silence, elle le dépassa de quelques pas et entra dans l'emplacement de l'ancienne maisonnette qu'encombraient encore les démolitions.

Avec tristesse il l'accompagnait des yeux. Sa dernière expérience échouait. Il ne saurait jamais d'elle le grand secret qui la consumait. Déjà, ayant franchi l'espace découvert, elle disparaissait sous les arbres, puis reparaissait. Il la suivait facilement à sa robe claire.

Le soir descendait, un beau soir d'été, suave et doux, dont ils pouvaient distinguer derrière eux, entre les branches, la fine lumière et les sourires mélancoliques. Le bois les accueillait dans son ombre et dans son mystère, Autour d'eux les sapins levaient leurs mille bras en gestes de bénédiction. Il en était d'antiques et de vénérables qu'une mousse recouvrait et qui, dans leur jet séculaire vers le ciel, dépassaient de leurs cimes la masse confuse des frondaisons.

Germaine attendit son mari. Elle s'appuyait à l'un de ces troncs colossaux, qui la protégeait comme un bon génie de la forêt.

— Rentrons, lui dit-elle. Les enfants doivent nous réclamer.

Déjà elle donnait le signal de la retraite, quand il l'appela d'une voix dont elle pouvait deviner l'angoisse :

— Germaine !

Elle se retourna et vit son trouble. Il vint à elle et lui prit la main :

— Germaine, pardonne-moi.

— Te pardonner quoi ?

— Le mal que je t'ai fait.

Elle répondit fermement :

— Tu ne m'as fait aucun mal, mon ami.

Elle s'obstinait dans son mutisme. Cependant il la considérait avec une grande tristesse. Dans les intervalles des arbres, le couchant d'or leur apparaissait. Et les vapeurs violettes du soir envahissaient le bois, tendaient leurs voiles légers qui semblaient descendre des branches sur le sol bruni que jonchaient les dépouilles desséchées des saisons précédentes.

— Écoute, reprit-il. Si tu ne sais pas le mal que je t'ai fait, je te le dirai. Je ne puis vivre ainsi.

Elle leva sur lui ses grands yeux effrayés :

— Tais-toi. Je ne t'ai adressé aucun reproche.

— Je le sais. Mais je veux ton pardon.

— Si j'ai quelque chose à te pardonner, je te pardonne.

Il désespéra de lui arracher un aveu et, la tête basse, il la suivit dans le sentier. De nouveau ils traversèrent l'emplacement de l'ancien chalet qui avait été le témoin de la trahison. Il se rapprocha d'elle et lui murmura de tout près :

— Germaine, tu ne sais pas comme je t'aime.

Et pour la forcer enfin à révéler le mal dont elle mourait et dont il la voulait guérir, à cette place même il feignit de vouloir l'embrasser.

Cette fois elle était vaincue, Elle eut un sursaut d'effroi et posa les deux mains sur sa poitrine dans un geste de douleur.

— Pas ici ! supplia-t-elle, pas ici !

— Tu savais donc ! dit Paul, et, toute faible et chancelante, se laissant presque porter, il l'emmena hors du bois.

Quand ils débouchèrent dans la prairie qui dominait le paysage ils se trouvèrent tout à coup en face de toute la beauté du soir. Les sommets des montagnes qui entourent l'horizon s'efforçaient de retenir la lumière du soleil en fuite et sur leurs flancs traînait une brume impalpable et bleuâtre. Tout le bord du ciel se teintait de couleurs charmantes et légères qui, par d'heureuses dégradations, passaient du violet à l'or. Et le lac atténuait encore ces nuances en les reflétant.

La paix sereine que le soir répand sur la terre les enveloppait vainement. Elle n'entrait pas dans leurs cœurs. Germaine pleurait, et il ne pouvait la consoler.

— Si tu m'aimes, disait-il, si tu m'aimes, tu pardonneras.

Elle parvint à répondre entre deux sanglots :

— Je t'ai pardonné.

Il la tenait tout contre lui, mais il n'osait pas l'embrasser. Il reprit :

— Si tu m'aimes encore, si tu m'aimes, tu oublieras.

— J'ai tâché d'oublier, dit-elle. Mais toi ?

— Chère femme, je t'aime.

Et il se pencha. Doucement elle l'écarta encore. Elle essuya ses larmes et fit entendre cette plainte qui découvrait la plaie secrète de son cœur aimant

— Oh non ! tu ne m'aimes pas. Je n'ai pas su me faire aimer. Je t'ai tout donné, pourtant. J'étais à toi. Je suis toujours à toi.

Il la serra dans ses bras et il lui parla avec autorité :

— Germaine, ton âme est trop pure pour comprendre ces choses. Et il faut que tu les comprennes. Cette femme dont le souvenir te tourmente et qui a disparu à jamais de ma vie et de ma pensée, j'ai pu la désirer, je ne l'ai pas aimée. Elle n'est pas entrée dans mon cœur. Ce cœur n'a pas cessé de t'appartenir.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle.

— Ah ! il faut me croire. Notre bonheur est à ce prix. Sur nos enfants, je te le jure.

Elle lui jeta ses bras autour du cou et murmura :

— Je t'aime.

Leur bonheur était sauvé. Aussitôt elle se préoccupa de ses enfants :

— Ils doivent nous attendre. Allons les rejoindre. Je suis heureuse : alors j'ai besoin de les revoir.

Il sourit de cette tendresse maternelle dont il n'était pas jaloux. Appuyés l'un à l'autre, ils traversèrent la pelouse qui séparait le bois de la maison. L'éclat du soir s'adoucissait. La terre cessait de sourire à la lumière ; elle prenait une expression plus grave et recueillie.

Échappant à sa bonne, Jean courut à leur rencontre et fut couvert de baisers.

— La petite fille, annonça-t-il avec un air de supériorité, est déjà couchée. Moi, je n'ai pas voulu.

— Petit sot, dit son père.

Mais l'enfant comprit très bien qu'on ne le gronderait pas ce soir-là et il se hâta d'en abuser par toutes sortes d'extravagances.

Paul et Germaine, quand la maison fut endormie, allèrent s'asseoir sur la terrasse. C'était une de ces belles nuits d'été qui, sans lune, ne sont pas obscures, où quelques lueurs du crépuscule semblent persister au ciel et ajouter leur pâle rayonnement à la clarté des étoiles. Ils pouvaient distinguer le dessin des montagnes et deviner les contours du lac aux petites lumières qui indiquaient l'emplacement des villages.

Comme aux premiers temps de leur mariage, ils goûtaient la paix et la fraîcheur du soir. Elle portait sur les épaules un châle blanc qu'il avait cherché pour la garantir. Assis près d'elle, il tenait sa main. Elle se sentait pleinement heureuse. Lui, désirait lui poser une question. Après un long silence, il lui demanda :

— Si je n'avais pas parlé, Germaine, tu n'aurais rien dit?

— Oh non!

— Tu serais morte plutôt?

— J'avais déjà pensé à mourir.

— Quand?

Elle hésita :

— Après... Je t'en prie, laissons ces choses. Fais-les-moi oublier.

Attiré par cette énigme, il ne put l'écouter. Il l'interrogea encore :

— Pourquoi te taire?

Elle se tourna vers lui. Dans l'ombre, il voyait les beaux yeux qui le regardaient.

— Pourquoi parler? murmura-t-elle. C'était bien inutile. Je croyais que tu ne m'aimais plus.

— Cependant tu ne songeais pas à me quitter.

— J'y ai songé, Paul.

— Ah!

— Puisque j'ai songé à la mort.

Ému par la profondeur de cet amour, il baisa avec piété la petite main qu'il avait gardée. Elle reprit :

— Je n'y ai pas songé longtemps. Dans ma détresse, je me suis souvenue des paroles que mon père m'adressa, ici même où nous sommes, un jour que, toute radieuse, je lui confiais mon bonheur. « Les épreuves te viendront, m'a-t-il dit. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse. »

— Tu as su l'être.

Elle hocha la tête :

— Je n'étais pas préparée à cette épreuve. Aussi m'a-t-elle trouvée désarmée. Sans le secours qui m'est venu...

Il s'approcha plus près encore ; d'une main il l'enlaça et, comme leurs visages se touchaient presque, il demanda :

— Quel secours t'est venu? Qu'as-tu fait? Dis-le-moi.

D'un trait elle révéla son secret :

— Je me suis sauvée. Par un petit sentier que je connais j'ai gagné Annecy-le-Vieux. Je n'avais qu'une pensée qui était de descendre vers le lac. J'avais oublié mes enfants. J'ai passé devant la vieille église du village. C'est là que nous nous sommes fiancés. A bout de forces, je suis entrée. Je suis restée là plus d'une heure. J'ai pleuré, et puis j'ai prié. C'est le secours qui m'est venu. Oui, Dieu m'a rappelé mes enfants. Il m'a rappelé aussi que mon devoir ne cessait pas avec mon bonheur, et que ton abandon ne me déliait pas de mes serments. J'avais juré, en me donnant à toi, d'être toujours fidèle et soumise. Je me suis promis de le demeurer. Dès lors, pourquoi me plaindre? Puisque tu ne m'aimais plus...

— Germaine!

— Puisque je croyais que tu n'aimais plus, ne valait-il pas mieux se taire, pour nos enfants, pour nous? Il ne fallait pas que les enfants soupçonnassent nos dissentiments...

Elle comprit l'émotion de son mari qui gardait le silence, et ce fut elle qui l'embrassa.

— Cela est bien simple, conclut-elle.

Quand il put parler, il murmura :

— Et tu m'aimais encore?

— Je n'ai pas cessé de t'aimer.

— Tu me méprisais?

— Oh non! Je ne comprenais pas. Je ne t'ai

pas jugé. Quand on est heureux, on ne réfléchit pas beaucoup. Je n'avais pas beaucoup réfléchi. Je ne savais pas. Seulement je souffrais ; je souffrais tant que parfois j'avais peur, à cause de Jean et de Claire, de ne pouvoir vivre bien longtemps encore. Depuis quelques heures je retrouve ma jeunesse.

— Chère femme!... Mais tu cherchais la douleur : pourquoi aller chez Madame Hétry?

— On parlait mal de nous. On annonçait notre séparation, notre divorce. J'ai répondu à ces calomnies. J'ai pensé à notre famille.

— Tu as été vaillante ce jour-là. Je t'ai admirée. Et ta peine me faisait mal.

A son tour elle l'interrogea doucement :

— Tu *l*'as revue chez Madame Hétry; tu *lui* as parlé?

— Je lui ai dit que je ne la reverrais pas. Tu peux avoir confiance, Germaine.

— Oui, j'ai confiance.

Ils se levèrent pour rentrer. Dans la nuit sereine, une brise légère leur apporta le parfum des roses du jardin, et leur amour en fut caressé, Elle s'appuyait à lui, languissante, chaste et troublée comme une jeune épouse au soir de ses noces.

— Germaine, dit-il, je t'aime comme jamais encore je ne t'ai aimée.

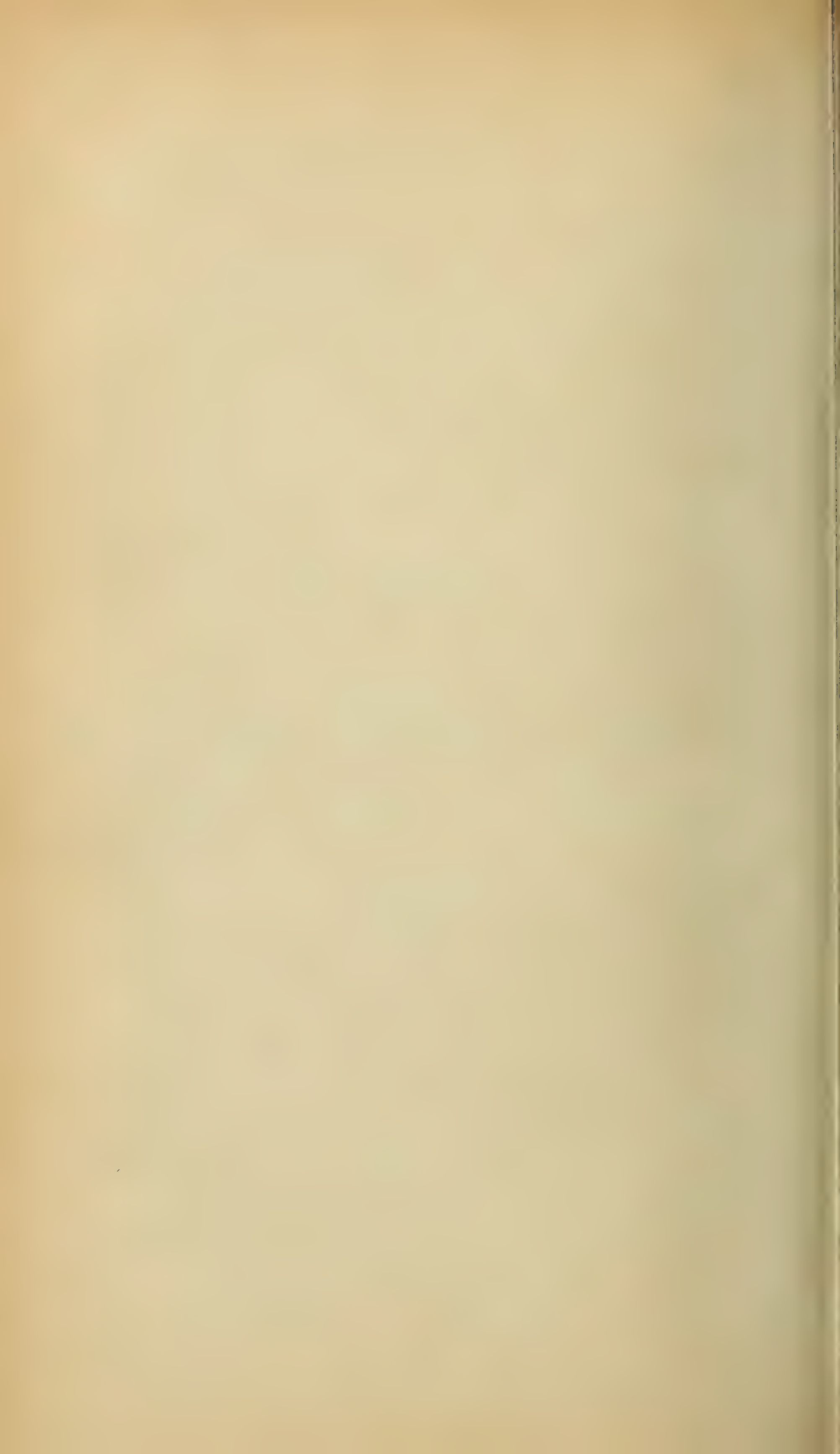
— Et moi, répondit-elle, je t'aime comme je t'ai toujours aimé.

Paris, février-mars 1903.

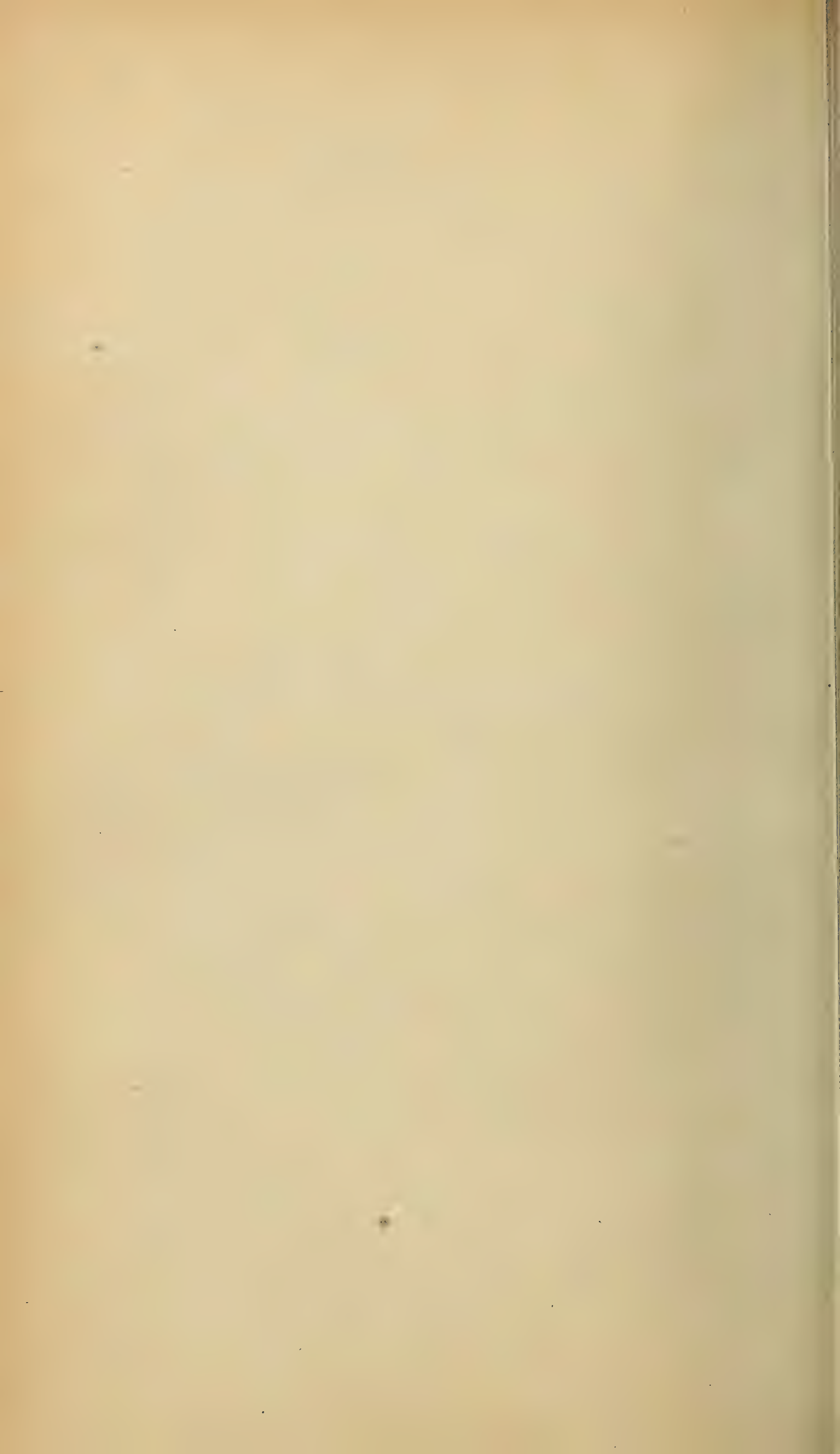
LE PAON BLANC

Chacun a moyen de nuire, et chacun est également coupable quand il s'en sert, depuis l'homme qui poignarde, jusqu'à la femme qui veut s'assurer de son charme au risque de l'agonie à laquelle elle abandonne ensuite le malheureux qui s'y est laissé prendre.

(*Lettre de Benjamin Constant à Madame Récamier*, 7 décembre 1815.)



A M. LUCIO D'AMBRA



LE PAON BLANC

PROLOGUE

LE CHATEAU DE SAUGERAIE

Le voyageur qui visite la Savoie découvre fréquemment, dans les sites les plus pittoresques, le toit pointu d'un clocher ou les tours carrées d'un château. Comme le regard fait le charme du visage, c'est le souvenir de l'homme qui donne à une terre son expression vivante. C'est ici l'empreinte d'un passé qui ne fut ni sans gloire ni sans douceur. La foi religieuse — une foi pratique qui mêlait volontiers dans les prières le souci du bétail et le salut éternel — a créé et maintenu l'honnêteté d'une race que son naturel portait bien plutôt vers une avidité jalouse : *invidi et avidi*, disait César des Allobroges. Et les rudes seigneurs d'autrefois, acclimatés, sinon drapés à la mode espagnole, dans leur pauvreté honorable, ne craignaient pas de

manier la charrue après l'épée et de fouiller jusqu'au cœur le sol qui leur fournissait de quoi vivre.

Parmi les nombreux châteaux savoisiens, si émouvants dans leur vétusté, et semblables à des vieillards aux paroles autorisées, le château de Saugeraie se signale par son éloquence discrète. Ses pierres grises sont deux fois cachées, par le lierre qui les recouvre et par les arbres qui l'entourent. Il ne recherche ni l'admiration ni la sympathie, mais une fois qu'on l'a trouvé dans son nid de verdure, on se sent attiré par son mystère même et l'on se garde, après l'avoir vu, de l'oublier.

C'est un simple bâtiment carré, flanqué d'une grosse tour qui se dresse péniblement au-dessus des feuillages, comme une sentinelle inspectant l'horizon. Il est bâti sur un coteau qui domine le petit lac d'Aiguebelette. Tandis que les autres lacs de Savoie réjouissent les yeux par leurs nappes bleues, ce lac d'Aiguebelette a des eaux toutes vertes, comme s'il avait arraché pour toujours leur reflet aux prairies qui lui servent de rives. Borné au levant par la montagne de Lépine, muraille qu'escaladent de rares et hardis sapins, et, du côté de Saint-Alban, par de molles ondulations de collines qui indiquent le commencement d'une autre nature, moins violente et plus régulière, il se peut comparer à quelque émeraude enchâssée dans un écrin à demi ouvert.

On accède à la Saugeraie par un chemin qu'on prend à la petite halte d'Aiguebelette et qui s'engage presque de suite, après une barrière, dans un

bois de chênes. Ce sont, en général, des arbres jeunes aux troncs droits, aux feuillages courts, qui poussent dru sur ce coteau comme des cheveux en brosse sur une tête d'adolescent, et qui s'en vont en troupe serrée jusqu'à la montagne. Il en est, de-ci, de-là, dont les cimes dépassent les autres et s'épanouissent à l'air libre, vestiges toujours verdissants des antiques forêts. Au sortir de l'ombre, le chemin longe des vergers riants qui s'inclinent mollement vers le rivage, et aboutit aux bâtiments de ferme dont les toits énormes descendent presque jusqu'à terre. Il n'est pas rare, dans le pays, de rencontrer ce genre de constructions destinées à combattre la mauvaise saison et à rejeter les amas de neige.

Puis une allée de platanes conduit à la porte d'entrée. A l'intérieur, les corridors sont voûtés et sombres. Le salon donne sur le lac. Par ses trois fenêtres, on aperçoit les eaux, les deux petites îles désertes et basses qu'elles n'ont pu submerger tout à fait, le village de Saint-Alban et l'ouverture du vallon de Novalèse qu'Annibal traversa. Bien que, de ce côté seulement, la vue soit dégagée, le jour est atténué par l'épaisseur des murs; mais le paysage, limité dans cet encadrement, prend une valeur plus précise. Une cheminée de bois monumentale et ornée de bas-reliefs guerriers, des portraits d'ancêtres, des bahuts, des stalles sculptées et hautes, des sièges ouvragés achèvent de parer cette pièce de mélancolie et de fierté. Elle résume, comme le château vêtu de lierre, le caractère d'une race militaire et artiste qui sut confondre en elle, à

travers les siècles, la finesse italienne et la rudesse de Savoie. Aux confins de la France, les Saugeraie durent sans cesse se garder contre les menaces d'un voisin entreprenant. Ils en contractèrent des habitudes d'activité et un esprit de lutte que tempérèrent fort heureusement un goût de contemplation, une sorte de brusque indifférence pour les choses positives, répandus sans doute dans leur cœur par la poésie naturelle de leur pays favorisé. Ces soldats aimaient à chevaucher, armés jusqu'aux dents, mais en route ils oubliaient l'ennemi; quand ils s'en souvenaient, il était tard, mais ils se battaient bien. Par ce mélange de nonchalance et de subite énergie, ils s'étaient maintenus sans s'accroître, une génération défaisant ce que l'autre avait fait. Ainsi le vieux domaine, malgré des revers de fortune, n'était jamais sorti de la famille.

Or, la dernière comtesse de Saugeraie, veuve du comte Pierre, dut un jour annoncer à ses enfants, Bernard et Lucienne, que le domaine était en vente et que des étrangers disposés à l'acquérir le viendraient visiter.

Bernard avait quinze ans. Dégingandé à cause de sa trop longue taille, brun, maigre, mal peigné, les pommettes saillantes et le nez menaçant, il était de ces adolescents dont la beauté future n'apparaît qu'à l'observateur capable de réparer par avance tout ce désordre anguleux. Cependant on ne supportait pas facilement le regard des yeux petits et enfoncés, lorsqu'ils brillaient de colère ou de con-

voitise. Rapide et aigu, il partait comme une flèche. Mais, debout devant sa mère, le jeune garçon cachait ce regard et fixait le plancher obstinément.

La petite Lucienne, assise sur une chaise longue, — le seul meuble moderne du grand salon, — considérait son frère aîné avec une attention qui vieillissait sa jolie figure et lui donnait une expression précoce de jeune fille contrariée dans ses amours. A plusieurs reprises elle tenta, sans succès, de lui prendre la main en se penchant. Elle ne pouvait quitter son siège. Un terrible accident de voiture l'avait privée toute petite et à jamais de l'usage de ses jambes, malgré diverses opérations successives tentées par les plus fameux chirurgiens à des prix exorbitants.

— Il faut bien me comprendre, murmura Mme de Saugeraie en terminant ses explications. Nous ne pouvons plus vivre autrement.

C'était une femme jeune encore, mais déjà flétrie, au visage honnête et pur, où transparaissait une forte vie intérieure. Ses explications dénonçaient les événements contraires, la ruine inévitable. Elles n'accusaient personne. Par là, elles manquaient de clarté.

A chaque époque, on rencontre de ces caractères ardents, indomptables, rebelles au joug, dont les hommes d'État perspicaces ou les circonstances heureuses savent utiliser la sève abondante, et qui, dans les temps médiocres, végètent avec rage ou s'abandonnent joyeusement aux passions désordonnées. Pierre de Saugeraie, après de brillants

débuts dans la vie militaire, avait démissionné et peu à peu, pour éviter l'ennui, perdu au jeu presque toute la fortune considérable que sa femme lui avait apportée par contrat de mariage et par successions. Il mourut d'un refroidissement contracté dans la forêt qu'il aménageait pour parer à l'avenir, comme il songeait trop tard, à la façon de ses ancêtres, à réparer ses erreurs.

Veuve, Mme de Saugeraie essaya de reprendre la lutte. Son culte de l'honneur et la fidélité qu'elle gardait à son mari par delà le tombeau la désarmèrent. Au lieu d'invoquer le privilège de la femme mariée, et d'absorber ainsi la totalité du patrimoine en prenant le premier rang dans l'ordre des créances, elle voulut solder entièrement le passif. Néanmoins, elle pensait, en restreignant son état de maison, conserver le domaine de famille. Les soins nécessités par l'accident de sa fille et le souci de l'éducation de son fils ne tardèrent pas à lui ôter cette illusion. Entre le sort de ses enfants et la rupture d'un passé de plusieurs siècles, sa conscience n'hésita pas. Déjà elle avait beaucoup attendu. Sur l'avis de Me Cartels, notaire à Chambéry, elle mit la Saugeraie en vente au début de la belle saison, lorsque le printemps restitue sa jeunesse à la terre.

Me Cartels était de ces conseillers qui font intervenir la raison et la loi dans les intérêts de famille dont ils aperçoivent mieux, du dehors, les embarras et les difficultés. Leur concours ne se peut régler par des honoraires, car ils y introdui-

sent tout le sentiment qu'ils écartent de leurs délibérations et de leurs jugements. Leur tradition se perd chaque jour. Ils doivent céder le pas aux brasseurs d'affaires. A combien de pareils drames Me Cartels avait-il assisté déjà, dans ce pays de Savoie où presque toutes les fortunes immobilières sont ébranlées?...

Le matin, il avait prévenu Mme de Saugeraie qu'il accompagnerait lui-même à Aiguebelette l'après-midi un M. Lostange qui arrivait de Paris pour visiter le domaine, et qui lui était représenté par un de ses confrères de la capitale comme un acquéreur très sérieux. Mme de Saugeraie, après le déjeuner, avait averti Bernard et Lucienne.

D'instinct elle retardait cette révélation. Cependant elle fut surprise du silence qui l'accueillit tandis qu'elle s'excusait comme une coupable. Le garçon penchait la tête, et la fillette interrogeait le visage fermé de son frère.

— Et *il* va venir? demanda enfin Bernard sans émotion apparente.

— Qui?

— Le nouveau propriétaire.

— Oui, il peut arriver d'un moment à l'autre.

— Je ne veux pas le voir. Je m'en vais.

— Où vas-tu?

— Dans *son* bois.

Comme il franchissait le seuil du salon, Lucienne l'appela d'une voix plaintive :

— Bernard.

Mais il ne se retourna pas.

Mme de Saugeraie avait trop compté sur l'âge de ses enfants. En sauvegardant la mémoire de leur père, elle ne réussissait pas à se justifier elle-même. Ils venaient de découvrir, en les perdant, que ces paysages de leur vie leur appartenaient. Ainsi désavouée, la pauvre femme pleura.

— Maman, dit Lucienne, il ne faut pas pleurer. Je sais bien pourquoi nous partons.

Puis, dans le silence, la petite infirme dont l'intelligence trop développée inquiétait parfois sa mère, reprit doucement :

— C'est à cause de moi.

— A cause de toi? Que dis-tu là?

— Oui, c'est à cause de moi. J'ai bien compris. C'est pour mes jambes.

— Mais tu es folle!

— Bernard n'a pas compris, lui. Il fallait le lui dire.

Mme de Saugeraie, séchant ses larmes, prit la petite sur son cœur.

— Tu te trompes, Lucette.

— Oh! non. Cinq mille francs, c'est beaucoup, n'est-ce pas?

— Pourquoi cette question?

— Vous disiez un jour à Monsieur Cartels que ma dernière opération avait coûté cinq mille francs.

— Il ne faut jamais écouter ce que disent les grandes personnes. Et puis, cela n'est rien. J'aurais donné beaucoup plus pour te guérir.

La fillette, appuyée à l'épaule maternelle, suivit son idée :

— Ils ne m'ont pas guérie, et ils nous prennent notre château. Ils sont méchants. Papa les aurait battus.

— Tu te souviens bien de ton père? demanda Mme de Saugeraie en caressant les boucles blondes qui entouraient le délicat visage.

— Oh! oui. Il riait toujours. Il me portait sur son épaule. J'étais grande. Et je croyais toujours que j'allais marcher.

Mme de Saugeraie l'embrassa pour cacher son émotion. Elle usait la fin de sa jeunesse à sauver la situation compromise par son mari, et c'était son mari qui laissait après lui une impression de force et de sécurité. Mais n'était-ce pas cela même qu'elle avait désiré?...

Dans la vie moderne, un déménagement n'est guère qu'un embarras. On habite en location, et l'on connaît la campagne par les villes d'eaux. Dès lors, on change de lieux comme de costumes; on regrette un appartement comme un habit, et la nature comme un veston. C'est le simple déplacement de quelques manies. Qui saura comprendre encore le sortilège de ces vieilles maisons et de ces vieux parcs où se forma la sensibilité de toute une race?

Bernard s'enfuyait en courant, loin du château vendu. Il chercha un refuge dans le bois de chênes. L'assemblée des arbres, minces et droits comme de jeunes hommes, le reconnut et l'entoura. Ils portaient les feuilles tendres du prin-

temps qui répandent une ombre légère. Par larges raies le soleil pénétrait dans leurs intervalles, jusqu'au tapis de feuilles mortes dont il caressait les tons de pourpre pâle et de cuivre doré.

Au détour du sentier, un des grands chênes de la forêt étendait ses branches appesanties par l'âge sur le siège naturel que formait un rocher couvert de mousse. Là, Bernard s'arrêta. C'était son endroit préféré lorsqu'il voulait s'enivrer de solitude. Tout enfant, il y venait déjà il grimpait au sommet de l'arbre pour voir, au-dessus des frondaisons, le lac vert et pour chanter. Ces souvenirs oubliés prenaient tout à coup de l'importance. Il jeta ses bras autour du tronc qu'il ne pouvait étreindre et l'embrassa à pleines lèvres. L'écorce rugueuse lui blessa la bouche. Et il se réjouit de cette petite douleur qui venait encore s'ajouter à la grande dont il souffrait confusément. Puis il se coucha sur les feuilles mortes. La terre lui paraissait désirable.

Il ne sut pas combien de temps il savoura sa peine. Dans le malheur, on s'exagère volontiers la lenteur des heures. Ayant épuisé l'amertume de la séparation, il revint, la tête basse. Il appelait la nuit, estimant que le jour avait assez duré. Mais le soleil était haut encore à l'horizon. A l'orée du bois, proche des bâtiments de ferme, il tomba sur le spectacle détesté qu'il avait prétendu fuir. M. Cartels conduisait au château l'*étranger*. Ce dernier était un vieux monsieur que Bernard jugea fort prétentieux, car il avait aux pieds des guêtres

blanches qui reluisaient. Il donnait la main à une fillette de dix ou douze ans qui portait sur les épaules, en masse ondulée et fluide, une magnifique chevelure d'un roux sombre pour laquelle le jeune garçon oublia un instant les feuilles mortes du bois et leur douceur moelleuse, ce qui l'irrita davantage contre ces intrus.

Cependant les deux hommes s'étaient arrêtés pour discuter, et la petite fille, accoutumée à exercer son autorité, tirait le vieillard pour obtenir son attention.

— Que veux-tu, Michelle? finit par dire celui-ci avec patience.

Elle lui montra des pervenches qui étoilaient la mousse comme de clairs regards :

— Grand-père, pourquoi ces fleurs sont-elles bleues?

— Petite, c'est sans doute pour te faire plaisir.

Cette réponse ne suffit pas longtemps à Michelle. Elle désigna la forêt :

— Et pourquoi tous ces arbres?

— Pour te protéger contre le soleil.

— Et le soleil?

— Pour t'éclairer, mon enfant.

— Je suis contente, grand-père, que le soleil soit là pour m'éclairer.

Elle s'agitait en parlant, et les rayons du jour, dans ses mouvements rapides, jouaient avec ses cheveux qui semblaient noirs à l'ombre, et dorés à la lumière.

Un groupe d'enfants curieux sortit de la ferme et se rangea sur le bord du chemin.

— Et ces petites filles, grand-père? Pourquoi sont-elles-là?

Avec sa complaisance inaltérable, le vieillard répliqua :

— Pour t'admirer, Michelle, et pour t'envier.

— Qu'est-ce que c'est, envier?

— Elles sont moins jolies que toi, moins bien habillées, et ça les ennuie.

Elle aperçut Bernard immobile à son poste, et le signala aussitôt :

— Et ce petit garçon?

Le vieux monsieur découvrit avec étonnement la longue taille du jeune homme :

— Ce grand garçon?

— Oui. Pourquoi me regarde-t-il?

— Mais... pour t'aimer probablement.

— Qu'est-ce que c'est, aimer?

— Aimer, c'est t'obéir, faire ce que tu veux.

Elle collationna dans sa mémoire toutes ces simples réponses et conclut :

— Alors, tout ce que je vois, c'est pour moi?

— Justement.

M. Cartels, le notaire, avait écouté, sans mot dire, le colloque familial. Il respectait ses clients dans toutes leurs fantaisies. Cependant il se tourna vers M. Lostange et sourit finement :

— Vous donnez à votre petite-fille une éducation particulière.

— Oui, concéda le vieillard sans excès de vanité, j'en veux faire une coquette, afin qu'elle soit heureuse.

— Vous réussirez, monsieur.

— Je le crois.

— Mais êtes-vous bien certain que le bonheur soit là ?

— Absolument. Le bonheur est dans la domination. Une coquette asservit les hommes à ses caprices.

Le notaire répliqua doucement :

— Il est des femmes qui préfèrent l'amour.

Mais M. Lostange eut un geste large pour écarter cette manière de voir.

— L'amour des autres, dit-il, est le seul dont on ne souffre pas.

Pendant cette conversation, la petite Michelle, déjà pourvue de tout l'aplomb que donne la beauté, s'était avancée vers Bernard.

— Tu m'aimes, dis ?

Les yeux de l'adolescent flamboyèrent.

— Je vous déteste, fit-il d'une voix aigre.

Volontiers il l'aurait battue.

Cette colère subite n'effraya pas la fillette. Elle courut porter ce mot nouveau à son grand-père :

— Grand-père, le petit garçon me déteste. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Fidèle à sa méthode pédagogique, M. Lostange expliqua :

— Détester, pour les hommes, c'est la même chose qu'aimer.

Déjà Michelle n'écoutait plus. Elle s'extasiait devant un paon blanc qui était la gloire de la Saugeraie. L'oiseau orgueilleux se promenait lente-

ment, en remuant sa petite tête coiffée d'une aigrette. La queue immense, que marquait d'une ombre ténue le dessin de mille yeux à peine visibles, se déployait comme une robe à traîne et balayait le sol. Il avait la démarche calculée et altière d'une impératrice en toilette de gala. Derrière lui, deux ou trois paons aux plumes bleues lui composaient une cour, mais gardaient leur distance.

— O le beau perroquet! s'écria la petite fille en battant des mains. Il est plus beau que celui du Jardin d'acclimatation.

— C'est un paon, rectifia M. Cartels.

Et Michelle répéta :

— Oui, un paon. Un paon en neige.

L'oiseau sentit l'admiration qu'il inspirait, et comme on ouvre un éventail aux lumières, il fit la roue en plein soleil. Toute sa cour l'imita. Michelle ne se tenait plus de joie.

— Regardez cette blancheur hypocrite, dit M. Lostange au notaire. C'est le comble de la coquetterie.

Et se tournant vers Michelle afin de ne pas perdre cette occasion de moraliser, le vieillard ajouta :

— Quand tu seras jeune fille, tu feras ainsi la roue avec innocence.

— Je veux être jeune fille, conclut la petite.

Puis, modérant ses désirs, elle reprit :

— Je veux le paon.

M. Cartels qui parlait à Bernard de Saugeraie profita aussitôt de ces dispositions :

— Il est sans doute à vendre avec le château.

— Je veux le château, déclara sans tarder l'impérieuse enfant.

— Tu l'auras, promit son grand-père.

Le groupe reprit sa marche, s'éloigna des bâtiments de ferme et suivit l'allée de platanes. Bernard, immobile, regardait la chevelure que le soleil et l'ombre se disputaient. Quand il ne la vit plus, il se retourna vers le paon avec fureur et lui donna la chasse. L'oiseau sacré, accoutumé à l'admiration et au respect, s'enfuit lourdement, stupéfait de cette audace sacrilège. Sa cour l'abandonna. Il gagna la forêt, et sur les feuilles rousses bruyaient ses plumes claires.

Il alla se poster sur ce rocher moussu qu'ombrageait un vieux chêne. Là, il utilisa ses dernières ressources. Tandis qu'il jetait des cris angoissés qui retentissaient jusqu'au cœur du bois, il redressa son plumage dont il parut s'envelopper tout entier. Bernard, qui accourait, vit sur ce piédestal, se détachant sur le fond des verdures fraîches, la roue blanche qui le défiait. Il laissa tomber le caillou qu'il serrait dans la main. A cette vision parfaite il mêla l'image d'une chevelure rousse qui s'éloignait sous les platanes et des feuilles mortes que ses pieds foulaient, et il y puisa une émotion d'une profondeur nouvelle. Plus tard il devait s'en souvenir...

I

LE JEUNE PRIX DE ROME

Le train stoppa à la gare d'Aiguebelette.

Bernard de Saugeraie, qui venait de plier ses châles dans leur double courroie, s'apprêta à descendre et fut surpris de se voir devancé par son compagnon de voyage, un petit jeune homme à demi caché dans un grand pardessus et un épais foulard.

— C'est la première fois, pensa-t-il, qu'un voyageur s'arrête ici dans cette saison.

On était au mois de mai, et les environs du petit lac ne sont guère peuplés d'étrangers que durant l'été. Un coupé attelé de deux chevaux attendait l'inconnu. Bernard examina l'équipage et se dit :

— Les Lostange se sont installés de bonne heure cette année dans *leur* château.

Et il toisa dédaigneusement la voiture, le cocher et le voyageur. Cependant il les suivit du regard, non sans mélancolie, jusqu'au bois de chênes où ils disparurent. Depuis son départ de la Saugeraie,

dix ans avaient passé. Sa mère et sa sœur n'avaient pas quitté le pays, à cause de la santé de Lucienne qui exigeait l'air natal, et aussi par raison d'économie. Presque en face de l'ancienne demeure, de l'autre côté du lac, ces dames habitaient toute l'année une propriété qu'on appelle le Combel. C'est une villa modeste, sans aucune apparence, et composée de peu de pièces, bâtie sur une colline qui sert de contrefort au Signal, sommet le plus élevé de la montagne de Lépine.

Bernard prit le chemin qui mène au Combel par des pentes assez abruptes. Ses solides poumons et ses longues jambes lui permettaient de marcher vite à la montée. Il souriait à l'air vif du matin, aux fraîches verdures des arbres, et surtout à la joie qu'auraient sa mère et Lucienne en le revoyant, car il ne les avait pas averties de son arrivée. Depuis la vente, ce pays n'était plus sa patrie, et il n'y venait chercher que ces deux femmes. Il avait reconnu à la nature d'autres visages que celui qu'elle prenait dans son enfance : ces bois, ces eaux, ces lignes d'horizon ne comptaient plus — du moins le pensait-il — dans le développement de sa sensibilité. Et cette sensibilité était celle d'un artiste. Entré tout jeune à l'école des Beaux-Arts dans la section de sculpture, il avait obtenu le grand prix de Rome. De la Ville éternelle où il avait passé trois ans, il rentrait en France avec cette connaissance de l'art et de ses divins modèles qui modère l'excessive confiance de la jeunesse. Ses maîtres le traitaient en ami et

non plus en disciple. On le croyait timide et sauvage. En réalité, la désillusion que lui avaient fait éprouver dans son enfance la ruine de sa famille et la rupture d'un passé vénérable et flatteur, lui inspirait un éloignement du monde et un goût de la solitude que la passion de son art favorisait.

Les feuillages menus encore qui bordaient le chemin lui permettaient d'apercevoir le lac vert entre les branches, et, se tournant tout à coup, il distingua le château dans les arbres. Il lui gardait rancune tout en s'imaginant l'avoir oublié, et il continuait de considérer les nouveaux propriétaires comme des usurpateurs. Il poussa la porte de bois qui fermait le petit parc du Combel, et par un étroit sentier il arriva sous la terrasse. Il entendit un bruit de voix et s'arrêta.

— Tu seras bien ici pour respirer le grand air, disait Mme de Saugeraie.

Aidée de l'unique servante qu'elle avait gardée, elle installait Lucienne sur sa chaise longue.

Bernard cria : — Bonjour ! d'une voix sonore, et se montra. Sa mère, toute pâle, se jeta dans ses bras, et l'infirme, qui ne pouvait marcher à sa rencontre, se souleva à demi pour le mieux voir. Après avoir étreint les deux chères créatures, le jeune homme les regarda plus attentivement. De trois ans il ne les avait pas revues.

— Vous avez bonne mine, affirma-t-il. Comme nous allons être heureux.

Sur le visage maternel plus de trois années semblaient avoir laissé leurs traces. Et l'infirmité de sa

sœur s'était atténuée à ses yeux pendant l'absence. Ainsi, à la joie du retour se mêlaient pour lui cette gêne qu'éprouvent les gens bien portants en présence des malades, et la sensation des entraves que la vie impose à nos aspirations de vivre.

— Tu n'as pas déjeuné ? s'informa avec sollicitude Mme de Saugeraie. Ici, le lait est bon.

— Tu nous parleras de Rome, tu nous montreras tes ébauches, dit Lucienne, dont les joues s'étaient couvertes de rougeur et dont les yeux brillaient de fièvre. De sa chaise longue, que de voyages elle avait entrepris au delà des Alpes, sur le chemin de l'Italie !

La servante apporta un guéridon, et Bernard déjeuna sur la terrasse, entre les deux femmes dont la vie se trouvait changée par sa présence. Dans la délicate lumière de ce matin de mai, le paysage lui faisait fête. Il distinguait, après les arbres du parc, les eaux vertes du lac bordé de prairies, les deux petites îles et leur cortège de roseaux, et, au delà de ces sites riants, le coteau de Saint-Alban de Montbel. Comme il tournait le dos à la grande arête rocheuse du Signal qui modifie à elle seule l'aspect de ces lieux, il ne voyait qu'un tableau de douceur et de paix. Sur la gauche, dans une masse confuse de feuillages, le château de Saugeraie dressait sa haute tour.

— La voiture des Lostange attendait mon train, dit-il négligemment.

— Oui, expliqua sa mère, ils viennent d'arriver.

Mademoiselle Lostange est fiancée. Elle désire se marier à la campagne.

Lucienne intervint avec ironie :

— C'est plus poétique.

— Notre ennemie est-elle belle ? demanda Bernard.

— Très belle, répondit Mme de Saugeraie.

— Trop belle, fit la jeune fille.

Bernard considéra l'infirme avec pitié. Tant de grâce inutile et de beauté perdue étaient répandues sur ce visage. Il la crut jalouse un instant. Il oublia quelle âme ardente, toute brûlée de dévouement fraternel, toute surexcitée de pieux enthousiasme il lui connaissait, lui qui bien souvent, à Rome, trouvait le courage, la foi et le plus noble idéal dans la correspondance de cette frêle estropiée, vouée à vivre et à mourir dans la solitude du cœur.

— On ne l'est jamais trop.

— Si, reprit-elle, lorsqu'on est coquette.

— Elle est coquette ?

— On l'assure. Elle fait la roue, comme notre vieux paon.

Le jeune homme se mit à rire :

— Ah ! notre paon, il vit toujours?

— Le voilà ! montra Lucienne.

Sur la balustrade de la terrasse, le paon s'était posé. Il prenait naturellement une attitude décorative, entre les vases de pierre, comme un motif d'ornementation. Mais il ressemblait à une reine déchue. Par l'effet de l'âge, il perdait son éblouis-

sante blancheur. Il n'était plus le *paon de neige* que les petites filles admirent. Et, comme une traîne déchirée, sa queue portait des traces de souillure et des plumes cassées. Cependant il se rengorgeait avec des airs importants.

— Pauvre bête ! dit Bernard. Il n'a pas renoncé à plaire.

Lucienne ajouta :

— Il n'y renoncera qu'avec la mort. Tant de femmes sont ainsi.

— Je le regretterai, reprit le jeune homme. Il représente tout ce que nous avons emporté de la Saugeraie. Mère, vous souvenez-vous ? c'est moi qui vous ai empêché de le laisser aux Lostange.

— Qui refusèrent de signer le contrat à cause de lui, fit observer Mme de Saugeraie dans un sourire. Ils ont cédé, mais pourquoi t'obstinais-tu ? C'était un enfantillage.

— Ne vous l'ai-je pas raconté ? Je m'étais enfui dans la forêt pour ne pas voir l'acquéreur. Et précisément, je tombai sur lui au retour. Sa petite fille s'extasiait devant notre beau paon qui faisait bêtement la roue. C'est une manie qu'il a dès qu'on le regarde. Et tenez !

Comme s'il devinait qu'on parlait de lui, l'oiseau déployait son plumage avec un grand bruit d'éventail. Bernard continua :

— Elle criait : « Je veux le château ! Je veux le paon ! » Elle m'agaçait avec ses cris, et je cherchai aussitôt un moyen de lui être désagréable. J'ai trouvé celui-là. Il paraît qu'elle y fut sensible.

— Tu ne l'as pas rencontrée depuis lors? demanda Lucienne.

— Jamais.

— C'est curieux.

— Mais non. Les premières années de notre installation au Combel, j'avais choisi cette rive du lac ou les pentes raides du Signal pour mes promenades. Puis, je suis parti pour Rome. Je ne suis jamais retourné à la Saugeraie.

— Tu y trouverais bien des changements, lui dit sa mère.

— Vous y êtes allée?

— Rendre une visite. Il est dur de rentrer en étranger dans sa vieille maison.

— Je n'y rentrerai pas.

— Et si l'on t'invitait? *Ils* invitent beaucoup.

— Je n'accepterai pas. Je resterai avec vous.

Sa mère l'embrassa, et Lucienne lui prit la main :

— Il y a si longtemps que nous ne t'avons vu, murmura la première.

Il enveloppa du regard les deux femmes, les traits pâles et flétris de l'une, la joliesse frêle et inutile de l'autre. Ces deux cœurs lui appartenaient; ils ne battaient que pour lui. Et l'impression de gêne qu'il avait ressentie tout à l'heure dans sa cruelle jeunesse se changea en un désir de protection, en un sentiment de responsabilité.

— Vous vous fixerez à Paris avec moi, dit-il, comme s'il prenait une décision. Mon avenir est assuré. Nous ne passerons plus ici que les vacances.

— Nous t'embarrasserons, objecta sa mère.

Et Lucienne, les yeux brillants, murmura :

— Je suis une petite sauvage.

— Ici l'on doit mourir d'ennui pendant l'hiver.

Mme de Saugeraie eut un mince sourire :

— Le soleil de Rome nous réchauffait.

— Je ne vous écrivais pas assez souvent.

Et il répéta avec plus de chaleur et de sincérité :

— Comme nous allons être heureux !

Il se leva et s'appuya à la balustrade, à la place même où le paon s'était posé. De là, il distingua mieux le bois de jeunes chênes au feuillage crêpé. Et il se souvint de son enfance romantique :

— Un jour, dit-il, j'irai là-bas fouler les feuilles mortes et revoir ma forêt.

Lucienne répliqua très vite, comme si quelque mauvais pressentiment l'agitait :

— C'est inutile. Les arbres ne reconnaissent personne.

Mais il continuait de fixer les yeux dans la même direction.

II

LA RENCONTRE

Lorsque nous retrouvons un être cher après une longue absence, livrés à la joie de le revoir nous ne remarquons point tout d'abord les changements que la vie imprima sur ses traits. Nous conservons quelques instants dans les yeux son ancienne image, telle que la gardait notre souvenir; peu à peu, seulement, nous la comparons à la réalité et nous constatons leurs différences. Et nous éprouvons alors une tristesse qui est celle même de la mort...

Le soleil de mai caressait les jeunes pousses de la forêt. Les chênes aux troncs droits levaient leurs branches, comme des athlètes montrent leurs bras robustes et noueux. Bernard riait de plaisir en se retrouvant dans leur compagnie. Par une semblable après-midi de printemps, il leur avait dit adieu, dix ans auparavant. Et il pouvait oublier ces dix années : rien ne paraissait changé autour de lui.

Un profond silence habitait le bois paisible, les allées désertes. Parfois un ramier se détachait d'une cime. Mais son vol léger ne s'entendait pas. A de rares intervalles, pourtant, de longs frissons agitaient les arbres. Des feuilles mortes se soulevaient pour danser une ronde. Ces souffles de brise se prolongeaient, se répercutaient jusqu'à former un grand mouvement d'ondulation qu'accompagnait un bruit de lointaine mer, tandis que les petits rameaux des chênes rendaient, en s'entrechoquant, un son aigu de grelots.

Bernard s'enfonça au cœur du bois, dans sa partie la plus sauvage. Il avait abandonné le sentier. Son pas écrasait les amas de feuilles sèches qui lui montaient jusqu'aux chevilles. Tout enfant, il aimait à fendre ces remous plaintifs. Quand il fut parvenu à la lisière, il se trouva en face de la montagne de Lépine dont les rochers recevaient l'éclat du soleil qui descendait lentement à l'horizon.

« — Je vais maintenant, se dit-il, traverser de nouveau la forêt et descendre jusqu'au lac, en évitant le château. Ce pèlerinage ne m'est pas douloureux. Mes arbres m'ont fait bon accueil. »

Il sentait la douceur du printemps qui s'appuyait à sa poitrine. Les primevères et les pervenches éclairaient la mousse. Il rentra sous bois et suivit une allée droite que voûtaient les branches et qui semblait aboutir à une porte lumineuse. Tout à coup il vit une ombre se découper sur le jour à la sortie des arbres. Une fois sous la voûte,

ce fut l'ombre qui devint claire. Et il put reconnaître une femme en robe blanche.

« — Ce ne peut être que Mademoiselle Lostange », se dit-il, et son front se chargea d'orage.

Le plaisir de sa promenade était gâté. Comme il baissait les yeux, il aperçut avec étonnement le sable du chemin que l'herbe envahissait autrefois. Il remarqua des troncs coupés, l'aménagement nouveau d'un coin de la forêt. Il huma un air de trahison. Et comme il ne s'était jusqu'alors attaché qu'à découvrir pieusement le caractère immuable de ces lieux trop aimés, il s'acharna à relever les moindres traces de changement. Il inspecta l'assemblée des arbres avec l'insolence d'un étranger en visite. Et il découvrit à mille nuances la substitution insensible d'un parc soigné à l'ancien parc abandonné, si émouvant dans son abandon.

La forme blanche s'était arrêtée, puis avait repris sa marche. Il songea :

« — Elle a eu peur de moi. Je ne suis pas un voleur : pourquoi me cacher ? »

Et cette pensée l'empêcha de s'enfuir, comme il en avait eu l'intention, pour éviter son ennemie.

Michelle Lostange avait eu peur en effet. Mais elle avait bonne vue, et s'était vite rassurée avec cette réflexion :

« — Ce n'est qu'un jeune homme. »

La première, elle atteignit ce rocher qu'abritait un vieux chêne, et sur le siège de pierre elle s'assit. Bernard qui l'observait de loin, supporta péniblement qu'elle se fût installée avec cette tranquille

audace à la place que jadis il préférait. Comme elle prenait une pose étudiée, il se souvint du paon qu'il poursuivait à travers le bois et qui, à cet endroit même, avait déployé son radieux plumage pour le séduire. Cette jeune fille en toilette claire ne lui offrait-elle pas un tableau analogue?

Dix ans plus tôt, la beauté de l'oiseau blanc avait triomphé de sa colère.

Michelle Lostange n'avait pas de chapeau. Une raie de soleil, qui passait entre les branches comme à travers un vitrail, atteignait sa coiffure. Elle appuyait ses pieds sur un tapis de feuilles mortes. Comme il détaillait cette chevelure d'un roux sombre, ce pur profil légèrement busqué, cet ensemble de lignes dont il comprenait en artiste la perfection, il craignit une seconde défaite et se révolta dans son orgueil. Lorsqu'il parvint à sa hauteur, il la salua et voulut continuer sa route.

— Monsieur de Saugeraie, vous êtes chez vous, lui dit une voix limpide qu'il crut ironique.

Il s'arrêta, rougit et s'excusa d'avoir franchi la barrière qui fermait la propriété du côté d'Aiguebelette.

— Autrefois, expliqua-t-il, la barrière était toujours ouverte.

Cette fin lui rendait l'avantage. Elle le sentit. A son tour elle se justifia :

— Nous avons établi cette clôture parce que tous les paysans traversaient le bois avec leurs chars pour aller d'Aiguebelette à Lépin. Ils défonçaient le chemin, cassaient des branches et gâtaient le coup d'œil.

Bernard ne désarma pas :

— Nous n'y prêtions pas d'attention.

Cette résistance étonna la jeune fille plus encore qu'elle ne l'irrita. Jamais elle n'avait rencontré une parole aussi nettement décidée à lui refuser les compliments et les flatteries. Cependant il n'était pas insensible à sa beauté comme il affectait de le paraître.

Pour obtenir la victoire, elle opéra un habile mouvement tournant :

— Il y a une brèche dans la clôture...

A son tour il employa l'ironie :

— Il faut la réparer, Mademoiselle.

Mais elle l'accabla de sa générosité :

— Je vous la montrerai, Monsieur, afin que vous puissiez, quand il vous plaira, rendre visite à vos arbres, à vos prairies, et même à votre château. Je les aime comme si j'étais née parmi ces choses. Alors je comprends que vous les aimiez encore.

— Je ne les aime plus, dit-il. Je viens de le constater. Mais je vous remercie de votre invitation.

— Vous n'en profiterez pas?

— Je suis un peu sauvage. Vous m'excuserez.

— Mon grand-père serait charmé de vous connaître. Nous vous connaissons déjà. Vous avez exposé rue Laffitte une *Source* et une *Hamadryade*. Les arbres et les eaux vous inspirent heureusement, Monsieur, et vous les représentez par de gracieux symboles.

Elle parlait avec aisance, en femme accoutumée à tenir salon plutôt qu'en jeune fille. Il s'inclina

sans répondre, mais elle remarqua qu'il avait rougi.

— Ce n'est qu'un enfant, pensa-t-elle. Il me fera la cour, comme tous les autres.

Et, satisfaite, elle se sourit à elle-même. Il s'empara hâtivement de ce sourire qui ne lui était pas destiné, et l'ajouta aux louanges dont s'accommodait son extrême jeunesse. Quel artiste, au début, ignora la vanité?

— Voulez-vous m'accompagner? reprit-elle. Je vous montrerai les nouveaux jardins et le petit port que nous avons construit.

Il objecta, prêt à consentir :

— Vous avez changé bien des choses. Ce n'est pas le changement que je cherchais ici.

— Oui, vous y cherchiez votre enfance. L'avez-vous retrouvée?

— Non, dit-il durement.

Comme ils sortaient du bois et passaient devant les bâtiments de ferme, elle voulut l'amadouer avec un souvenir :

— Nous nous sommes déjà rencontrés ici, il y a... je ne sais plus, huit ans, dix ans peut-être. Vous rappelez-vous?

— Il y a dix ans, Mademoiselle. Vous portiez les cheveux dans le dos. Ils ont gardé leur couleur sombre avec des reflets de soleil.

— Ils étaient plus dorés, je crois.

— Je ne crois pas. Les peintres appellent cette nuance le *blond vénitien*.

— Pourquoi?

— Les femmes de Venise obtenaient cette teinte

en exposant leur chevelure à la lumière du soleil, pendant les heures les plus chaudes du jour. Elles préservaient la peau blanche de leur visage au moyen d'un masque.

— Ah ! dit-elle en rapportant cette anecdote à elle-même. Quand j'étais petite, je courais au soleil avec mes cheveux dénoués. Mais je ne mettais pas de masque.

Cette réflexion ne manqua pas d'attirer l'attention du jeune homme sur ses joues qui étaient fraîches comme des fleurs nouvelles. Tandis qu'il la regardait, elle lui demanda en riant :

— Et le paon blanc que vous m'avez volé ?

Fier, il se rebiffa :

— Que je vous ai volé ?

— Oui. Vous ne vous rappelez pas ? Il y avait ici un paon magnifique, un paon de neige. Je n'en ai jamais vu de pareil. Tenez, j'en ai fait acheter une demi-douzaine. Vous les voyez, là, dans la cour. Ils se rengorgent sans raison. Ils ne font pas la roue, ou bien ils la font pour eux tout seuls. Et ils sont petits à côté du vôtre.

— C'est vrai.

— Pourquoi teniez-vous à le garder ? C'est à cause de lui que grand-père a acheté le château. Je voulais avoir le paon. C'était le moyen. Il n'a pas réussi.

Bernard donna cette explication qui l'amusa plus qu'elle :

— La petite fille le désirait, et le petit garçon l'a gardé.

Pour la seconde fois elle sentait une résistance inconnue, et éprouvait l'envie de la briser.

— Vit-il toujours? demanda-t-elle avec indifférence.

— Toujours. Mais il est vieux. Sa blancheur n'est plus immaculée, et les plumes cassées de sa queue ressemblent à quelque balai hors d'usage. Cependant il fait encore la roue.

— Quelle horreur! Il fait la roue et il n'a plus de beauté.

— C'est assez l'habitude des coquettes.

Le visage de la jeune fille prit une expression méprisante et cruelle :

— Il faut le tuer. C'est un crime de le laisser vivre sans sa beauté.

— Pourquoi donc? Il jouit de chaque jour. Et puis, c'est un oiseau sacré. Les oiseaux sacrés, on n'y touche pas.

Elle ne demanda pas d'où venait au vieux paon cette consécration, et préféra l'attribuer à son propre désir d'enfant.

Par un verger en pente, ils descendirent jusqu'au lac. L'eau immobile reflétait comme un miroir le paysage renversé. Dans sa profondeur se prolongeaient les verdures des rives, à peine atténuées, pâlies à peine. Un troupeau de vaches qui paissait dans la prairie, au pied du village d'Aiguebelette, s'approcha du bord et doubla son image. Des traînées roses, qui présageaient la chute du jour, s'allongeaient sur les eaux et se mêlaient à cette variété de verts foncés et de verts

clairs. Une brume violette baignait les confins de l'horizon qu'elle semblait élargir. L'air était plein de mollesse. La paix du soir répandait sur cette nature une douceur suave.

Michelle abandonna tout à coup son compagnon, remonta rapidement la pente et gagna le sommet du verger. Là, s'appuyant à un arbre en fleurs, elle s'immobilisa dans une jolie attitude contemplative. Elle fixait le soleil qui effleurait déjà la montagne. Ainsi, elle utilisait la chute de l'astre pour le triomphe de sa beauté.

Bernard qui la suivait du regard la vit en pleine lumière. Sa robe blanche paraissait d'argent. Sur ses cheveux, sur sa figure, dans ses yeux qu'elle ne baissait pas, palpitaient des rayons dorés. Elle dominait le paysage, et les derniers feux du jour semblaient émaner d'elle. Elle reflétait la splendeur du soir, et y joignait la pureté de ses lignes, et cette expression de vie consciente que seul possède le visage humain.

Il oublia qu'elle faisait la roue, et il l'admira comme une œuvre d'art.

En la regardant, il assista au coucher du soleil. L'auréole de la jeune fille s'amoindrit, se rapetissa et disparut. Un dernier point lumineux anima ses yeux noirs, et l'ombre la recouvrit. Derrière elle, les rochers de Lépine gardaient encore une couleur sanglante, d'un rouge ardent.

Émù de ce spectacle, il courut la rejoindre. Elle simula un poétique embarras, car ses paupières,

emplies de clarté, battaient et rendaient sa vue confuse.

— J'ai encore le soleil dans les yeux, expliqua-t-elle. N'est-ce pas qu'il est beau de le voir mourir?

— Surtout ce soir, dit-il.

— Mais vous lui tourniez le dos.

— Je vous voyais.

Elle était parvenue à ses fins puisqu'il lui rendait hommage, comme tout le monde. Dès lors il ne l'intéressait plus guère. Il voulut lui demander de lui servir de modèle pour la statue de quelque prêtresse drapée, et il n'osa pas. Cependant elle eût goûté avidement cette flatterie nouvelle, susceptible de répandre la réputation de sa grâce victorieuse. Elle l'invita, sans insister, à venir au château. Il objecta l'heure tardive et l'inquiétude de sa mère. Et cette entrevue sans présentation, où la jeune fille avait dû deviner le nom de son partenaire au milieu d'un bois, se dénoua brusquement comme elle s'était nouée.

Comme elle remontait jusqu'au portail l'allée des platanes, elle sourit toute seule à un souvenir d'enfance : elle se rappela un mot de son grand-père dont elle reconnaissait le mérite :

— *Grand-père*, demandait une petite fille de douze ans, *le petit garçon me déteste. Qu'est-ce que ça veut dire?*

— *Détester*, *pour les hommes*, *c'est la même chose qu'aimer.*

D'un pas rapide Bernard traversa la forêt. Dans

les intervalles des branches qui n'étaient pas encore trop chargées de feuilles, il apercevait les rouges lueurs du crépuscule. Sur le fond d'incendie qui semblait atteindre les amas de feuilles mortes, se détachaient les troncs minces des chênes. Dans la profondeur du bois vibrait une vapeur bleuâtre. L'air s'était rafraîchi. C'était l'heure délicate où la nature se recueille et goûte en silence le repos avant de s'endormir.

Lui aussi, il se souvenait de son enfance. Il la retrouvait mieux dans le soir qui atténue les contours et les couleurs. Avait-il beaucoup changé lui-même depuis le temps où, tout enflammé d'une ardeur militaire, il jouait au spadassin, et d'une méchante épée de bois battait les grandes herbes et les branchilles dont il déplorait ensuite l'aspect misérable? Avait-il jamais fait autre chose que partir en guerre comme un fou pour voler à la vie toutes les joies qu'elle peut donner et se lamenter ensuite sur ses désillusions? Il portait sa grande jeunesse sur son visage, et s'imaginait avoir beaucoup vécu. Pour avoir goûté le plaisir en compagnie de quelques femmes légères aux bras frais et aux âmes inconstantes, et orné ses caprices d'une mélancolie convenable en les sachant éphémères. il se croyait une expérience amoureuse. Cependant il cherchait dans son cœur des traces de blessures et n'en trouvait pas. Et il s'étonnait de cette merveilleuse aventure, comme s'il avait cueilli des roses sauvages aux buissons de la route sans se déchirer les mains et laisser un peu de sang aux

épines. En réalité, il n'avait aimé que l'amour, mais éperdument. L'art et les femmes avaient seulement perfectionné son désir. Il s'était préparé à la passion, comme on se prépare dans les salles d'armes aux rencontres sur le terrain.

Ce retour au parc de ses premières années, cette jeune fille engageante, le frémissement contagieux du printemps sur les choses, troublaient son cœur. Il s'écarta de son chemin, pour confier ce trouble à son chêne préféré. Comme autrefois, il embrassa l'écorce. Et il ne se demanda pas si, dans cette étreinte, il ne confondait point la forêt, le soir et Michelle.

La blanche vision d'autrefois n'avait point changé. Il la pouvait emporter du bois, comme alors. C'était un paon immaculé qui faisait la roue dans le soleil...

A table, sa mère et sa sœur le pressèrent de questions sur sa visite à la Saugeraie.

— Tu es resté bien longtemps là-bas.

— Oui, répondit-il, je ne pouvais plus m'en aller.

— Ces lieux, ajouta sa mère, sont pleins de tristesse pour nous.

Et Lucienne demanda :

— Tu n'as rencontré personne ?

— Personne, affirma-t-il spontanément.

Et son mensonge le surprit comme un aveu.

III

LE PRESSENTIMENT DE LUCIENNE

— La barrière est ouverte, constata M. Lostange à la sortie du bois de chênes.

— Oui, dit Michelle résolument, ce n'est pas la peine de la fermer.

— Tous les manants de l'endroit vont passer chez nous.

— Eh bien, nous les supporterons en grands seigneurs.

— *Grands seigneurs!* répéta le vieillard d'un air de doute. Il songeait précisément qu'il avait avancé la date de leur séjour à la Saugeraie pour réaliser quelques économies indispensables, et que déjà il s'ennuyait à périr dans ce beau pays mal peuplé.

M. Lostange regardait la vieillesse comme un affront et la combattait avec acharnement. Pour avoir vu beaucoup mourir, il s'exaltait dans sa passion de vivre. Le visage complètement rasé, le nez aquilin, la bouche ornée de dents toutes neuves et brillantes, les cheveux teints, il portait habituel-

lement de longues redingotes qui l'amincissaient encore, de grands cols qui l'obligeaient à relever la tête, et des guêtres blanches. Sa tenue était correcte à la campagne comme à la ville. Il avait la parole brève et la démarche rapide. Prompt à la oie, il détestait la solitude où l'on risque de sentir le vide de sa pensée et de ses jours, et il redoutait toutes les impressions pénibles. Déjà, dans sa jeunesse, il ne fréquentait le spectacle que s'il était assuré à l'avance d'un dénouement heureux. Quand il prévoyait à l'inspection de l'enveloppe une lettre désagréable, il la jetait dans un tiroir sans la décacheter. Ces dispositions naturelles s'étaient accrues avec l'âge. Il se plaisait à Paris où le temps passe sans qu'on y prenne garde, dans la distraction et le mouvement. Le séjour à la Saugeraie était destiné à réparer ses forces et rafraîchir sa santé. Il l'abrégeait de son mieux. Il préférait à la nature les décors d'opéra. Mais, cette année, comme son notaire le chapitrait vertement et l'engageait à diminuer son train de maison, il avait profité des fiançailles de sa petite-fille qui désirait se marier à la campagne, pour quitter Paris de bonne heure, et il s'occupait principalement à regretter sa résolution. Dans le château désert s'agitait sans répit sa haute silhouette maigre.

Michelle fit prendre à son grand-père le chemin du Combel.

— Où me conduis tu ? demanda M. Lostange.

— Faire une visite.

— A qui donc, mon Dieu ? Dans ce Sahara, il

n'y a même pas un juge de paix ou un receveur d'enregistrement.

— Il y a Madame de Saugeraie, grand-père, qui habite ici toute l'année.

Le vieillard s'arrêta net :

— Les mères éplorées et les infirmes, ce n'est pas mon affaire. Je m'en vais. Tu leur porteras mes hommages.

Cette peur amusa la jeune fille.

— Attendez. Il y a maintenant un jeune homme au Combel.

— Un jeune homme ?

— Mais oui : un jeune homme de grand avenir, Bernard de Saugeraie.

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ? Car les Saugerais sont ruinés, ou presque.

— Des statues.

— Et l'on gagne de l'argent dans les statues ?

— Seulement de la gloire, grand-père. Il paraît qu'il en sera couvert un jour. Je me suis informée.

— Et pourquoi allons-nous le voir ?

— Pour nous distraire pendant l'absence de mon fiancé.

Le vieillard fixa Michelle avec inquiétude. Évidemment son élève le dépassait.

— Prends garde, petite. Ton fiancé est ombrageux.

— Il m'aime : il s'habituera

— Très bien.

Et M. Lostange admira le résultat de sa méthode pédagogique :

— Tu es ma gloire, à moi qui ne fais pas de statues. Oui, l'amour des autres, c'est le seul qui nous rende heureux.

Ils poussèrent la claire-voie du petit parc. Bernard, qui flânait au soleil, les vit approcher avec surprise. Depuis qu'il avait rencontré Michelle dans la forêt, il évitait l'autre rive du lac, et ne quittait sa mère et sa sœur que pour escalader les pentes abruptes du Signal. Pourquoi le poursuivait-elle ? Car il comprenait bien qu'elle ne venait pas au Combel simplement pour rendre visite à ces dames. Aucune sympathie ne pouvait naître entre ses chères recluses et cette jeune fille mondaine dont une légende maladroitement répandue faisait une sirène dangereuse et insensible.

Il reçut les visiteurs avec une politesse un peu hautaine. Lorsque Lucienne, étendue au salon sur son éternelle chaise longue, les reconnut, son visage s'empourpra. Tandis que sa mère s'empressait, elle mesura du regard comme une ennemie la belle Michelle aux cheveux roux, et répondit sans grâce à M. Lostange qui, découvrant ses traits délicats, s'était installé auprès d'elle. Le vieillard empressé reçut avec étonnement les rectifications les plus documentées sur les erreurs qu'il commettait en lui parlant des musées d'Italie. Michelle, avec un sourire félin, prit prétexte de cette conversation :

— Travaillez-vous, à Aiguebelette ? demanda-t-elle au jeune homme, et aussitôt elle lui parut ne s'intéresser qu'à son art.

— Je travaillerai, Mademoiselle. J'ai fini de préparer mon atelier.

— Ah! vous avez un atelier ici. Je suis curieuse de le voir. Est-ce indiscret ?

— Je suis à vos ordres.

— Tout de suite, alors.

Elle se leva comme une enfant gâtée à qui tout le monde obéit. Ennuyé, il la précéda hors du salon. Pour la seconde fois, Lucienne rougit. Elle ne prêta plus d'attention aux paroles de M. Lostange.

Bernard avait fait son atelier d'une ancienne serre où l'on pouvait pénétrer sans sortir de la maison. Quelques reproductions en plâtre de l'antique, des maquettes de ses propres œuvres, son *Hamadryade* en marbre étaient disposées sans ordre, comme les ornements entassés d'un jardin, car les parois vitrées laissaient apercevoir de tous côtés les feuillages et, dans une éclaircie, le lac vert.

Michelle goûtait l'art plastique à la façon des femmes qui en tirent des comparaisons et des attitudes, en même temps qu'une conscience plus nette de leur propre beauté. Elle l'asservissait comme la nature à ce culte de soi-même qui avait été la base de son éducation, mais avec une aisance toute spontanée et une grâce ingénieuse. Elle remarqua la prédilection du jeune homme pour les modèles expressifs et tourmentés. Aussitôt elle rendit un oracle appuyé sur ses lectures :

— Les œuvres d'art les plus nobles représentent des figures au repos. Elles sont sereines *comme le calme des mers*.

Il sourit sans conviction, et même il fut choqué de son assurance.

— Les plus belles œuvres d'art, répondit-il, sont aussi les plus vivantes, les plus passionnées. L'artiste les crée avec ses inquiétudes, ses ivresses et ses souffrances, avec ses amours. Elles en demeurent toutes chaudes et palpitantes dans leur immobilité.

Étonnée de cette résistance, elle reprit :

— Voyez les dieux et les déesses de la sculpture grecque. La douleur et la joie qui passent n'ont pas troublé leur paix.

Il lui montra deux plâtres dont l'un reproduisait la *Victoire de Samothrace* et l'autre la *Niobé* qui tente de soustraire à la colère des dieux son dernier enfant.

— Voici le mouvement, dit-il, et voici le déses poir. L'art est de fixer pour toujours les plus profondes passions.

Il oubliait d'ajouter : *après les avoir dominées*. Ou plutôt il l'ignorait encore. Elle secoua la tête :

— Non, la passion déforme les lignes, tord les visages. Elle ne peut être un élément de beauté.

Il la regarda et désira lui adresser des paroles blessantes et désagréables ; puis, après être descendu de la chevelure à la taille, il eut envie de s'humilier devant elle.

Un rayon de soleil, à travers les feuilles et la vitre, tombait dans l'atelier. La jeune fille vint à lui et le disposa dans ses cheveux avec simplicité. Après quoi, elle abandonna résolument les idées

générales qui servaient, comme toujours, de paravent à un sujet plus personnel :

— Vous n'avez pas de modèle à Aiguebelette ?

— J'ai commencé un buste de Lucienne.

— Ah ?

A cette exclamation un peu dépitée il devina son but. Cependant il rougit en demandant :

— Vous ne consentiriez pas à poser, Mademoiselle ?

— Mais si. Que feriez-vous de moi ?

Il chercha dans ses cartons la photographie d'une *sacerdotessa* des Offices.

— Une vestale.

— J'ai le visage trop moderne.

— Non, vos traits sont presque parfaits.

— Presque ?

— Il y a la courbe légère du nez.

— Elle ne vous plaît pas ?

— Plus que la ligne droite, au contraire.

— Et pourquoi une vestale ? interrogea-t-elle en cherchant quelle attitude lui ferait le plus d'honneur. Déjà elle voyait dans son effigie une occasion de propager son pouvoir.

Il sourit mystérieusement :

— Les vestales gardaient le feu sacré et dédaignaient l'amour. Or la passion dérange les lignes.

Cette explication ironique la satisfit.

— Eh bien, dit-elle, quand commençons-nous ?

— Le jour qui vous conviendra.

— Demain ?

Ce dernier mot le rendit à la réalité. Il se trou-

vait entraîné sans y avoir pris garde. Il aurait voulu terminer le buste de sa sœur, et puis il songea que sa mère et Lucienne ne verraient pas d'un œil favorable la venue quotidienne de cette étrangère qui dérangerait leur douce intimité. Déjà Michelle, dont la même pensée avait peut-être traversé l'esprit, organisait leur collaboration.

— Nous travaillerons au salon du château.

— Pourquoi pas ici ? demanda-t-il tandis qu'il admirait sa clairvoyance.

— Il y a plus de lumière.

Il ne put se tenir de protester :

— Vous oubliez l'épaisseur des murs.

— L'épaisseur des murs ? Mais du côté du lac il n'y a qu'une baie vitrée.

— Ah ! fit-il, je ne savais pas que vous aviez bouleversé la Saugeraie.

Et il se souvint un peu tard qu'il s'était juré de n'y pas rentrer. Il avait parlé d'un ton âpre qui surprit Michelle. Elle répéta en déployant toutes ses grâces :

— Demain, n'est-ce pas ?

Mais il répondit en la reconduisant au salon où son grand-père l'attendait :

— C'est impossible, je ne suis pas libre.

La jeune fille lui jeta un regard dur qu'il ne vit pas.

Bernard accompagna M. Lostange et Michelle jusqu'au village d'Aiguebelette. Pendant son absence, Mme de Saugeraie et Lucienne cherchèrent à interpréter la visite de leurs voisins.

— Est-il vrai qu'elle est fiancée ? interrogea la première.

La blonde Lucienne était maussade et absorbée, et ses yeux clairs se chargeaient d'ombre. Elle mit un peu de temps avant de répondre :

— On le dit. Mais je n'en sais rien.

Un nouveau silence les sépara.

— Bernard lui plaît, reprit la vieille dame. Elle ne le cache pas.

— Vous pouvez dire, maman, qu'elle l'affiche.

— Qui sait, Lucienne?

Mme de Saugeraie ne se pardonnait pas la vente forcée du domaine. De la terrasse du Combel elle le guettait comme un propriétaire acharné surveille ses locataires, et dans ses plans d'avenir elle entrevoyait son rachat au profit de Bernard. Ainsi elle s'illusionnait facilement après avoir montré dans les orages de la vie beaucoup de sens pratique et de résolution.

Lucienne regarda sa mère avec tristesse :

— Oh ! non, maman, elle n'aime qu'elle-même.

— Tu la juges mal.

— Elle me fait peur.

— Pourquoi? dit Mme de Saugeraie en venant s'asseoir à côté de sa fille.

— Vous l'avez vue entrer ? Elle a regardé Bernard, et puis la glace. Nous ne comptions pas à ses yeux. Elle a des yeux cruels, et si beaux. Les hommes n'aiment que ces yeux-là.

— Petite folle, comment le sais-tu ?

— Je sais beaucoup de choses, maman. C'est mon cerveau qui trotte, au lieu de mes jambes.

Elle essaya de rire et versa des larmes. Sa mère lui prit la main.

— Tu es nerveuse ce soir. L'air devient frais. Veux-tu que je ferme la fenêtre ?

— Oh ! non. Cette heure est si douce. Notre lac est tout doré par le couchant.

— Il ne faut pas t'exalter, ma chérie. Bernard t'égaiera tout à l'heure. Il va revenir.

— Pourvu qu'il revienne ! murmura la singulière jeune fille.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! il reviendra. Seulement, nous ne serons plus rien pour lui.

— Lucienne, tu es absurde.

— Elle se moquera de lui et il l'aimera. Elle est venue pour nous le prendre. Nous étions si heureux ensemble. Et elle nous le prend pour se distraire. Nous n'avions que lui. Nous ne sommes pas gâtés par l'amour, nous.

Avec une grande douceur Mme de Saugeraie la gronda.

— Tu lis trop de romans, petite sotte. Ils te mettent la tête à l'envers.

Mais elle-même ressentait un vague effroi, tandis que la jeune fille sanglotait.

— Qui est-ce qui pleure ici ? demanda Bernard qui rentrait.

— Ce n'est rien, dit sa mère. Lucienne est un peu nerveuse ce soir.

Et comme il pensait à Michelle, il devina la jalousie de sa sœur.

IV

AU CLAIR DE LA LUNE

On s'ennuyait moins à la Saugeraie depuis que Bernard y venait tous les jours. Il arrivait l'après-midi. On l'installait au salon malgré son attirail un peu salissant de sculpteur. M. Lostange s'endormait en sa compagnie, et Michelle posait devant lui de toutes façons, dont elle réservait la plus simple à la vestale qu'elle incarnait.

— Tu vas retrouver ton paon blanc, disait Lucienne à son frère quand il partait.

Avec cet instinct de la femme qui sait illustrer exactement sa pensée, elle avait découvert cette image pour peindre son aversion. Bernard n'en savourait pas la justesse. Il protestait et ne restait pas au Combel. Et il souffrait de partir, autant que les deux recluses d'être privées de sa présence. Mais il ne pouvait s'en empêcher. De loin, Michelle les séparait.

Que de fois, lorsqu'il traversa la forêt pour se rendre au château où l'attendaient ses chaînes d'or, Bernard se répéta la parole de Lucienne :

— *Ton paon blanc !*

Il apercevait, au bout d'une avenue dont les feuilles épaississaient à mesure qu'avançait le printemps, le rocher qui servit de piédestal à l'oiseau sacré, et plus récemment à une apparition tout aussi orgueilleuse. Le caillou qu'il tenait, enfant, dans sa main serrée, la fierté que sa jeunesse gardait en réserve contre les humiliations de la vie, il les avait laissés tomber au même endroit, là-bas, sur les feuilles mortes. Et il se sentait désarmé...

Ce soir-là on l'avait prié à dîner. Michelle, après les liqueurs, l'emmena sur la terrasse.

— Je ne vous accompagne pas, dit M. Lostange. Ces nuits de juin sont encore humides, et je les crains pour mes rhumatismes. Quand vous serez rassasiés de la belle nature, ce qui ne saurait tarder, vous me rejoindrez au salon. Et nous ferons un domino. Je le préfère à quatre, mais nous supprimerons le double blanc.

La lune devait briller en arrière du château. Ils ne la voyaient pas, mais le paysage recevait d'elle une lumière délicate qui en faisait un décor de légende. Par les pelouses des vergers en pente, sous les arbres qui bordent le rivage, cette pâle lumière glissait jusqu'au lac où, tremblante, elle se doublait. A chaque frisson de l'eau remuait toute une nappe d'argent. Dans l'une des îles, les vieux murs d'une petite chapelle semblaient nouvellement recrépits, et ses ardoises étincelaient. Au-dessus de Saint-Alban de Montbel, blanc comme

un village d'Orient, sur la ligne sinueuse des coteaux, flottaient quelques vapeurs rousses, oubliées par le crépuscule.

Des chèvrefeuilles et des rosiers en fleurs qui grimpaient le long du mur, montait vers les jeunes gens une odeur pénétrante dont s'emparait la brise. Ils s'amusèrent à chercher les étoiles dans le ciel clair. Elles étaient en si petit nombre qu'ils pouvaient les compter.

Michelle s'enveloppait les épaules d'un grand châle blanc. Accoudée à la balustrade, elle demeurait immobile, comme une figure de pierre. A cause de l'ombre, il n'en distinguait pas nettement les contours. Lorsque la lune, se détachant enfin du toit, parut au-dessus d'eux, en plein ciel, la beauté plus visible de la jeune fille lui sembla plus mystérieuse encore.

Elle s'étonna de son silence prolongé. Jalouse peut-être de la nuit, elle le regarda et se rassura sur son triomphe.

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-elle.

— A un souvenir d'enfance.

— Toujours, alors ?

— Souvent. Cette demeure, pour moi en est pleine.

— Dites-moi celui-là.

— Il est absurde. Mais je vous le dirai.

— J'écoute.

— Quand j'étais tout petit garçon, j'avais envie d'une étoile qui brillait en face de ma fenêtre. C'était une étoile qui change de couleur en palpi-

tant, tantôt verte et tantôt dorée. Je ne la vois pas ce soir. Le ciel est trop pâle. Je lui envoyais des baisers. Et certains soirs, je la désirais si fort que je ne voulais pas m'endormir. Ma mère me prenait la main et s'asseyait près de mon lit, et je m'endormais doucement, dans mon grand désir.

— Vraiment ? fit-elle, incrédule.

Il s'excusa de tant de poésie précoce :

— J'arrange peut-être un peu. Nos souvenirs sont toujours un peu arrangés. Mais j'ai désiré tant de choses que je puis bien avoir désiré une étoile quand j'étais petit.

Il vit flotter sur ses lèvres un sourire suave.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit-elle. Mais pourquoi désirer tant de choses ?

— C'est le désir qui élargit la vie.

— Ou qui la trouble.

Le silence de la campagne les enveloppa, interrompu seulement par un chant de grillons qui venait des prairies, et par les notes lointaines, métalliques et monotones que lancent les crapauds dans les soirs d'été. Le profil pur de Michelle se découpait sur la fine lumière de la lune. Bernard, qui la regardait, connaissait cet immense désir, qui fait notre chair si douloureuse, de s'appuyer à un être vivant, de se confondre avec lui pour goûter à deux la jeunesse et oublier le temps qui passe et nous emporte vers la mort.

Il finit par dire :

— Vous ne désirez donc rien ?

— Si. Le beau temps. J'ai horreur de la pluie.

Et tout à coup, sur un ton plus âpre, elle ajouta :

— Et j'ai horreur de souffrir. Comprenez-vous? Le désir, c'est de la souffrance.

— Ou du bonheur, quand il se réalise.

— Il ne se réalise jamais. Ou, s'il se réalise, il ne dure pas, et on le regrette

— Qu'en savez-vous?

— Je le sais. On m'a aimée. On me l'a dit. J'ai vu pleurer.

De ces pauvres amours qu'elle avait dédaignées et qu'il eût mieux valu dédaigner en silence, émanait une fièvre dangereuse. Bernard la respirait avidement.

— Souvent? demanda-t-il pour mieux s'en imprégner.

— Souvent.

Les jeunes filles, d'habitude, ont moins de liberté pour entendre les propos amoureux. Il excusait celle-ci qui n'avait pas de parents et que sa fortune et sa beauté livraient à toutes les convoitises.

Il continua son interrogatoire :

— Et vous?

— Moi? Quand j'avais dix-huit ans, ces déclarations me faisaient plaisir. C'est amusant de cueillir des fleurs, et des cœurs aussi.

— Et maintenant?

Elle se vanta en répondant :

— Je n'ai plus cette cruauté.

— Vous êtes trop belle, dit-il.

— Je ne le suis pas assez.

— Et vous aimez votre beauté. Alors il ne vous

reste plus d'amour à donner à ceux qui vous aiment.

— Je n'y tiens pas. Il est bien suffisant d'être aimée.

Si elle n'y tenait pas, pourquoi le grisait-elle, sur cette terrasse solitaire, de ses confidences, du son de sa voix, du parfum de ses cheveux, de toute sa personne excitante et impassible ensemble? Il eut envie de la battre pour venger tous ceux que cette sirène avait entraînés au fond de l'amour, ses prédécesseurs et lui-même. Et puis il eut envie de pleurer. Un homme d'aujourd'hui ne fait ni l'un ni l'autre. Et se penchant, il baisa la main que la jeune fille ne lui retira point.

— J'ai senti que vous aviez le nez froid, lui dit-elle avec une grande douceur, comme il s'exaltait sur sa complaisance.

Cette observation était judicieuse, mais désagréable. Il essaya de rire et n'y réussit pas.

La brume rousse qui traînait aux confins de l'horizon achevait de se fondre avec le ciel. Et la lune, au zénith, enfonçait dans le lac ses lueurs comme des glaives d'argent.

Michelle craignit d'avoir froissé le jeune homme. Elle lui donna de nouveau sa main :

— Elle a froid aussi. Réchauffez-la dans les vôtres.

Mais son charme n'opérait plus. Et la volupté de la nuit, qu'il est si doux de sentir à deux, les baigna vainement. A cette heure équivoque, un appel de M. Lostange favorisa la séductrice.

— Michelle, criait le vieillard, viens vite!

Ainsi dérangés, ils regrettèrent leur tête-à-tête et comprirent mieux par un dernier regard l'incomparable grâce du paysage nocturne et ses tendres conseils.

Ils descendirent au salon. Une glace du corridor leur renvoya leurs images unies. De taille et d'âge, de fraîcheur et d'élégance, ils se convenaient et ils estimèrent, sans se l'avouer, que leurs portraits s'harmonisaient. Avec la complicité de la lumière, les glaces, parfois, prodiguent leurs flatteries à la beauté humaine qu'elles paraissent accroître. Ainsi le ciel du crépuscule augmente d'éclat en se reflétant dans l'eau d'un lac ou de la mer, mais il suffit d'une vague pour briser ce reflet.

Michelle ouvrit la porte. Un jeune homme petit et chétif, — de ceux que le peuple appelle si dédaigneusement des *gringalets,* — causait avec M. Lostange qui le couvrait de gestes protecteurs et affectueux. Il n'avait ni chapeau ni pardessus, et paraissait chez lui.

— Ah! vous voilà! dit le vieillard qui les vit entrer, et sans plus s'occuper de Bernard, il ajouta :

— Ton fiancé nous fait la joie de nous surprendre.

Le petit jeune homme se précipita :

— Bonjour, Michelle.

— Bonjour, Ludovic, répliqua la jeune fille sans embarras, mais sans élan.

Puis elle s'occupa des présentations :

— Monsieur Bussière-Galant, Monsieur Bernard de Saugeraie.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient déjà vus en voyage, échangèrent un froid salut. Ils se détestèrent immédiatement et sans attendre de se mieux connaître. Bernard se hâta de prendre congé.

— Comment! protesta M. Lostange, vous partez déjà! Avec l'arrivée de Ludovic, nous pouvions organiser un domino à quatre. Enfin, ce n'est que partie remise. Ce sera pour demain. Car vous revenez demain, n'est-ce pas?

— Je crains de n'être pas libre, répondit Bernard.

Michelle voulut le reconduire elle-même. Sur le pas de la porte, le clair de lune guettait comme un visiteur qui demande à entrer. Contre ses indiscrétions les platanes défendaient l'allée.

— A demain, dit la jeune fille.

Il répéta :

— Je ne puis pas.

Plus impérieuse, elle reprit en lui tenant la main.

— Et si je vous le demande? Vous viendrez. Ma statue sera si belle. J'en suis très fière. N'est-ce pas, vous viendrez, Bernard?

Elle l'appelait ainsi pour la première fois. Dans ses yeux, sur ses cheveux, les rayons nocturnes brillaient comme des gouttes de lumière. La tête légèrement inclinée, elle regardait le jeune homme.

— Oui, murmura-t-il, je viendrai...

Elle remonta vivement l'escalier. Elle se souriait à elle-même. — « *C'est le désir qui élargit la vie* »,

disait Bernard. Pour elle, n'était-ce pas le succès ou le plaisir de la domination?

Au salon, M. Lostange expliquait au jeune Bussière-Galant la présence de Bernard de Saugeraie.

— C'est un prix de Rome. Il nous fait un chef-d'œuvre qui sera l'ornement de votre demeure.

— Je crois plutôt que ce sera ma femme, répondit galamment le jeune homme.

Mais il ne put se tenir d'ajouter, non sans insolence :

— Est-ce que votre artiste sculpte au clair de lune?

Michelle entra sur cette phrase et ce fut elle qui répliqua :

— Oui, si cela me plaît.

Déconfit, le fiancé se tourna vers elle, et avec la maladresse de son âge, il donna libre cours à son amertume :

— Écoutez, Michelle. J'arrive ce soir, tout heureux de vous surprendre. Et je vous trouve rêvant aux étoiles avec un sculpteur. C'est ennuyeux.

Le beau visage de la jeune fille prit une expression de dureté et ses yeux étincelèrent :

— Et après? J'entends agir à ma guise. Quand vous m'avez demandé ma main, j'ai réservé ma liberté. Et vous avez accepté.

Il soupira :

— Quand on aime, on accepte toujours.

— Alors, on tient parole.

— Quand on aime, c'est impossible.

M. Lostange, qui détestait les querelles, intervint :

— Allons ! allons ! pas d'enfantillages. Monsieur de Saugeraie est mon invité, et Michelle le reçoit comme tout le monde.

Mais le jeune Bussière-Galant, tout à fait vexé et penaud, voulut à la fois exprimer sa peine et prendre un air magnanime :

— Moi qui venais vous supplier d'avancer la date de notre mariage ! Et vous me recevez comme un étranger. Si je vous gêne, je m'en irai.

— A votre aise ! lança la jeune fille d'un ton guerrier qu'elle regretta aussitôt.

Interdit, le fiancé regarda la porte et s'en approcha :

— Très bien. Je pars.

M. Lostange le retint par le bras d'un geste autoritaire :

— Pas de bêtises, mon ami. Il est tard : allez vous coucher, et demain vous serez tous deux de meilleure humeur.

Et il le conduisit lui-même dans sa chambre. Le pauvre garçon n'opposait aucune résistance, tandis que le vieillard le grondait affectueusement :

— Vous ne connaissez rien aux femmes. Il ne faut pas les brusquer. Surtout Michelle qui est très bonne au fond, mais qui a toujours eu sa volonté. Et puisqu'elle vous a choisi, c'est qu'elle vous aime.

— Merci, murmura le jeune homme. Et quand il fut seul, il pleura.

« — A l'autre maintenant ! » se dit M. Lostange.

Il trouva sa petite-fille au salon, si occupée du clair de lune qu'elle ne se retourna pas.

— Pourquoi maltraiter Ludovic?

— Il m'agace.

— Il est ton fiancé.

— Hélas!

— Tu ne veux plus être sa femme?

— Je ne sais pas.

Le vieillard l'enveloppa d'un long regard étonné. Il pensa la rendre à la raison en lui rappelant leur fortune déclinante et les millions du jeune Bussière-Galant. Cette parole même lui vint aux lèvres :

— Le cadre est la moitié de la beauté.

Il l'avait prononcée si souvent qu'il jugea inutile de la répéter. Ou bien il l'estima de peu de poids auprès de ce caprice inattendu dont il redoutait la puissance. Formée par ses soins, Michelle n'acceptait de l'existence que les joies, et goûtait avec sérénité les plaisirs du monde. Voici qu'elle ne paraissait plus s'en contenter. Et il se souvint brusquement, avec une vivacité singulière, comme du temps le plus heureux de son passé, des heures lointaines et trop longtemps méprisées qu'il avait consacrées à souffrir d'amour. S'était-il donc trompé dans ses méthodes d'éducation, et y avait-il plus de profit à tirer des violences de la vie que de ses douceurs? Il n'avait pas l'habitude de se tourmenter avec les problèmes psychologiques. Mais il s'éloigna tristement, après avoir effleuré les cheveux de Michelle, afin de ne pas troubler ses rêves.

La jeune fille demeura quelques instants encore à voir le clair de lune s'égoutter sur les prairies et les eaux. Puis, d'une main ferme, elle poussa la fenêtre.

Loin du château, Bernard fuyait dans la nuit claire. Il croyait perdre pour la seconde fois tout ce qu'il possédait. Parmi les branches, par coulées de lumière qui tremblaient sur la mousse et les feuilles mortes, le clair de lune envahissait le bois dont il reculait la profondeur. Entre les troncs, le chemin se dessinait en blanc, et de ses bords montait le chœur aigu des grillons.

Bernard, absorbé, s'arrêta tout à coup. Sur les vieux chênes des rossignols chantaient. Ils lançaient à plein gosier des roulades qu'ils suspendaient brusquement, comme avec ironie. Ils commençaient des phrases solennelles et les brisaient, à bout de souffle. Ou bien ils répétaient longtemps la même note en lui donnant à chaque fois plus d'intensité. C'était une note pathétique, vibrante, insinuante qui retentissait jusqu'au fond du bois. Bernard l'entendait retentir en lui. C'était sa peine qui chantait.

Il voulut mettre la main sur sa poitrine. Et il crut la retirer pleine de sang, à cause d'une large blessure par où coulait sa vie. Il aimait, et il prenait conscience de son amour. Une force inconnue le bouleversait. Il sentait dans ses yeux un torturant désir de pleurer, et sur les lèvres un désir torturant de caresses.

Il venait de quitter Michelle, et la jeune fille lui apparaissait aussi lointaine que si elle habitait l'étoile verte et dorée de son enfance, lointaine et cruelle, qui parlait d'amour et ne l'attendait pas. Il eut envie de l'appeler afin que son nom s'exhalât comme un parfum dans la nuit divine, plus beau qu'elle toute et plus adorable. Il souffrait, mais pour elle ses pensées étaient d'une douceur infinie. Il ne trouvait aucun reproche à lui adresser. Il se serait couché dans le chemin, elle eût posé le pied sur son cœur qu'il n'eût pas proféré de plainte, et qu'il eût posé les mains avec joie sur sa meurtrissure.

Il s'exaltait dans son humilité. La souffrance de son amour lui était si chère, qu'il se demandait s'il en eût supporté la joie. Et cette humilité même était orgueilleuse. Il se sentait différent de la plupart des hommes. Ne comprenait-il pas la vie, et son mystère de douleur et de volupté? Rien ne lui ravirait plus cette intelligence nouvelle. Son cœur était fermé, et il avait cru vivre. Voici qu'il s'ouvrait tout grand, et si vaste que toute la beauté de la terre ne le pouvait remplir. Qu'importait, si pour l'ouvrir ainsi il fallait qu'on l'eût déchiré!...

Et les notes prolongées des rossignols se déployaient, comme son désir, à la clarté sereine de la lune...

V

L'ILE ENCHANTÉE

Le lendemain, M. Bussière-Galant, ayant refusé de faire sa soumission et ses excuses, reprit à Aiguebelette le train de Paris. Et Bernard de Saugeraie, dans l'horreur de ce fiancé dont il ignorait le départ, ne parut pas au château. L'orgueilleuse Michelle, sur ce double échec, passa la plus triste journée de sa vie, et jura qu'elle se vengerait.

Cependant elle connut une seconde humiliation. Après quelques jours de vaine attente, elle dut envoyer chercher le sculpteur négligent qui ne revenait point et se reprenait à l'existence familiale, pour la plus grande joie des recluses du Combel. Il se fit prier. Mais son amour le pressait, l'entourait, comme la mer s'offre de tous côtés aux yeux du voyageur qui s'éloigne du rivage. Et il céda.

Les séances de pose recommencèrent. Pourtant la statue n'avançait point. De plus en plus il se rendait compte de son énervement. Parfois il

détruisait une partie de son ouvrage au lieu de l'achever. Son modèle ne le pressait pas. Un jour, avouant sa défaite, il murmura :

— Je ne puis plus travailler. Pourvu que j'aie terminé ma Vestale avant votre mariage !

Elle éclata de rire :

— Mon mariage? Vous avez le temps.

— Il est retardé? demanda-t-il, déjà dressé.

— Indéfiniment.

— Par votre volonté?

— Par ma volonté.

Sans empire sur lui-même, il s'écria :

— Tant mieux !

Elle sourit :

— Monsieur Bussière-Galant ne vous plaît pas?

Et comme il faisait signe que non, elle entama l'éloge du fiancé éconduit. Grande famille, hautes relations, fortune considérable, intelligence d'élite et caractère parfait, elle ne négligea rien de ce qui pouvait justifier cette alliance. Prétendait-elle lui montrer la grandeur de son sacrifice? Bernard, prêt à déclarer son amour un instant auparavant, garda un silence irrité.

Quand elles apprirent cette rupture au Combel, M[me] de Saugeraie et Lucienne se concertèrent :

— Elle n'est pas la femme que je souhaitais pour mon fils, dit la mère. Pourtant elle l'aime.

Mais Lucienne se montra plus intraitable :

— Je ne serai pas la sœur du Paon blanc.

— Il le faudra peut-être. Comment t'y opposerais-tu?

— Oh! je n'aurai pas à intervenir. Bernard attire Mademoiselle Lostange parce qu'elle a deviné sa gloire future avec ce flair des femmes qui sentent le succès. Elle veut poser pour son modèle, et passer pour son inspiratrice. Elle croit s'emparer de son avenir. Mais se dévouer à lui, à son œuvre, créer autour de lui cette atmosphère de bonheur et de grâce qui est nécessaire à la vie d'un artiste, sans laquelle sa verve se glace et son ardeur s'éteint : cela, elle ne s'oublie pas assez pour jamais le savoir. Elle est de celles qui ne songent qu'à elles-mêmes dans le mariage. D'ailleurs presque toutes les jeunes filles sont ainsi.

Mme de Saugeraie s'effrayait souvent de la flamme intérieure qui consumait sa chère malade. Elle la voyait penchée sur les livres d'art ou les gravures de musées, étonnant le soir son frère par son érudition et sa clairvoyance que la solitude avait mûries, sachant le retenir, le charmer, le reconquérir parfois sur sa rivale. Les sources de tendresse que la disgrâce physique et l'infortune matérielle avaient endiguées chez cette frêle créature, s'étaient toutes précipitées dans l'amour fraternel, comme ces fleuves qui, se heurtant à des montagnes, semblent revenir en arrière pour se jeter dans quelque mer dédaigneuse à qui leurs flots ne paraissaient point destinés. Une si pure dévotion passait presque inaperçue. Bernard ne travaillait plus jamais au buste de la jeune fille,

relégué dans un coin de l'atelier. Il réservait tout l'effort de son art pour la Vestale, sans même s'apercevoir que c'était Lucienne qui, d'une main pieuse, entretenait en lui le feu sacré. Et Lucienne méconnue qui, depuis des années, suspendait sa vie à celle de son frère, comme ces lierres trop faibles qui croissent mieux sur les jeunes chênes, dépérissait lentement entre les bras de sa mère qui seule devinait, impuissante, ce drame obscur et mortel.

Plus violemment la jeune fille ajouta :

— Ah ! ce serait un grand malheur si Mademoiselle Lostange entrait dans notre famille.

Mme de Saugeraie tenta de la rassurer et de se rassurer elle-même.

— Bernard ne nous parle jamais d'elle.

— Il l'aime et il nous oublie.

Elle reprit avec amertume :

— C'est bien tôt pour nous oublier. N'avons-nous pas tout sacrifié à son avenir ? Nous vivons toute l'année dans ce pays perdu pour favoriser ses études.

— Le regrettes-tu ?

— Oh ! non. J'aurais donné bien plus encore, et ma pauvre vie tout entière.

Elle ajouta doucement cette plainte :

— Je pensais qu'il nous devait un peu de bonheur.

Sa mère vint à elle et la tint embrassée :

— Tu es trop jeune pour être indulgente, ma chérie. L'amour ne connaît aucun devoir.

— Alors je déteste l'amour... Pourtant j'imaginais qu'un jour Bernard nous conduirait une jeune fille si douce et si simple que nous croirions la reconnaître, vous pour une enfant, et moi pour une sœur. De celle-là je n'aurais pas été jalouse. Oh! non, sûrement, je n'aurais pas été jalouse.

Mme de Saugeraie soupira :

— Moi aussi, Lucienne, j'attendais celle-là. Les mères ne font pas le destin de leurs fils. Mais, quelle que soit la fiancée de Bernard, nous devons la bien accueillir.

— Pas Mademoiselle Lostange, répondit la jeune fille toujours irritée.

La réputation de Michelle était parvenue jusqu'à cette solitude d'Aiguebelette. Sans doute, l'été, on donnait quelques réceptions au château. Mais comment on pouvait connaître au Combel les succès mondains de la jeune fille, les flatteries prodiguées à sa beauté, les passions mêmes qu'elle avait suscitées sans y prendre garde ou volontairement, et dont l'une, assurait-on, avait fini d'une façon tragique, — c'était le mystère de ces nouvelles dont la diffusion est si rapide que l'origine s'en perd.

Comme on se serre contre l'orage menaçant, les deux femmes, dont l'intimité était déjà parfaite. se rapprochaient encore l'une de l'autre dans la crainte de l'avenir. Elles avaient peur des jours qui passaient, et les jours passaient sans aucun événement.

Bernard ignorait les alarmes qu'il faisait naître. Il vivait sans joie dans son amour. Quotidiennement il voyait Michelle Lostange qui tantôt le recevait au salon de la Saugeraie sous le prétexte de la statue, et tantôt l'emmenait dans ses promenades à travers le bois, ou du côté des prairies de Lépin. Par un accord tacite, leurs pas ne les conduisaient jamais au petit parc du Combel.

Cette vie côte à côte ne les rapprochait pas. Quand il voulait regarder au fond de ses yeux, elle détournait la tête et regardait ailleurs. Et, d'autres fois, c'était elle qui le fixait obstinément. Dans ce cœur de jeune fille, dont il pouvait entendre les battements rien qu'en se penchant un peu, il ne savait pas lire. Elle l'excitait et le retenait tour à tour, comme un jockey fait d'un cheval de course. Après l'avoir quittée, souvent il en avait conscience.

— Elle se joue de moi, se disait-il. Elle ne m'aime pas et n'aimera jamais personne.

Et il se jurait de briser ses chaînes. Ces soirs-là, sous l'influence de Lucienne, il se reprenait à la passion de son art. Mais, le lendemain, il courait au château.

Un jour, dans la forêt, elle lui murmura de tout près :

— Il faut aimer, n'est-ce pas, pour que la vie soit belle ?

Et comme il s'approchait encore, tremblant de désir et d'espoir, elle se mit à rire.

Ces manèges duraient depuis plus d'un mois.

Juillet touchait à sa fin, quand elle lui annonça son prochain départ.

— J'ai accepté, dit-elle, l'invitation d'une amie qui, l'été, habite la campagne aux environs de Lyon.

Cette nouvelle inattendue l'accabla :

— Vous allez partir, vraiment?

— Mais oui. Demain... ou après-demain.

— Vous serez longtemps absente?

— Dix ou quinze jours.

— C'est long.

Elle attendait une déclaration et souriait de plaisir. Mais il se tut. Elle l'encouragea :

— Si je peux, j'abrégerai... Vous penserez à notre statue pendant mon absence?

— Oui, dit-il, elle est presque achevée. Je la ferai transporter au Combel pour y mieux penser.

Elle regarda à la fenêtre le ciel sans nuage :

— Le soir descend, mais lentement. J'aime ces longs jours d'été. Ne travaillons plus, voulez-vous? Savez-vous ramer?

— Naturellement. Ceux qui sont nés au bord d'un lac savent toujours nager et ramer.

Elle battit des mains :

— Conduisez-moi dans l'île, et nous cueillerons des nénuphars.

Par les vergers ils gagnèrent la rive. Elle lui montra un petit pavillon que recouvrait à demi le feuillage d'un saule :

— Les rames sont là.

Deux barques étaient amarrées au bord parmi

les roseaux, et paraissaient couchées dans l'herbe. Elle lui désigna la plus petite qui portait son nom d'enfant : *Michelette*. Il tira la chaîne de fer, fit monter la jeune fille, et leva l'ancre.

Des deux îlots minuscules, l'un n'est guère qu'une mince prairie mangée à demi par les eaux à l'époque des crues ; mais l'autre est un bouquet de verdure, et porte fièrement un petit bois de bouleaux et de chênes nouvellement planté. De leurs branchages qui s'entr'ouvrent du côté de la Saugeraie, émerge une chapelle aux murs blanchis à la chaux.

Bernard, par un mouvement habile, trouait l'eau sans aucun bruit, et de ses rames soulevées tombaient des gouttes de lumière.

— Connaissez-vous, demanda-t-il à sa compagne, la légende des îles ?

— Non. Elles ont donc une légende ?

— Comme le château, comme la forêt.

Il s'étonna qu'elle n'eût pas davantage pénétré l'âme de ce pays où elle vivait un bon tiers de l'année. Mais cette âme n'intéresse pas les étrangers.

— Contez-la-moi, dit Michelle.

Il laissa reposer les rames et commença son récit à la façon des Évangiles :

— En ce temps-là Jésus, ayant revêtu des habits de mendiant, éprouvait la charité du monde. A la place du lac d'Aiguebelette il y avait alors une plaine verte et féconde, et au lieu de la grande île un village prospère. Le soir était venu. Le Christ allait de porte en porte, demandant l'hospitalité

pour une nuit. Partout on le chassait, et parfois avec des injures. Enfin il heurta l'huis de la plus pauvre cabane. Là vivaient une veuve et sa fille, et les temps leur étaient durs. Cependant elle reçut le mendiant, lui servit à boire et à manger, et l'installa sur de la paille bien sèche. Le lendemain, l'eau de la rivière...

— Quelle rivière?

— J'ai oublié de vous en parler. Le lendemain l'eau de la rivière qui descendait de la montagne et fertilisait les champs, déborda, se répandit sur toute la plaine, et le village fut submergé. L'inondation n'épargna que la maison de la veuve. La chapelle que vous voyez est bâtie sur son emplacement.

Michelle pensa l'embarrasser :

— Votre légende explique la grande île. Mais la petite?

— Attendez. La fille de la veuve était partie à l'aube pour mener paître sa chèvre. Le fléau la surprit, mais s'arrêta au bord de son champ.

— Elle était séparée de sa mère.

— Elle pria, et pour la rejoindre, elle n'hésita pas à marcher sur l'eau. Jésus la soutint. Mais je vois que vous n'aimez pas les légendes.

— Vous vous trompez, je les adore, répondit-elle avec détachement.

En réalité, elle traitait la nature et la poésie en rivales capables d'exercer, elles aussi, une influence sur le cœur des hommes et de balancer la sienne. Que de fois elle avait deviné dans Bernard, quand

il lui parlait de la statuaire et des maîtres anciens, ou quand il lui lisait quelque passage d'un beau livre, ou plus encore, lorsqu'il oubliait de la regarder pour abandonner ses yeux aux contours et aux colorations des choses, toute une vie intérieure, intense et profonde, qui lui échappait, tout un vaste domaine dont elle heurtait vainement la clôture! Pour ne l'avoir pas éprouvé, elle ne savait pas à quel point l'amour, en nous invitant à cueillir dans sa fleur la grâce éphémère de la jeunesse, excite notre sensibilité, la rend aiguë et frémissante, et lui fait trouver plus de charme à la douceur de l'air, à la lumière du jour, à la beauté du ciel, des arbres et des eaux, à toute la vie que notre désir convoite et qui doit passer.

L'île n'est abordable qu'en face de Saint-Alban de Montbel. Partout ailleurs, l'eau envahit à demi des rivages marécageux où l'on ne peut atterrir. Et les bords sont entourés de roseaux qui contribuent à donner au petit lac d'Aiguebelette l'aspect d'une verte prairie, — l'ancienne prairie de la légende.

Le canot s'engagea et disparut dans ces roseaux qui dépassaient un peu ses parois. Avec un bruissement de soie qui se déchire, ils abaissaient sous le choc des rames leurs tiges altières pour les relever aussitôt. De-çà, de-là, s'appuyant à une feuille plate comme à un radeau, un bouton de nénuphar, d'un blanc délicat, humait la chaleur avant de s'ouvrir. Et de cette végétation marine qui s'épanouissait à la surface, les deux jeunes gens

pouvaient voir sous l'eau limpide les racines flexibles et allongées.

Bernard accosta non sans difficulté, et descendit le premier pour aider sa compagne. Elle portait une jupe blanche, un corsage violet de la couleur des colchiques d'automne, et un petit chapeau de paille blanche orné d'une guirlande de roses. Comme elle s'éloignait par le petit sentier qui traverse le bois, il distingua mieux, dans ce cadre de feuillages, les lignes moelleuses de sa claire silhouette qui diminuait sous les bouleaux.

Il la rejoignit vers la chapelle, et tous deux s'approchèrent de la rive. De là, ils pouvaient voir la grosse tour de la Saugeraie, les frondaisons des chênes, et, plus loin, les rochers de la montagne que le soir tombant teintait de rose et de violet. Plus à gauche, ils distinguaient la plaine riante qui, du lac, monte en pente douce au village d'Aiguebelette, et que domine le Combel perché, comme un château fort, sur sa colline. Les troupeaux venaient boire avant de rentrer. La surface des eaux commençait à se moirer d'or. Sur tout le paysage planait cette paix sereine qui descend avec la chute du jour.

— Il se fait tard, dit-elle en donnant le signal de la retraite.

Alors, se rappelant son prochain départ, il crut la perdre à jamais, et afin de la retenir il lui prit la main :

— Pourquoi partir ?

— Mais... pour dîner. Vous dînez avec nous.

Il agita la tête. Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait.

— Pourquoi partir demain ?

— Je reviendrai, dit-elle, consolante.

— Nous étions si heureux.

— C'est vrai, nous étions heureux.

Et dans un charmant sourire elle ajouta en le regardant :

— Comme deux amoureux.

Elle facilitait généreusement sa déclaration. Il s'approcha d'elle encore, et de tout près il lui dit doucement :

— Vous savez bien, Michelle, que je vous aime.

Elle demeura immobile. Elle ne baissa pas les yeux. Elle continua de sourire en le fixant. Mais ses narines palpitaient de plaisir.

— Je vous aime, reprit-il d'une voix plus assurée. Je crois que je vous aime depuis le jour où je vous ai dit que je vous détestais. Vous souvenez-vous ? Mais vous ne pouvez pas vous souvenir. Vous étiez une petite fille, et déjà votre grand-père vous donnait l'univers. Moi, je n'avais que mon cœur à donner.

— Mais vous avez gardé le paon blanc, dit-elle avec la grâce enchanteresse de son sourire.

— Vous me preniez tout, mon château, mon enfance et mon cœur. Je le gardais en échange.

— Rendez-le-moi.

— Il est si vieux. Laissez-le mourir au Combel.

Elle fit une moue de petite fille :

— Donnez-le-moi. Je vous aimerai.

Cette parole le désespéra :

— Ah ! Michelle, vous ne m'aimez pas.

Elle lui prit les deux mains et les écarta :

— Serrez-moi sur votre poitrine. Il y a longtemps que je lis dans vos yeux tant d'amour que j'ai envie d'ouvrir vos bras ainsi.

Elle lui donna toute sa pitié que son geste changeait en tendresse.

Il la pressa sur son cœur. Elle ne détourna pas ses lèvres qu'il cherchait. Et comme elle penchait la tête en arrière, il put voir dans ses yeux ouverts le reflet du jour qui mourait. Ce regard de femme contint un instant pour lui toute la beauté de la lumière, ces lèvres toutes les caresses des parfums, des fleurs et des brises, et ce corps toute la joie de la vie. Un baiser lui livrait les grâces de la terre.

Cependant il ne la sentit pas tressaillir, comme lui, d'une émotion sacrée et profonde jusqu'à la douleur. Quand son étreinte se relâcha, elle souriait encore et vite remit en place son joli chapeau. Et il croyait si peu à la durée de son bonheur qu'il désira n'y point survivre.

Le soleil s'était couché derrière les coteaux. Une grave mélancolie se répandait avec l'ombre sur les eaux, les champs et les bois, Mais les rochers de Lépine paraissaient embrasés.

— Rentrons, dit-elle, mon ami.

Ils abandonnèrent le voisinage de la chapelle et, se tenant par la main, ils traversèrent le petit bois de bouleaux dont les minces troncs d'argent laissaient apercevoir entre eux les couleurs ardentes

du couchant. Ils regagnèrent leur barque amarrée. Et des rames Bernard remua l'or frémissant du lac.

— Je n'ai jamais vécu de plus beau soir, dit-il avec exaltation, comme ils allaient aborder.

Elle eut le même sourire mystérieux qui flottait sur son visage tandis qu'il la tenait embrassée :

— Moi non plus, mon ami,

— Je vous aime, Michelle.

Elle mit un doigt sur les lèvres :

— Chut!... Il ne faut parler d'amour que dans les îles désertes.

Et il se demanda une seconde si elle n'avait point préparé cette scène qui était déjà le plus cher souvenir de son passé.

VI

LA VICTOIRE DE LUCIENNE

Bernard s'informait régulièrement auprès de M. Lostange de la santé et du retour de Michelle. Après quinze jours d'attente, il trouva le vieillard rayonnant.

— Elle arrive demain, lui expliqua-t-il. Vous voyez un homme heureux.

— Je le comprends, dit le jeune homme dont les yeux brillaient de plaisir.

— Non, vous ne pouvez pas le comprendre. Il s'est passé quelque chose de très important pendant cette absence.

— Quelque chose de très important? répéta Bernard pris d'une subite angoisse.

M. Lostange ne gardait point volontiers les secrets. Il atténuait ses ennuis en les confiant au premier venu, et augmentait ses joies en les colportant. Comme il ne pensait jamais qu'à lui-même, il imaginait sans peine que ses affaires

intéressaient la terre entière, et ce fut avec une ingénuité féroce qu'il fit ce récit :

— Les jeunes filles sont lunatiques. Cette rupture avec Monsieur Bussière-Galant contristait toute la parenté de Michelle. Elle n'avait pas le sens commun. Elle était déraisonnable, puérile, ridicule. On ne refuse pas Monsieur Bussière-Galant. Heureusement, Madame Mansard-Loppé, qui est un peu notre cousine et qui avait préparé le mariage, a bien voulu reprendre les négociations. Les jeunes gens se sont revus chez elle, à la Châtaigneraie, près de Lyon. Et ils se sont réconciliés. Tout est bien qui finit bien. Je vous le dis à vous qui êtes notre ami.

Bernard reçut cette nouvelle comme un coup de canne sur la tête. Il eut néanmoins le courage de ne pas broncher, et même il répliqua, non sans insolence :

— Je vous remercie, Monsieur, de votre délicatesse. Vous pouvez croire que je l'apprécie.

Le vieillard eut conscience que sa délicatesse ne méritait pas d'être louée. Un peu embarrassé, il regarda le jeune homme qui souriait, et ce sourire qu'il ne chercha pas à interpréter le rassura. Sans doute Bernard de Saugeraie avait inspiré quelque amitié singulière à sa petite-fille; mais enfin, Michelle n'avait jamais parlé de lui comme d'un fiancé possible. S'il s'était mépris sur le bon accueil qu'il recevait dans son ancien château, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Puis, un artiste,

même affublé d'un beau nom, se met, au regard des oisifs, dans le cas des hommes d'affaires, professeurs, médecins, et autres personnes à qui le travail imprime sa tare.

— Quelle idée, avait souvent pensé M. Lostange, quelle idée saugrenue, quand on a la chance de s'appeler le comte de Saugeraie, de ne pas porter son titre et de prendre un état ! Les représentants de l'ancienne aristocratie montrent d'habitude plus de perspicacité : ils ne font rien et se marient. Le mariage est la seule profession qu'ils se permettent. Elle est estimée comme il convient.

En quoi M. Lostange prouvait son infériorité dans la connaissance de l'histoire. Car l'ancienne noblesse de France, outre son activité dans les travaux de la guerre et du pouvoir qui lui étaient réservés, fit bonne figure sur le théâtre de l'agriculture et dans la conquête de la terre, et mérita d'occuper son rang jusqu'au jour où, retirée du sol natal par un monarque imprévoyant, elle vint se brûler au soleil de Versailles. Du coup la province fut privée de ses chefs naturels et ceux-ci perdirent leur raison d'être. Mais M. Lostange, qui n'avait jamais eu le temps de réfléchir, adoptait sans réserve tous les préjugés.

Bernard, avec désinvolture, entreprit un autre sujet de conversation, et quand il crut avoir dissipé tous les soupçons de son hôte, il se leva. Le vieillard, un peu mécontent de lui-même sans bien en savoir la cause, l'accompagna jusqu'à la barrière et lui fit toutes sortes de politesses. Néanmoins ses

dernières paroles furent aussi malheureuses que les précédentes :

— Revenez bientôt, lui dit-il. Michelle a beaucoup d'amitié pour vous.

Un peu plus, et il l'invitait au mariage, tant il désirait lui procurer de la distraction. Et sur le chemin du retour, il ne voyait plus que le bon côté des choses :

— Il est très bien, ce jeune homme. Il a beaucoup de tact. Ah ! s'il y ajoutait les millions du petit Bussière !

A dîner, Bernard distrait ne mangea pas. Il prétexta au dessert une migraine, embrassa sa mère et sa sœur et gagna son atelier. Il ouvrit toutes grandes les baies vitrées afin que l'air de la nuit vînt le rafraîchir, et il s'assit sur un divan qui faisait face aux arbres du clos.

L'obscurité qu'il appelait et que favorisaient les feuillages ne se pressait pas de venir. Le pan de ciel qu'il apercevait au bord de l'horizon retenait l'or du crépuscule. Au mois d'août les jours sont lents encore à mourir, et parce qu'il souffrait sur un tout petit coin du monde, le jeune homme s'irritait de ce retard et voulait précipiter les ténèbres. Du moins le silence l'environnait, ce grand silence de la campagne qui n'est pas l'absence de bruit, mais plutôt la sourde rumeur de la terre en travail. Le temps des rossignols était passé. Il se rappela cet autre soir où il avait savouré le désir jusqu'à la douleur.

Il respirait avidement le vent tiède de l'été qu'alourdit l'exubérance de toute la vie végétale, et n'en recevait aucun bien-être. Sur ses lèvres sèches il sentait un goût de poussière, au lieu du parfum des arbres et des fleurs. Et c'était le goût même de son amour.

Dans l'atelier il ne pouvait plus guère apercevoir, aux dernières lueurs du soir, les ébauches assombries de la statue à laquelle il travaillait. Seule, la blancheur d'un marbre émergeait de l'ombre. Elle recevait du contraste une sorte de pâle lumière. Attiré peu à peu, Bernard se leva et s'approcha. Dans la pierre dure, sans le secours de personne, il avait commencé de tailler sa Vestale dont il avait enfin terminé la maquette à son contentement. Le visage était achevé, ainsi que le cou et la lignes des épaules; puis le buste s'enfonçait dans le bloc, attendant la vie.

Cette image de Michelle reflétait son expression ambiguë. Indifférente ou sereine, ironique ou tendre, l'artiste lui-même ne l'aurait su définir, car il l'avait composée à des heures troubles et sous des impressions contradictoires. Et sans doute il n'avait point songé particulièrement à lui donner ce port de tête orgueilleux, cette bouche fine et cruelle qu'il contemplait de tout près à cette heure comme s'il les découvrait.

— Oui, c'est bien elle, pensa-t-il. Je l'ai faite conforme à la vérité avant même de la bien connaître. Mes yeux voyaient sa cruauté quand mon cœur ne s'en doutait pas.

Et il soupira :

— Comme elle est belle !

Il eut envie de baiser les lèvres de marbre :

— Elles ne sont guère plus froides que ses lèvres vivantes. Là-bas, dans l'île, elle me les a données comme une aumône.

Puis, ayant détruit le charme de ses souvenirs, il pensa dans sa fureur détruire son œuvre qui les évoquait. Il détestait son art comme son amour, et ne comprenait pas qu'à cette heure même il ajoutait à sa sensibilité naturelle le trésor inestimable de ses désirs et de ses douleurs.

— Pourquoi, mais pourquoi, se demandait-il, se promettre ainsi pour se refuser ? Elle est venue me chercher. Elle a brisé notre joie et notre intimité de famille. Elle m'a tout enveloppé de son amitié. Elle a connu mon amour avant moi-même. Elle m'en a demandé l'aveu. Elle s'est appuyée à ma poitrine. Et pourtant elle ne m'aimait pas. Et maintenant elle s'est promise à un autre. Je ne veux pas ! Je ne veux pas !...

La nuit était venue enfin. L'obscurité du dehors se distinguait à peine de l'obscurité de la chambre. Le vent, qui lui apportait l'odeur du jardin, s'était rafraîchi, et il en aspirait ardemment la fraîcheur.

Tout à coup il entendit comme un claquement de feuilles sous l'orage, et il vit confusément une grande masse blanche qui se posait sur le rebord de la fenêtre. Il s'inquiéta de cette étrange visite, puis il reconnut le vieux paon qui jouissait au Combel de la plus complète liberté, et qui, dérangé

sans doute par le voisinage des poules, errait au hasard dans le clos. Ainsi qu'autrefois dans le bois de chênes, il le chassa comme un présage de malheur. L'oiseau lourd s'envola en poussant un cri d'angoisse qui remplit tout le silence de la nuit.

A cet instant, Lucienne appuyée sur ses béquilles entra dans l'atelier. Distrait par le paon blanc, il ne l'avait pas entendue. Elle avait soufflé sa lampe avant d'ouvrir.

— Qui est là ? demanda-t-il, comme la porte se refermait.

Et reconnaissant sa sœur, il ajouta durement :

— Que veux-tu ?

Elle ne répondit pas. Elle avait fait un grand effort pour venir jusque-là. Même avec ses béquilles, elle marchait difficilement. Il aida pourtant l'infirme à s'asseoir. Puis il reprit :

— Que viens-tu faire ici ?

Elle appuya la tête à son épaule et chercha sa main. Il sentit une larme chaude qui lui mouillait l'épiderme, et il s'irrita de cette trop grande pitié :

— Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai mal là, dit-elle enfin, et elle lui toucha le cœur.

Puis d'une voix ferme qui contrastait avec son émotion :

— Il faut partir. Il faut partir demain.

Toute la soirée, Mme de Saugeraie et sa fille avaient souffert de la peine de Bernard. Elles avaient appris le retour prochain de Mlle Lostange, et bien

qu'elles fussent ignorantes de ses nouvelles fiançailles, le désespoir du jeune homme coïncidant avec ce retour les inquiétait en les étonnant. Mais tandis que Mme de Saugeraie, absorbée depuis si longtemps par les intérêts matériels et qui gardait l'espoir secret de voir son fils rentrer dans le domaine de famille, fût-ce par un mariage, attachait moins d'importance aux tristesses sentimentales qu'à un avenir pratique dont elle redoutait les déboires, Lucienne, perspicace comme une amoureuse, devinait quelque perfidie de Michelle, et demandait à sa piété de sœur une inspiration qui lui permît d'arracher son frère à ce joug indigne et de le rendre à sa vie normale dont elle imaginait à l'avance le bonheur serein et la noble gloire.

— Laisse-moi, murmura Bernard.

Elle avait prononcé les paroles qu'il n'osait pas s'adresser à lui-même et qui étaient les seules raisonnables. Elle lui passa un bras autour du cou et de tout près elle reprit :

— Tu partiras, n'est-ce pas ? Cela vaut mieux.

Sans confidence elle était entrée dans son âme. Il sourit tristement de cette insistance qui se faisait douce et câline, et discuta :

— Pourquoi veux-tu que je parte ?

— Elle arrive demain.

— Et après ?

— Il ne faut pas la revoir.

— Parce qu'elle s'est de nouveau fiancée ?

— Fiancée ? A qui ?

A cette interrogation il comprit qu'il s'était livré et il avoua :

— Aux millions de M. Bussière-Galant.

— Ah ! dit-elle.

Ils se turent tous deux. Elle parut se recueillir pour mieux réfléchir. Puis, avec une délicatesse et une connaissance du cœur, singulières chez une enfant que son existence et son infirmité avaient presque retirée du monde, elle pansa la blessure de son frère et lui expliqua son amour :

— Ne regrette rien et va-t'en. Si tu l'épousais, Bernard, tu souffrirais un jour plus que tu ne souffres aujourd'hui. Et il serait trop tard. Plus tôt que tu ne crois, tu l'oublieras. Elle ne se serait pas contentée de ta tendresse, elle t'aurait pris ta vie. Ta vie, ta grande vie d'artiste, elle l'aurait asservie à son succès. Tu ne sais pas jusqu'où peut aller l'égoïsme d'une femme. Ah ! vois-tu, pour un homme de ta valeur, mieux vaut encore épouser une petite fille ignorante et dévouée, que ces femmes enivrées de leur beauté qui se font les prêtresses de leur propre culte. Celles-ci, rien ne les détourne d'elles-mêmes. Les autres sont du moins fidèles comme de bons chiens. Il faut qu'un homme emploie toutes ses forces. Il ne faut pas qu'il les laisse annihiler par une femme, ou qu'il en fasse hommage à une femme. Nous pouvons nous sacrifier ; vous ne le pouvez pas.

Il n'avait pas interrompu ce réquisitoire qui accablait Michelle. Mais, froissé par sa vérité, il répondit sèchement :

— Ne parle plus d'elle.

Elle comprit qu'il ne fallait pas insister davantage.

— Je n'en parlerai plus, Bernard. Mais tu partiras.

Comme elle lui tenait encore la main, il la sentit glacée et tremblante :

— Lucienne, fit-il affectueusement. Tu as froid.

Tout le corps de la frêle jeune fille frissonnait.

— C'est vrai, je n'y ai pas pris garde. Ces nuits d'août sont déjà perfides.

Il se leva en hâte et ferma les baies. Puis il alluma une lampe et vit sa sœur toute pâle.

— Ah! tu as eu tort d'entrer ici.

Mais elle regardait le bloc de marbre avec admiration. Il saisit son regard, et eut un sourire mélancolique, comme pour s'excuser :

— Elle est belle, n'est-ce pas?

— Très belle, murmura Lucienne plus ardente que lui-même à goûter les œuvres d'art, et qui l'avait si souvent stimulé dans ses travaux.

Elle ajouta :

— Je l'aime inachevée. Son cœur est caché sous la pierre.

A la clarté mouvante de la lampe s'animait la figure de marbre. Elle résumait tant d'heures d'adorable fièvre. Les lèvres pareilles à un arc semblaient sourire du baiser qu'elles attiraient.

Lucienne ne se lassait pas de la contempler. Elle ne sentait plus le froid. Son frère inquiet s'approcha d'elle :

— Je vais te porter dans ta chambre.

— Non, je m'appuierai sur ton bras.

— Tu n'es pas bien lourde.

Il l'enleva comme une plume malgré ses protestations, surpris de sa légèreté, monta sans peine l'escalier avec son fardeau, et la déposa sur un fauteuil à côté de son lit.

— Tu es fort, Bernard.

— Chère petite, dit-il, je n'ai pas ton courage.

Et en l'embrassant, il lui murmura à l'oreille :

— Je partirai demain. Es-tu contente?

— Sans la revoir?

— Sans la revoir.

Elle le retint un instant :

— Je t'aime bien. Je voudrais tant que tu sois heureux. Je donnerais ma vie. Mais c'est une pauvre vie dont le bon Dieu ne veut pas.

— Tais-toi, petite sotte, et dors tranquille.

Le lendemain il tint sa promesse et partit pour Paris. Lucienne qui toussait dut garder la chambre. Mais elle était joyeuse de sa victoire.

VII

LE RETOUR DE MICHELLE

Dans notre pays démocratique on ne s'intéresse guère qu'aux faits et gestes des riches qui sont les seigneurs de la féodalité nouvelle. Ce qui se passait au château de Saugeraie était connu aussitôt dans toute la région. Les villages d'Aiguebelette et de Lépin, qui se disputaient les approvisionnements, savaient immédiatement la qualité et le nombre des invités que recevaient les Lostange, et la durée probable de leur séjour. Le mariage prochain de Michelle avait allumé toutes sortes de convoitises dans le petit monde des pêcheurs, boulangers, bouchers, hôteliers, et de l'un à l'autre on se communiquait ses craintes et ses espérances.

— C'est une bonne aubaine.

— Pourvu qu'*ils* ne s'adressent pas à Lyon?

— Ou à Chambéry.

— On pourrait chercher loin de meilleures truites.

— Et nos moutons de l'année.

— Et nos légumes frais.

— Et notre pain de froment.

— Et nos petites fraises de montagnes, parfumées comme des framboises...

Quand on apprit que le mariage était rompu, l'opinion publique se montra sévère pour la jeune fille. Les femmes surtout la vilipendèrent. Au lavoir, on lui prêta les pires mœurs.

— Avec ses yeux en crochet...

— Et ses cheveux brûlés...

— Et tous ces hommes qu'elle traîne...

— Elle se passe de mari...

— Il lui en faut plusieurs...

Une vieille commère résuma la pensée commune :

— Vous direz ce que vous voudrez. Fille riche qui ne se marie pas, c'est le diable qui l'épouse.

On sut presque en même temps que M. Lostange, et sans doute par les indiscrétions du personnel, que les négociations avaient été reprises, et que le mariage était de nouveau décidé, et sa date fixée. Mais cette date inquiétante n'inspirait que méfiance et ne regagnait aucune sympathie. Et la rumeur courait de bouche en bouche :

— C'est pour le mois de novembre.

— Mauvais mois pour une fête.

— Le temps des morts !

— Et mauvaise saison à Aiguebelette.

— Vous verrez qu'*ils* se marieront à Paris.

— Ils en sont bien capables.

— Ce serait un vol.

— Les étrangers, ça n'a point de cœur.

— Ça ne pense pas à faire gagner le pays...

Dans ces préoccupations qui accompagnaient le retour de Mlle Lostange, le départ de Bernard de Saugeraie passa inaperçu. Michelle attendait de jour en jour sa visite et s'étonnait de ne pas le voir.

— Vous l'avez averti de mon arrivée? demanda-t-elle à plusieurs reprises à son grand-père qui l'avait tenue au courant des nombreuses démarches du jeune homme pendant son absence.

— Mais oui, mais oui, assurait le vieillard.

— Et ma statue n'est pas terminée. C'est un chef-d'œuvre. Notre ami Silvert, qui est venu nous voir entre deux trains et qui est un amateur d'art, la déclare admirable. Elle n'était pas achevée quand il est venu.

Puisque Bernard la boudait, elle décida qu'elle irait le chercher au Combel. Les obstacles l'excitaient au lieu de la retenir. Néanmoins, après avoir franchi la barrière, elle marcha lentement à la montée, les lèvres serrées, les narines palpitantes, un petit air de bataille répandu sur toute la figure.

— Les jeunes gens sont stupides, songeait-elle. Ils ne pensent qu'à obtenir la propriété d'une jeune fille. Comme si l'on garantissait par une cérémonie la propriété d'une femme! Un mari nous est nécessaire pour nous assurer notre liberté et notre confort. Mais est-on jaloux d'un mari?

Elle était bien certaine que Bernard ne pouvait être jaloux de M. Bussière-Galant à qui elle avait

promis sa main sous conditions. Et ces conditions étaient onéreuses, car le jeune fiancé s'engageait à ne jamais se mêler de l'existence de sa femme et à se contenter d'avoir confiance en elle. *Quand on aime, on accepte toujours*, avait-il répété humblement. Faible de caractère et chétif de corps, il éprouvait pour la jeune fille une de ces passions qui suppriment l'orgueil tout en laissant subsister cette vanité habituelle aux hommes qui ne peuvent imaginer que les femmes leur tiennent longtemps rigueur. Par sa beauté, par son assurance et ses dédains, elle excellait d'autant mieux à susciter le désir et à le conduire au paroxysme qu'indifférente par nature ou amoureuse d'elle-même elle ne l'éprouvait point.

Cependant Bernard lui inspirait un sentiment nouveau qu'elle démêlait assez mal. Aucun jeune homme ne lui plaisait davantage. Au contact de cette âme enthousiaste et généreuse, elle goûtait l'illusion agréable de se croire elle-même généreuse et enthousiaste, et il lui semblait que son sang courait plus vite dans ses veines dont elle admirait chaque soir devant sa psyché le réseau bleu sur sa chair délicate. Sans doute elle l'avait invité, dans l'île, à lui faire part de son amour, afin d'ajouter cette déclaration à la collection monotone de toutes celles qu'elle avait entendues et quelquefois provoquées par curiosité, coquetterie ou désir d'une émotion toujours absente. Mais pour la première fois cet aveu l'avait troublée. Elle qui était si fière du pouvoir qu'elle exerçait, elle avait

connu, en s'appuyant à cette jeune poitrine, la douceur d'être une petite créature de tendresse et de faiblesse. Dans la barque, au retour, elle avait trouvé aux caresses du vent, aux lumières du soir, au bruit des roseaux froissés un charme de surprise, et même elle avait failli se lever de son banc pour arracher les rames à son compagnon avec ces paroles :

— Laissez-nous dériver. Ne sommes-nous pas bien ici?

Et dans ce court instant d'exaltation, elle eût peut-être consenti à être sa femme, et à lui sacrifier ses habitudes de luxe et ses goûts de flatterie. Mais elle s'était bien vite reprise, et quand elle avait dit sur un ton demi-railleur : — *Il ne faut parler d'amour qne dans les îles désertes*, elle souriait, déjà revenue à la prudence et à la raison.

Son grand-père ne l'avait-il pas avertie de l'état déclinant de leur fortune? M. Bussière-Galant venait à point pour assurer à son existence le cadre qui lui était indispensable. L'écarter définitivement eût été folie. Michelle avait reçu de M. Lostange une trop bonne éducation pour commettre cette folie. Mais si elle ne pouvait épouser son gentilhomme ruiné dont l'avenir serait peut-être glorieux, et peut-être aussi mesquin et précaire, elle n'entendait pas le perdre. Elle n'entrevoyait pas très nettement leur situation réciproque et n'y voulait pas réfléchir. Il lui suffisait que la vie à Aiguebelette lui parût fastidieuse sans les visites de Bernard pour qu'elle continuât de l'attirer. Trois mois la sépa-

raient encore du mariage : à quoi bon les consacrer à la retraite ? Son fiancé, chargé de préparer une installation à Paris conformément à ses conseils ou plutôt à ses ordres, ne pouvait venir que de loin en loin. Elle l'occupait impérieusement à distance. Quand une femme ne cherche qu'elle-même dans la vie et dans l'amour, elle manque de conscience à un point que nous n'imaginons pas facilement...

Elle ouvrit la porte de bois et pénétra dans le petit parc du Combel. Elle eût désiré rencontrer Bernard dans une allée, car elle devinait l'antipathie de Mme de Saugeraie et surtout de Lucienne, et, bien qu'habituée à exciter chez les femmes cette sorte de sentiment, elle eût préféré ne pas les voir : les deux recluses ne devaient rien comprendre aux complications sentimentales. Elle eut beau ralentir le pas, le chemin était désert.

La vieille servante la conduisit sur la terrasse en lui expliquant que Madame était absente, et que Mademoiselle était fatiguée et toussait beaucoup. Michelle trouva en effet Lucienne étendue sur sa chaise longue, et enveloppée de châles malgré la chaleur. La vue de l'infirme lui causait toujours une impression de malaise, tandis que celle-ci qui la détestait admirait sa démarche souple et ce mélange de force et de grâce qui se devinait à chaque mouvement de son corps.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard qui ressemblait à un engagement d'épées. Contre l'audacieuse conquérante, la pauvre Lucienne,

pâle et amaigrie, et qui paraissait bien incapable de soutenir une lutte, se préparait à défendre son frère.

Elle excusa sa mère obligée de se rendre à Chambéry et resta sur la défensive. Michelle ne lui fit pas attendre l'attaque.

— Et votre frère? demanda-t-elle de sa plus douce voix. Est-il à son atelier?

— Non, Mademoiselle.

— Il est absent?

— Oui.

— Pour la journée?

— Oh ! non. Pour longtemps.

Elle lança ces paroles avec plaisir. Mlle Lostange parut les recevoir avec indifférence.

— Où est-il?

— En voyage.

Tranquillement, comme si elle disait une chose toute naturelle, Michelle conclut :

— Eh bien, écrivez-lui de revenir, de revenir immédiatement.

Surprise, Lucienne s'écria :

— Et pourquoi?

— Mais pour finir ma statue, répliqua Mlle Lostange en souriant. Elle n'est pas achevée.

La sœur de Bernard fut déconcertée par ce ton de raillerie légère dont la solitude ne lui avait pas appris à se méfier.

— Il a terminé la maquette, dit-elle de bonne foi. Et il a commencé de tailler la statue dans le marbre. Elle est superbe.

— Puis-je la voir ?

— L'atelier est fermé à clef. Quand mon frère reviendra, vous serez mariée. Je vous fais mes compliments de votre mariage.

Michelle remercia. Son visage paisible n'exprimait qu'un intérêt tout amical. Au fond, elle enrageait de ce départ. Elle pensait n'avoir qu'à se montrer pour vaincre, et la difficulté qu'elle n'avait pas prévue était de se montrer. Intérieurement elle accusait Bernard de lâcheté, et dans ce moment tenait si fort à lui qu'elle montra tout à coup, au risque d'embarrasser toute sa vie, la belle franchise dont elle était capable pour obtenir ce qu'elle voulait et triompher d'une insupportable résistance.

— Écrivez-lui de revenir, reprit-elle.

— C'est impossible.

— Vous lui direz que je l'attends.

— Je vous jure qu'il ne reviendra pas.

— Vous lui direz que je l'aime.

Lucienne, toute blanche et toute frémissante de cette impudeur, murmura :

— Mademoiselle !

Michelle la regarda en face, de cet impérieux regard qui faisait baisser les paupières. Et livrée à son entreprise, dominée elle-même par son esprit de conquête, elle répéta les paroles qui pouvaient le mieux atteindre son but immédiat, mais qui fort imprudemment compromettaient son avenir :

— Oui, je l'aime. Je viens de m'en assurer. Et

c'est lui que j'épouserai s'il me le demande bien gentiment. Tant pis pour le petit Bussière !

Puis, avec cette séduction accoutumée à briser toute opposition, elle ajouta :

— Voulez-vous être ma sœur, Lucienne ?

Lucienne bouleversée se débattait contre le charme de cette sirène qui opérait sur elle aussi. Sa jolie figure maladive, ses yeux où la fièvre dévorait les larmes, exprimèrent un mélange d'admiration et d'effroi. Pourtant elle se ressaisit. Et doucement, avec ces précautions que prennent les mères ou les sœurs aînées pour ne pas faire de mal aux enfants qu'elles soignent, elle murmura :

— Bernard est parti à cause de vous. Ne le rappelez pas, je vous en supplie.

— Vous ne voulez pas être ma sœur ?

— Oh ! je comprends si bien maintenant qu'il vous aime. Vous êtes belle, et puis votre voix, je ne sais pas l'expliquer, a une autorité si caressante. Je vous en prie, ne l'appelez pas. Il reviendrait.

— Puisque je l'aime.

— Vous ne l'aimez pas assez. Vous croyez l'aimer à cette heure. Il lui faut un dévouement de tous les instants. Il est impatient et nerveux. Parce qu'il est trop ambitieux de son idéal, il se décourage très vite. Il faut aimer sa carrière, son art, sa destinée plus que soi-même pour être sa femme. Aux hommes de valeur, il faut une femme qui consente à vivre dans leur ombre. Vous ne sauriez pas. Ce n'est pas votre faute, mais vous ne sauriez pas.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que vous êtes trop belle, parce qu'on vous a trop dit que vous étiez belle, parce que vous ne pouvez pas vous oublier. C'est bien naturel : les autres ne le peuvent déjà pas.

Michelle parut réfléchir :

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— A Paris.

— Vous lui écrirez de revenir, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Je ne peux pas.

— Vous ne voulez pas ?

— Je vous jure que je ne peux pas. Je veux son bonheur, et aussi le vôtre. Ce n'est pas le même.

— Vous êtes jalouse de son amour.

— Oh ! je ne suis plus jalouse de personne. A mon âge, on n'est plus jalouse.

— A votre âge ?

Un mince sourire parut un instant sur les lèvres décolorées de la malade. Elle faillit répondre : *J'ai l'âge de mourir*. Mais elle ne recherchait pas la pitié.

Michelle s'était levée. Son bon mouvement était passé. D'une voix changée, aux inflexions dures, elle jeta un mauvais sort avant de partir :

— Écoutez, Mademoiselle, j'étais venue en amie, et vous me rejetez de votre famille. C'est bien. Malgré vous, Bernard reviendra. Je vous donne ma parole qu'il reviendra. Et vous regretterez un jour amèrement de m'avoir écartée de son

chemin. Car j'épouserai Monsieur Bussière-Galant comme vous le désirez.

Les deux jeunes filles se saluèrent sans se donner la main. Demeurée seule, Lucienne, songeant à l'absent, se disait :

— Si Mademoiselle Lostange l'aimait vraiment, elle ne penserait pas à en épouser un autre. Non, elle ne l'aime pas. Mais il flatte sa vanité. Que Dieu veille sur lui !

Malgré sa victoire, elle ne pouvait s'empêcher d'être inquiète :

— Pourvu qu'il ne revienne pas !

Le jour déclinait. Elle sentit le froid et appela sa vieille servante :

— Aide-moi à rentrer, Toinette. A la fin d'août, le serein tombe après le coucher du soleil.

Elle se sentait toute faible. Elle tremblait. Elle n'avait pas peur de mourir. Elle avait peur du cœur de son frère.

VIII

LA REVANCHE DE MICHELLE

Le mois de septembre s'achevait. Déjà l'automne donnait aux feuillages ces nuances d'or et de pourpre qui annoncent leur mort, et malgré le soleil la campagne se parait de mélancolie.

Sur le chemin du Combel, Bernard se rappelait son retour de Rome au mois de mai, sa joie de revoir sa mère et sa sœur, et toutes les promesses que le printemps faisait alors à sa jeunesse. Il ne ressentait pas le même plaisir, et il montait lentement la côte. Et même il revenait avec un peu de honte. Que penserait Lucienne de sa lâcheté? Du fond de son lit, — car il la savait malade sans qu'elle se fût plainte, — elle le pressait dans toutes ses lettres de travailler, de réaliser les grandes œuvres qu'il projetait, surtout de ne pas quitter Paris. Il était bien décidé à l'écouter, mais les trois appels successifs qu'il avait reçus de Michelle Lostange avaient triomphé de sa volonté. Et comment n'en auraient-ils pas triomphé, appuyés de tant de sou-

venirs et de désirs? Par quelque indiscrétion de la poste, sans doute, la jeune fille avait découvert son adresse. La première fois elle avait écrit : « *Ne revenez-vous pas?* » La seconde : « *Venez.* » Et la troisième : « *Je vous aime et je vous attends...* »

L'accueil de Lucienne fut bien différent de celui qu'il imaginait.

— Je suis contente de te revoir, lui dit-elle.

— Tu étais malade.

Elle eut un triste sourire :

— Est-ce pour moi que tu es revenu?

— Mais oui, petite sœur.

— Il fallait te presser. Tu as bien fait.

Hors de la chambre il interrogea sa mère tout en larmes.

— Qu'a-t-elle donc? Elle est si pâle. Est-elle en danger?

Mme de Saugeraie, dont les difficultés matérielles avaient trempé le caractère, domina bientôt son émotion :

— Depuis ton départ, elle décline de jour en jour. Elle a dû prendre un refroidissement. Tu connais son courage : elle ne se plaint jamais. Notre médecin de Chambéry ne m'a pas caché ses inquiétudes. Je l'ai prié de convoquer un de ses confrères de Lyon. Dès qu'elle pourra se lever, nous partirons pour Cannes. Nous y passerons l'hiver.

— Je vous accompagnerai, dit-il.

— Quand tu es là elle change, elle s'anime. Avec moi, tu comprends, la vie n'est pas bien gaie.

Elle a tes goûts. Elle aime les images et les livres. Et moi, j'ai dû m'occuper de bien des choses sans grâce. Chère petite, tu as tout son cœur.

Il ne répondit pas. Ce que Lucienne avait été pour lui, il le revoyait distinctement dans sa mémoire : la flamme pure qui éclaire l'artiste sur sa destinée. Ce feu sacré que les vestales entretenaient à l'intérieur dn temple, elle l'avait entretenu dans son âme avec un dévouement de chaque jour. Oui, sa mère avait raison, tous les battements de ce cœur que la fièvre précipitait, elle les lui avait donnés. Trop ému, il ne répondit pas.

Après un long silence il murmura :

— Je vous conduirai à Cannes. Ne vous occupez pas de ce séjour. J'ai réussi ces temps derniers au delà de mes espérances.

Elle prit la main de Bernard.

— Tu es bon, dit-elle.

Et plus faiblement, car elle respectait la vie intime de son fils et n'osait pas y pénétrer sans y être invitée, elle ajouta :

— Ne va pas là-bas.

Sans brusquerie il retira sa main.

— N'y va pas, répéta la pauvre mère.

Mais il se tut, et pour elle-même elle soupira :

— Que du moins Lucienne l'ignore...

Les jours qui suivirent, Bernard éprouva toute la force émouvante et degradante qui est dans l'amour. Installé au chevet de sa sœur, il ornait ses heures menacées d'espoir et de tendresse ; mais

quand le soir tombait, il commençait de s'agiter comme ces convalescents à qui les approches de la nuit apportent la fièvre.

— J'ai besoin de respirer, disait-il pour expliquer ses sorties.

Lucienne ne cherchait pas à le retenir. Jamais elle ne prononçait le nom de Mlle Lostange. Elle savait où il allait, et jusqu'à son retour Mme de Saugeraie venait s'asseoir au bord du lit et tenait la main de sa fille.

Il descendait en courant la pente du Combel, et dans le bois de chênes il retrouvait Michelle qui l'attendait. Là, ils sentaient mieux toute la douceur de l'automne, et ce besoin de caresses qu'exalte la pensée de la mort. A travers les feuilles éclaircies et fauves des arbres, les feux du couchant atteignaient la couche épaisse des feuilles mortes que leurs pas foulaient, et en faisaient un tapis de pourpre effacée et pâlie. Cette beauté suprême de la forêt et du soir, il leur semblait qu'ils la serreraient sur leur cœur en s'embrassant.

Il ne lui parlait pas du mal de Lucienne : inconsciemment dédaigneux, il l'estimait incapable de partager sa douleur. Elle ne lui parlait pas de son mariage : elle l'attirait, elle l'aimait et refusait encore de lui donner toute sa vie. Dans son orgueil, elle croyait naïvement qu'elle pouvait à son gré faire la part de l'amour. Tantôt le doute exaspérait Bernard ; tantôt il le désespérait. Il voulait fuir, et ne le pouvait déjà plus. Il pensait la vaincre, et n'était que faiblesse auprès d'elle.

— Que voulez-vous de moi? lui demandait-il.

— Votre amour. Je ne puis m'en passer.

— Soyez ma femme.

— Ne suis-je pas à vous?

— Non, je vous veux toute, ma bien-aimée, et votre vie entière.

— C'est beaucoup.

— Je vous en prie, Michelle, dites-moi que vous n'êtes plus fiancée.

— Et quand même?

— Vous ne m'aimez pas.

Mais elle lui tendait les lèvres :

— Méchant, que savons-nous des jours futurs? L'heure présente n'est-elle pas heureuse?...

Ainsi elle se promettait et se refusait tour à tour, et dans cette fuite éperdue il abandonnait, pour la suivre, sa fierté, son courage, toute sa noblesse d'âme. Elle jouait avec lui, mais elle jouait aussi avec son propre cœur.

Quand il rentrait au Combel, la nuit venue, le regard doux et résigné de Lucienne se fixait sur lui, entrait en lui. C'était un regard où il devinait plus de pitié que de reproche. De jour en jour, elle penchait vers la fin. Dans le délire que lui versait la passion, il ne s'en apercevait pas. Mme de Saugeraie veillait, souffrait et priait.

Ce soir-là, Lucienne assoupie ne vit pas son frère se glisser hors de la chambre. Mais Mme de Saugeraie l'arrêta dans le corridor.

— Je la trouve bien mal, dit-elle. J'ai fait ap-

peler le curé d'Aiguebelette pour l'administrer.

Dans ses maternelles alarmes, elle demeurait clairvoyante. Il essaya de rassurer la pauvre femme :

— Vous vous inquiétez sans raison. Elle dort si tranquillement.

— Elle est si faible qu'on n'entend plus son souffle. Ne t'en va pas, Bernard.

— Vous vous désolez à tort, mère, je vous assure. Dans une heure je serai là. Je vous le promets. C'est moi qui l'ai veillée ces nuits dernières avec vous. Vous pensez bien que si elle était si malade je ne l'abandonnerais pas.

— J'ai peur, murmura-t-elle avec un geste désespéré.

Il la prit dans ses bras, s'efforça de la réconforter, puis il s'éloigna en grande hâte, pressé de revenir.

C'était un de ces soirs d'octobre dont la beauté incomparable est néanmoins pleine d'amertume, à cause de l'impression de fin que donnent l'éclat trop vif des feuilles rousses et dorées, et toute cette volupté poignante de la nature qui se hâte de jouir des dernières chaleurs.

Au bord du petit lac, Michelle attendait son ami. Elle était vêtue de blanc, et s'enveloppait les épaules dans un châle blanc, car le soleil qui brillait dans ses cheveux roux et sur son visage effleurait déjà les coteaux.

— Vous venez bien tard, lui dit-elle quand il l'eut rejointe. Je pensais retourner dans l'île avec vous, dans notre île. Mais qu'avez-vous donc ?

Il paraissait, en effet, bouleversé, et n'en voulut pas convenir.

— Moi ? rien.

Et il ajouta sans raison apparente :

— Je ne resterai pas longtemps.

Étonnée, elle devint subitement agressive :

— Je ne vous retiens pas...

Il fit mine de partir.

— Voici mes mains, dit-elle.

Avec dévotion il les baisa :

— Elles sont douces à respirer comme des fleurs. Elles ont une odeur de jardin.

— C'est vrai, dit-elle effrontément. Et mon corps aussi.

Le soleil avait disparu. Mais de longs frissons de lumière couraient mystérieusement sur les eaux, s'attardaient, avant la nuit, à de lentes caresses. Au bord de l'horizon flottaient des vapeurs mauves.

Ils remontèrent la pente sans s'adresser la parole. L'ombre envahissait le bois qu'ils traversèrent. Vers la barrière, Bernard s'arrêta et dit résolument, comme s'il était sous l'empire d'une idée fixe qu'il ne se donnait pas la peine d'expliquer davantage :

— Il faut rompre, Michelle.

Elle comprit, mais biaisa selon son habitude :

— Rompre notre amitié, notre amour ?

— Non, vos fiançailles.

Lasse de son double jeu, elle s'attardait parfois à imaginer cette décision, tout en la trouvant absurde. Et même, dans son goût du décor, elle avait cherché quel emplacement favorable pouvait

convenir à une déclaration aussi solennelle. Elle avait choisi l'île boisée qui fut le théâtre de leur première scène amoureuse, et, dans ce but incertain, convoqué à tout hasard son ami au bord du lac. Mais le retard et la mauvaise humeur de Bernard avaient suspendu l'exécution de son vague projet. Maintenant qu'il réclamait avec cette âpreté le sacrifice de son rival, elle ne se sentait plus disposée à le lui accorder. Par une inclination naturelle, l'orgueil reléguait dans son cœur l'amour au second plan. Et d'ailleurs, au dernier moment, un secret instinct de conservation l'eût sans doute préservée d'engager à l'aventure et pour toujours une vie si bien organisée.

Elle répéta :

— Mes fiançailles? Et pourquoi? Ne sommes-nous pas heureux?

Plus durement il reprit :

— Non. Dans un mois vous serez à un autre.

— Je ne serai jamais qu'à moi-même.

— Ce partage est indigne de vous et de moi.

Elle le regarda en face, et il dut baisser les yeux :

— Vous pouvez vous retirer si vous le voulez.

— Vous savez bien que je ne le peux pas.

Ce triste aveu de faiblesse aurait dû suffire à la jeune fille. Elle ne s'en contenta pas, et ajouta :

— Vous n'avez point de volonté. Alors, suivez la mienne. Vous vous en trouverez bien.

Trop confiante dans son pouvoir, elle avait dépassé la mesure.

Les nerfs tendus depuis tant de jours, il suppor-

tait avec peine sa propre lâcheté. Sans même le savoir, il était prêt à se libérer. Comme ces Saugeraie qui devenaient héroïques dans la défaite et révélaient sur le tard leurs énergies cachées, il se redressa tout à coup :

— C'est bien, dit-il. Adieu, Michelle.

Déjà il passait la barrière. Stupéfaite de sa révolte soudaine, elle se précipita sur ses pas, happa sa main et le retint un instant :

— Ah ! non, par exemple. Ne partez pas ainsi.

Mais il la dominait de sa haute taille :

— Assez, dit-il. Laissez-moi.

Elle se fit câline et tendre, et les lueurs du crépuscule éclairaient son joli sourire :

— Demandez-moi gentiment d'être votre femme. Et je le serai.

— Je vous l'ai demandé. Vous avez refusé. Maintenant il est trop tard.

— Non, il n'est pas trop tard. Voyez comme le soir est doux. Le soir est doux, et je vous aime.

Il la toisa avec mépris. Jamais il ne lui avait paru si grand ni si séduisant que dans cette colère subite.

— Non, vous ne m'aimez pas. Vous n'aimez que votre vanité. Et pendant que je vous écoute, Lucienne se meurt. Vous ne le savez pas. Mais je vous échappe. C'est fini. Je ne vous reverrai jamais. Jamais, entendez-vous ! jamais !

Et, la repoussant, il s'enfuit sans regarder en arrière. Elle le rappela en vain, et le suivit sur le chemin du Combel. A la croisée de la route du

village, elle entendit le son d'une clochette et, détournant la tête, elle vit venir, dans le soir déjà sombre, un prêtre en surplis blanc que précédait un enfant de chœur. On portait à Lucienne les derniers sacrements. Michelle interdite se rangea pour laisser passer le cortège, et s'agenouilla dans l'herbe. Il disparut dans les bois quand elle le regardait encore. Par intervalles réguliers le vent lui apportait le lugubre avertissement.

Il ne demeurait plus de lueurs au ciel. Une teinte uniforme mêlait le lac aux prairies. La nuit tombait sur la terre paisible. Elle entrait dans ce cœur de jeune fille que le malheur avait frôlée.

Pensive, Michelle rentra. Elle connaissait enfin que la vie ne se compose pas que de plaisirs et de succès, et que succès, plaisirs, fortune sont de peu de poids quand la mort passe ou quand l'amour se brise.

IX

LE SUPPLICE DE LA ROUE

Michelle, en robe sombre, sonna à la porte du Combel. La vieille Toinette qui vint lui ouvrir avait les yeux gonflés de larmes. Toute rustique et gauche qu'elle paraissait, elle avait deviné bien des choses. Elle demanda sans grâce à la jeune fille :

— Que voulez-vous ?

— Pourrais-je voir Madame ? Je voudrais lui dire ma douleur.

D'un ton bourru la servante répliqua :

— Madame ne reçoit pas.

Michelle ne se laissa pas éconduire :

— Pourrais-je prier auprès de mon amie Lucienne ?

— Madame et Monsieur Bernard la gardent. Ils ne veulent de personne pour le moment

Et la vieille, perdant son attitude hostile, éclata en sanglots.

— Pauvre Lucienne ! reprit la jeune fille. Mourir si jeune !... Quand le malheur est-il arrivé ?

— Hier soir, à la tombée de la nuit. C'est la mauvaise heure pour les malades. Elle a passé doucement, sans perdre sa connaissance. Elle a appelé son frère. Monsieur Bernard n'était pas là. Le prêtre non plus. Elle avait tant prié ces derniers jours. Elle souffrait beaucoup, et jamais une plainte.

— Voici des fleurs pour elle, dit Michelle.

La femme de chambre qui l'accompagnait portait une magnifique gerbe de chrysanthèmes.

— J'en enverrai d'autres encore, tous ceux de nos jardins.

Et comprenant que ce témoignage de sympathie attendrissait la vieille servante, elle en profita pour demander à voir Monsieur Bernard.

Toinette la fit entrer au salon où le jour pénétrait à peine à travers les persiennes closes.

— Je vas l'appeler, dit-elle en disparaissant avec les fleurs.

Bernard se fit attendre. Quand il parut sur le seuil, elle voulut se jeter dans ses bras :

— Mon ami, votre femme vient pleurer avec vous.

Mais il arrêta son élan avec une indifférence qui lui parut plus cruelle que sa brutalité.

— Ma mère vous remercie de vos fleurs.

Et il ajouta sans hésitation :

— Maintenant, disons-nous adieu.

— Adieu? fit-elle, interdite.

— Il le faut, Michelle.

— Je ne veux pas.

— Il le faut. Hier soir, un mot de vous eût lié nos vies. Ce mot, vous ne l'avez pas prononcé.

— Mais je l'ai dit. Je le répète.

— Il est trop tard. Lucienne mourait, ma petite Lucienne, ma confidente et mon amie. Et je n'étais pas là. Et, pendant ce temps, je servais de jouet à votre orgueil.

— Ce n'est pas vrai.

— Osez dire que ce n'est pas vrai. Vous piétiniez mon cœur pour atteindre à la fortune de votre mari.

Elle se tordit les mains et répéta :

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

Impérieusement il lui ferma la bouche :

— Parlez plus bas. Elle est là. Vous avez empoisonné ses derniers jours. Laissez ma morte tranquille. Mon amour est mort comme elle. Mais elle, je l'appellerai à chaque heure grave de ma vie. Et je ne me souviendrai de mon amour qu'avec dégoût.

Humiliée, terrassée, elle pleura comme une petite fille :

— Ne parlez pas ainsi, Bernard. On ne m'a jamais parlé ainsi.

Devant ces larmes, il se domina, et ce fut avec une douceur plus dédaigneuse que sa colère, qu'il reprit :

— Disons-nous adieu pour toujours. Il y a l'irréparable entre nous. Nos voies sont différentes, je le comprends trop bien maintenant. Lucienne l'avait compris avant moi. Vous n'aimez que jusqu'au plaisir. Il faut savoir aimer jusqu'à la douleur. Retournez à votre vie de luxe; moi, je retourne à ma vie de travail. Et sachez-le bien : ma peine d'amour est légère à côté de l'autre dont je souffre. Adieu.

Tandis qu'il parlait, partagée entre sa passion et

son dépit, elle s'agitait comme un oiseau de proie dans sa cage. Tantôt elle pensait se servir de la suprême séduction de ses bras et de ses baisers, et tantôt elle cherchait le moyen de l'abaisser à son tour une dernière fois. Ce fut l'orgueil qui l'emporta. Elle crut trouver des mots humiliants.

— Adieu, dit-elle en reprenant son air vainqueur. Vous m'enverrez ma statue au château, avec la note de vos honoraires.

Il déjoua son espoir, car il ne s'irrita point :

— Je vous la donne. Ma liberté vaut davantage.

Et ce furent leurs adieux d'amour.

C'était un triste jour d'automne privé de soleil. Sous les arbres du Combel en partie défeuillés, Michelle, qui s'en allait, orageuse, aperçut le vieux paon qui se traînait avec peine. Quand l'oiseau se vit remarqué, il se rengorgea, et, comme un ressort usé qui fonctionne mal, elle entendit grincer son plumage. Il parvint à faire la roue. Mais par l'effet de l'âge et de l'abandon, sa blancheur éblouissante d'autrefois apparaissait ternie et sale. Dépenaillé, lamentable, l'éventail de sa queue présentait des plumes cassées qui se tenaient horizontalement, et d'autres, plus nombreuses encore, qui étaient réduites à leurs seuls tuyaux sans barbes ni duvets. Il dodelinait de sa tête sans aigrette, comme au temps de sa jeunesse. Accoutumé à l'admiration, il la sollicitait jusque dans sa bouffonnerie. Ridicule, odieux, burlesque, il s'obstinait à parader et la mort le touchait déjà.

Irritée de ce déplaisant spectacle, Michelle chassa le paon blanc. Jadis Bernard, dans la forêt, s'était arrêté devant sa beauté. Cependant elle venait de voir l'image de l'éternelle coquetterie et, reprenant la route de sa destinée, elle ne s'en doutait pas.

Elle se vengerait du mépris de l'homme qu'elle avait un instant aimé. Elle épouserait M. Bussière-Galant, victime parée de richesses comme les vierges antiques, offertes au courroux des dieux redoutables, étaient couronnées de roses. Elle s'entourerait d'une cour choisie dont elle serait la souveraine adulée et sans miséricorde. Par sa grâce naturelle et ses sourires appris, par sa simplicité acquise et par l'art de sa voix et de ses attitudes, elle continuerait de conquérir sur son passage les cœurs des jeunes gens sensibles et novices, et s'amuserait à leur tout promettre pour mieux leur tout refuser. Honnête et respectable aux yeux du monde, elle ornerait sa vie des larmes et du sang qu'elle ferait répandre, comme elle ornait ses doigts de rubis et de perles. Il en serait ainsi jusqu'à la mort, et auparavant jusqu'à la vieillesse qu'elle se préparait à la façon du paon blanc. Car elle était inéluctablement condamnée au supplice de la roue.

Trossy, juillet-août 1898.

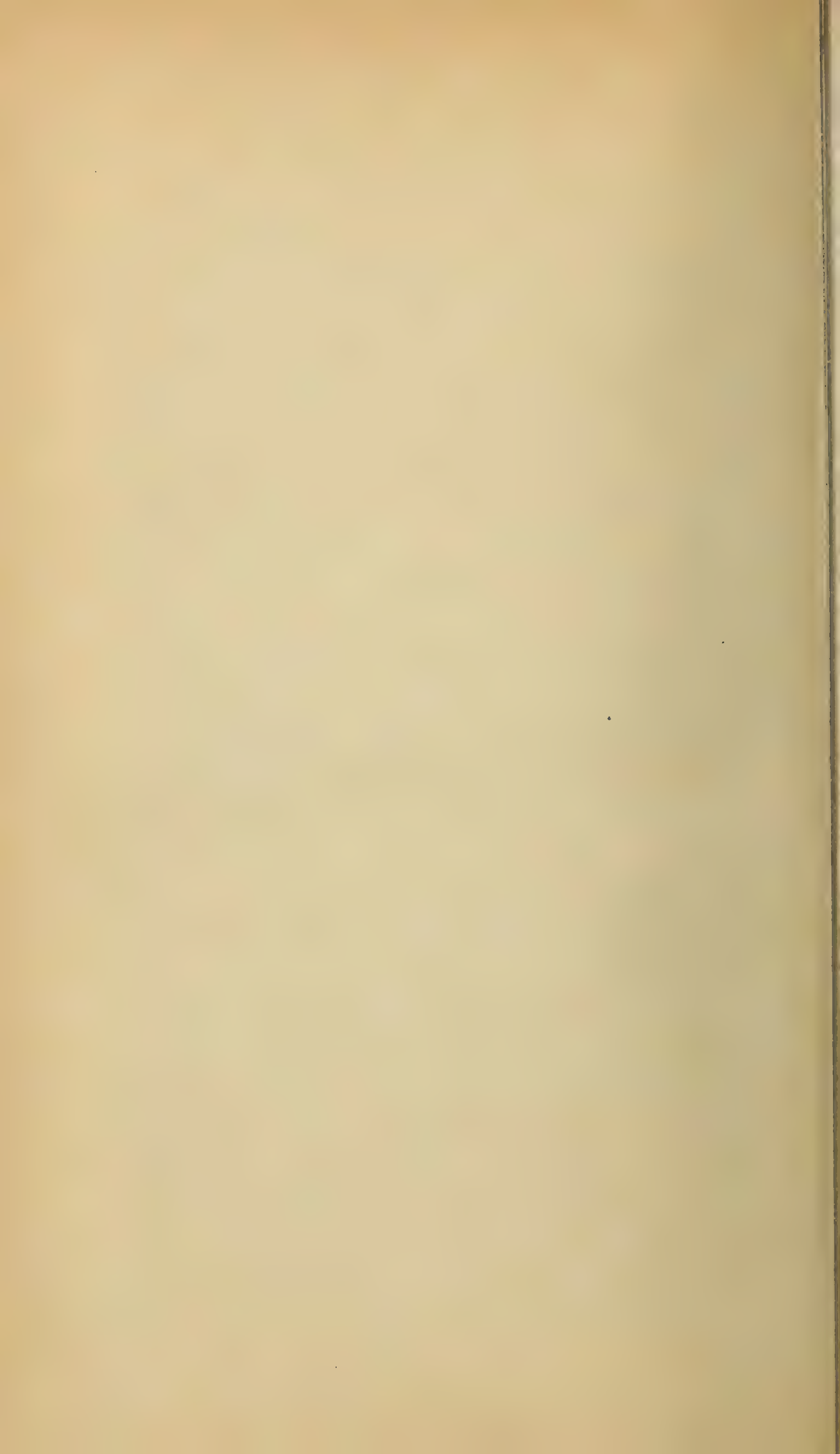
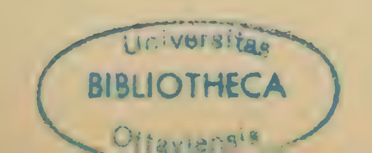


TABLE DES MATIÈRES

L'AMOUR EN FUITE

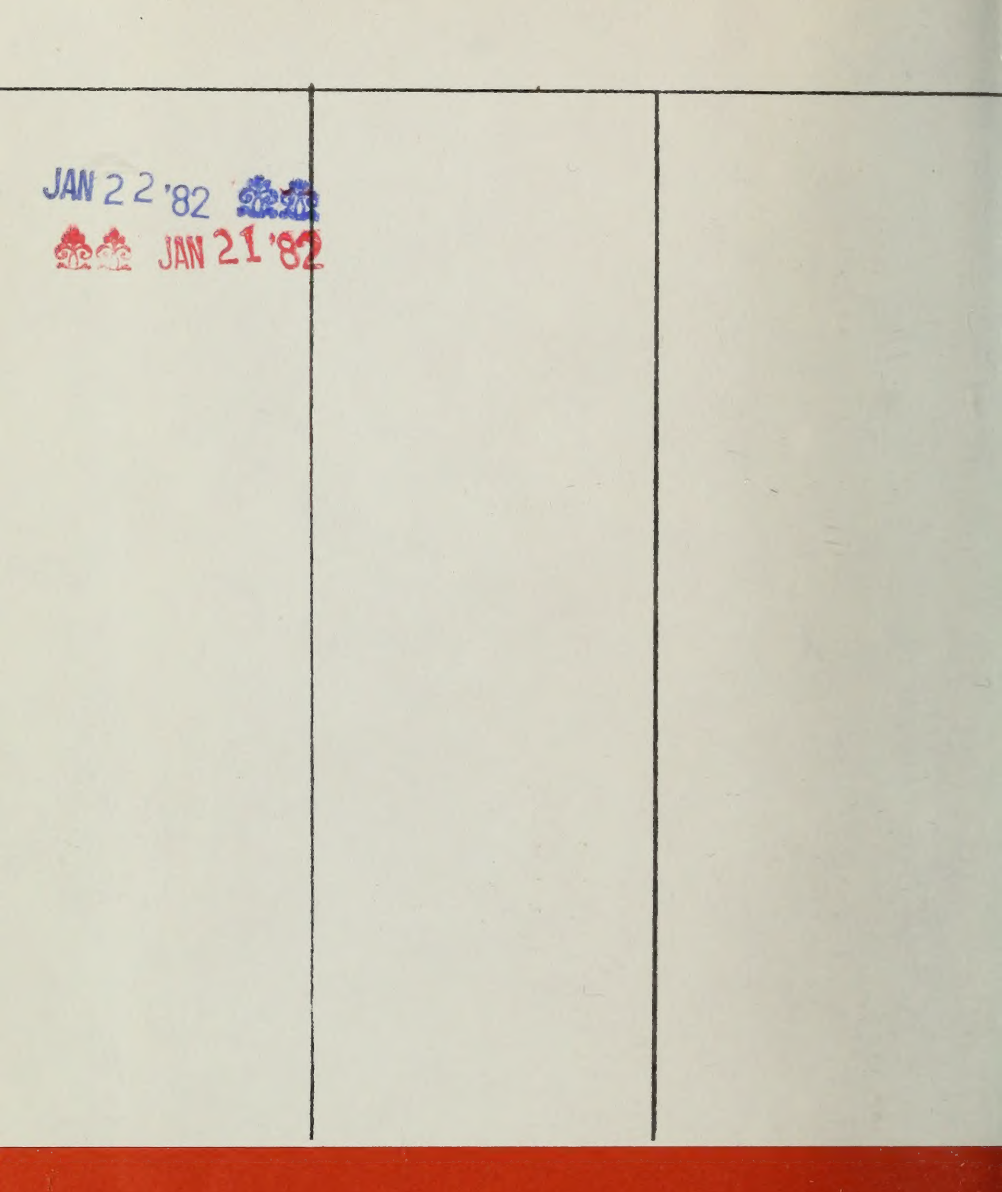
UNE HONNÊTE FEMME



LE PAON BLANC

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER




JAN 22 '82
JAN 21 '82


PQ 2603 .O6A
a39003 003394557b

